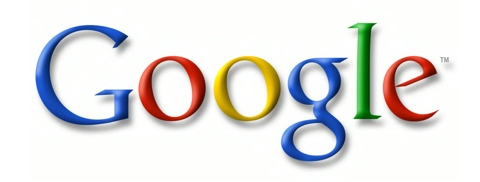
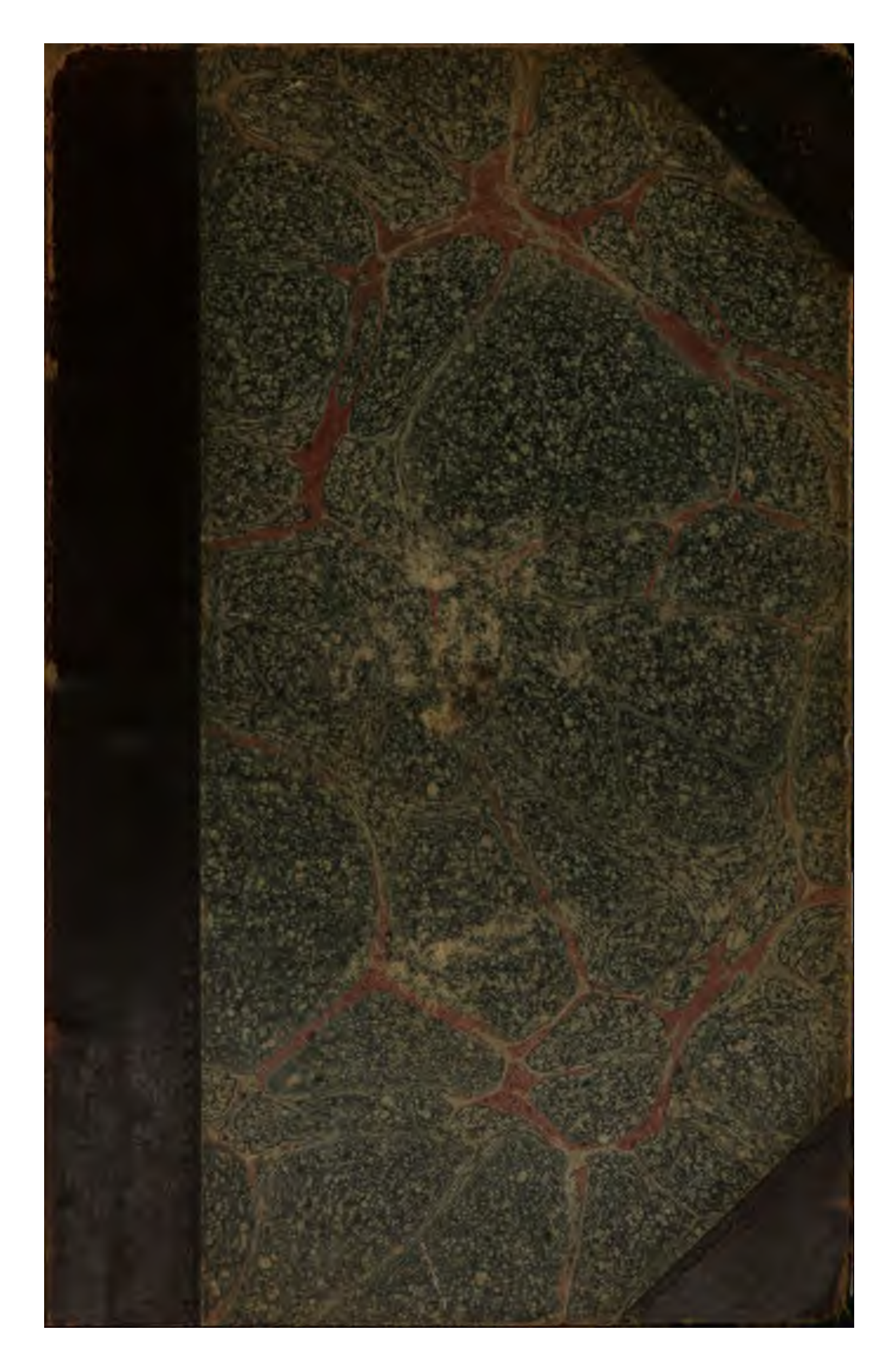
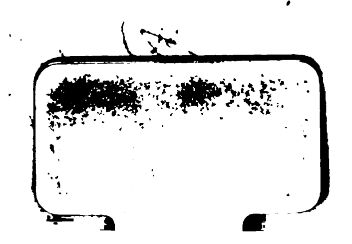





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE

LE VICOMTE DE LAUNAY	3 vol.
MARGUERITE	1 —
M. LE MARQUIS DE PONTANGES	1 —
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX	1 —
NOUVELLES	1 —
POÉSIES COMPLÈTES	1 —

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes, en vers.
JUDITH, tragédie en trois actes, en vers.
CLÉOPATRE, tragédie en cinq actes, en vers.
C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en un acte, en vers.
LADY TARTUFFE, comédie en cinq actes, en prose.
LA JOIE FAIT PEUR, comédie en un acte, en prose.
LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en un acte, en prose.
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en un acte, en prose.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

CONTES

D'UNE

VIEILLE FILLE

A

SES NEVEUX

PAR

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

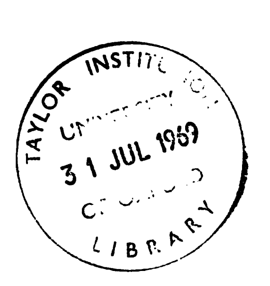


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857



PRÉFACE

J'avais commencé ce livre, mes chers neveux, il y a plusieurs années, à l'époque où le sort d'une bonne vieille fille me faisait envie, alors que j'avais juré de ne jamais me marier. Ne voyant que des neveux dans tout mon avenir, je m'étais consacrée à vous en idée; et comme je n'eus que de doux moments dans mon enfance, c'est avec vous que je voulais la recommencer.

Je n'ai point renoncé à l'ancien titre de cet ouvrage (quoique j'aie renoncé à celui de vieille fille), parce que, mes chers neveux, le langage que je vous parle dans ces contes n'est point le langage d'une mère; il n'a point la dignité convenable à ce noble rôle. Jamais une mère n'oserait dire tant de folies à ses enfants.

Non, ce livre ne convient qu'à une tante; il y a tout juste la petite morale entortillée, le timide sermon d'une autorité balancée, l' nutile et faible conseil d'une voix qui sait n'être pas écoutée. Ma morale craintive se cache, en riant, sous des torrents de plaisanteries : c'est le rire niais des gens qui ont peur; c'est l'humilité des pauvres qui sollicitent, et qui, pour être admis quelque part, permettent qu'on s'y moque d'eux.

Je ne dis point comme tous ceux qui ont écrit pour les enfants : « J'ai médité longtemps sur le caractère des enfants; ma vie a été une constante étude de ces intéressantes créatures. » Je ne dis rien de tout cela ; je dis : J'ai été enfant; et comme personne ne peut me contester cet avantage, je m'en fais un

droit pour me rappeler les émotions de *cet âge heureux*, et vous parler comme si j'y étais encore.

Je n'écris point pour corriger l'enfance en masse et la guider dans une voie nouvelle; je ne vous dirai point : L'étude des bons livres forme le cœur, une lecture saine nourrit l'esprit; je vous défendrai même de lire ce livre si vous êtes bien portants; s'il fait beau, si le soleil brille, vous pourrez courir dans le jardin, galoper sur un âne, jouer à la corde, à la toupie, à la balle, aux billes, à colin-maillard, à la main chaude, à la baguette, aux barres, au cheval fondu, à la clémisette, et vous livrer à toute autre occupation de ce genre. Je n'écris point pour les enfants bien portants : l'air, le grand air, l'exercice, les jeux, les cris, les coups de poing même, voilà ce qui forme le cœur, ce qui nourrit convenablement l'esprit. Après l'étude sérieuse, il faut les jeux bruyants; il faut courir après avoir pensé. Il ne faut pas lire des contes pendant ses récréations, il faut jouer. Voilà ma grande morale, à moi, entendez-vous, mes neveux; je serai toujours très-sévère sur ce point-là.

Mais, hélas! il est de pauvres petits enfants qui ne peuvent pas jouer, qui sont retenus dans leurs lits par la fièvre, la rougeole et d'autres souffrances, quelquefois par de graves accidents; qui languissent sur un fauteuil, emprisonnés par une chute, une entorse, une brûlure; de pauvres petits malades qui sont entourés de joujoux inutiles, dont la toupie sommeille sans ronfler, dont le cheval à bascule reste immobile, dont l'*aimable* tambour est muet : il faut bien les distraire, les amuser par des livres, ceux-là, et c'est pour eux que j'écris.

Je me les figure tristes et malades, comme je vous ai vus souvent, mes chers neveux! je vois leurs petits visages, pâles et amaigris par la douleur, s'animer en me lisant, sourire en écoutant mes folies. Ils oublient qu'ils souffrent un moment; ils supportent plus patiemment l'appareil qui les gêne. Intéressés par un récit bizarre, ils se pressent d'avaler la tisane qu'ils refusaient tout à l'heure, afin de recommencer plus vite leur lecture; ils s'identifient dans la position de mes héros, et ne songent plus à la leur; quand le

médecin les interroge sur leurs souffrances, ils lui parlent du Chien volant; ils sont presque joyeux sur un lit de douleur!... Et leur mère, qui les voit rire après les avoir vus tant pleurer, me rend grâces sans me connaître; et si jamais je la rencontre, elle me dira : « Je vous remercie; vous avez fait passer une bonne nuit à mon enfant. »

Voilà quel a été mon but dans cet ouvrage; en l'écrivant, je n'ai pas eu d'autre pensée littéraire.

NOÉMI

OU

L'ENFANT CRÉDULE

CHAPITRE PREMIER

La Grand'Mère.

Il y avait une fois, dans une vieille ville de France (et peut-être était-ce Paris), au fond d'une vieille rue, dans une vieille maison toute noire, une vieille femme bien triste, qui élevait près d'elle une toute petite fille. La pauvre enfant avait très peur de sa grand'mère, qui était une femme fort méchante, et que tout le monde fuyait à cause de sa mauvaise humeur; ce n'était pas une grand'-maman comme les grand'mamans d'aujourd'hui, qui gâtent leurs petites-filles, les mènent à la promenade, leur donnent des bonbons et leur achètent des joujoux; c'était

une grand'mère toujours triste et malade, qui vivait toute seule dans une chambre sombre, n'ayant qu'une vieille servante encore plus maussade qu'elle, et, de plus, sourde à n'entendre pas le tonnerre gronder. L'aspect continuel de ces deux personnes souffrantes, de cette demeure isolée, de ces meubles centenaires, de ces vêtements antiques, avait rendu la pauvre Noémi si timide, qu'elle osait à peine respirer. Jamais la verdure de la campagne n'avait réjoui ses yeux, à peine avait-elle aperçu le bleu du ciel; car la vieille dame ayant la vue très-affaiblie, ne permettait pas qu'on ouvrît les fenêtres de son appartement. Le soleil l'attristait, disait-elle, parce qu'elle ne pouvait plus le voir sans souffrir.

Noémi n'avait jamais rien entrevu qui charmât ses regards d'enfant; jamais de petits souliers rouges quand elle était en nourrice, et maintenant qu'elle a six ans, pas une jolie robe couleur de rose, que les petites filles aiment tant et qui leur sied si bien; au contraire, on l'avait affublée d'une petite vieille robe à ramages qui avait servi à toutes les grand'mères de la famille depuis deux cents ans, et dont il ne restait plus que les morceaux; les fleurs étaient si grandes qu'il n'avait pu en entrer que deux dans toute la robe : c'étaient deux énormes pivoines qui se partageaient la poitrine et le dos; une autre pivoine avait suffi pour les deux manches : la pauvre petite était affreuse ainsi vêtue. Quant à des joujoux, Noémi ne savait seulement pas ce que c'était; aussi avait-elle appris à lire en peu de jours;

hélas! elle n'avait personne pour la distraire de ses leçons; pas de petit frère pour jouer avec elle, pas de grande sœur pour la taquiner, et surtout pas une belle et jeune mère pour la caresser. Elle était seule, toujours seule à regarder le feu brûler, et la lampe noire vaciller. Il fallait bien travailler, puisque les récréations étaient si ennuyeuses. Encore ne pouvait-elle étudier que tout bas; sa grand'mère malade ne pouvait supporter le moindre bruit, et le vieux prêtre qui lui enseignait à lire lui disait les mots à l'oreille, et elle les épelait du bout des lèvres. On n'était pas libre un moment, pas même pour apprendre à lire.

Mais enfin, quand elle sut lire couramment, elle ne voulut plus faire autre chose : tant qu'il faisait jour, elle lisait; sitôt qu'on allumait la lampe, elle lisait. Elle ne comprenait pas toujours ce qu'elle lisait, car elle avait vu si peu de chose! et pourtant c'était pour elle un grand plaisir que d'entrevoir qu'il existait autre chose dans la vie, que cette vilaine maison, ces deux vieilles malades, et ces sombres objets qui l'entouraient. Souvent elle hasardait une question : elle demandait à la servante ce que c'était qu'un léopard, un crocodile, une gazelle, etc.; mais la méchante, qui était sourde, et qui enrageait d'être sourde, car elle était encore plus bavarde, lui répondait d'une voix sèche : — Taisez-vous, mademoiselle, — mot qu'elle avait adopté, et qu'elle jetait au hasard, le plus ordinairement quand la petite n'avait point parlé; aussi Noémi ignorait absolument la véri-

table signification de ce mot; elle croyait que *taisez-vous* voulait dire *finissez*. Si elle était à table, à manger tranquillement les mauvais ragoûts qu'on lui servait, la méchante Gertrude se figurant qu'elle avait parlé, s'écriait tout à coup : — Taisez-vous, mademoiselle! — Alors la pauvre enfant posait bien vite sa cuiller sur la table, croyant qu'on lui défendait de manger. Son imagination enfantine n'étant guidée par rien, s'égarait à tout moment. C'est une chose effrayante que la quantité d'idées fausses qui peut germer dans l'esprit d'un enfant qui n'a rien vu et qui pense.

Le père de Noémi était à la guerre; c'est pourquoi, ayant perdu sa femme à l'âge de vingt ans, et ne pouvant élever lui-même sa fille, il l'avait confiée à sa grand'mère pendant son absence, et c'est aussi pourquoi la petite Noémi était si malheureuse.

Cependant son papa ayant su qu'elle avait appris à lire en quinze jours, voulut la récompenser de ses peines, en lui envoyant de bien beaux livres.

Il se rappela ceux qu'on lui avait donnés dans son enfance, ceux qui l'avaient le plus amusé, et il choisit, comme tout le monde aurait fait à sa place, les Contes de Perrault, la Barbe Bleue, le Petit Poucet, Peau d'Ane, etc., et les Fables de la Fontaine.

Noémi fut bien joyeuse quand elle reçut ce beau présent; elle regarda d'abord la magnifique reliure, qui était en maroquin rouge; elle n'avait jamais rien vu de pareil; ensuite elle contempla toutes les *images*, depuis

la première jusqu'à la dernière, une à une, restant une heure à chaque, puis recommençant de plus belle. Il y avait beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas; il y avait surtout des animaux qu'elle ne connaissait nullement, et dont les gravures disproportionnées ne lui donnaient qu'une très-petite idée; l'âne, par exemple, lui paraissait le plus terrible des animaux, avec ses grandes oreilles qui menacent le ciel; le tigre, au contraire, lui semblait un joli petit animal moucheté et tacheté; le lion, un bon lourdaud, sans malice; mais en revanche elle trouvait que le pigeon avait l'air fort méchant, et le papillon, avec ses larges ailes, ses gros yeux et ses antennes démesurées, lui faisait une peur effroyable.

Quand elle eut bien étudié la ressemblance des divers animaux représentés en tête de chaque fable et de chaque histoire, elle lut attentivement les deux ouvrages, et elle s'en amusa beaucoup. Comme personne ne prit la peine d'observer les impressions que cette lecture faisait naître en son esprit, et de rectifier ses idées, toutes ces choses entrèrent dans sa tête pêle-mêle et s'y logèrent comme elles voulurent; les ogres qui mangent les enfants, les rats qui s'invitent à dîner, les chiens et les loups qui causent de leurs affaires, les citrouilles qui deviennent des carrosses, les ours qui se promènent dans les jardins, les bottes qui font sept lieues en un pas, et mille autres merveilles semblables, tout cela entra dans sa croyance sans obstacle et sans la moindre objection. Le loup du petit Chaperon rouge lui paraissait d'autant

plus probable, que sa mère-grand à elle était fort laide et fort méchante, et qu'avec son bonnet de nuit bien peu de loups auraient été plus mal coiffés qu'elle.

CHAPITRE II

Dialogue d'un chien.

Cependant la guerre étant finie, le père de Noémi e- vint. A peine débarqué dans une auberge, il courut chercher sa jolie petite fille, qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps. Mais la vieille Gertrude, qui savait son retour, impatiente de se débarrasser de l'enfant, venait de la conduire à l'auberge où elle croyait que le capitaine était encore.

Elle arrive, on lui dit que le père de Noémi est sorti, mais qu'il va revenir déjeuner; alors elle confie l'enfant à l'aubergiste, et s'enfuit bien vite rejoindre sa

vieille maîtresse, qui ne peut se passer d'elle un instant.

L'aubergiste a promis de surveiller la petite fille, mais il a aussi promis de surveiller le déjeuner, et il aime mieux cela, parce que c'est son métier.

Voilà donc Noémi livrée à elle-même pour la première fois de sa vie. On l'avait laissée dans la salle basse, devant la porte du jardin; elle regardait autour d'elle, elle n'osait s'approcher, elle était toute tremblante. Peu à peu elle s'enhardit; elle aperçut des fleurs dans le jardin, c'étaient des capucines et des coquelicots; elle les admira quelque temps en silence avec recueillement; puis enfin elle franchit le seuil de la porte et se trouva dans le jardin.

D'abord l'éclat du jour l'éblouit, mais ensuite il l'enivra. Elle éprouva une joie, une joie si grande, que son cœur en battit vivement. Elle sautait, elle sautait, elle courait; elle ne savait plus ce qu'elle faisait : tout lui paraissait si joli, et le ciel lui semblait si haut!

Elle se familiarisa bientôt avec tous ces objets nouveaux pour elle : elle en avait lu cent fois les descriptions étonnantes, elle n'en reconnut pas un. Bien plus, elle se trompait lorsqu'elle croyait les reconnaître. Elle voulut cueillir une petite clochette qui grimpait dans un groseillier à maquereau; alors elle se piqua très-fort aux épines du groseillier. Loin de se mettre à pleurer comme aurait fait une petite ignorante, elle sourit, et dit :

— Oh! je savais cela; je me souviens... des épines : c'est une rose.

Or, il y avait auprès d'elle un chien qui se chauffait tranquillement au soleil; il remuait la queue chaque fois que Noémi passait auprès de lui; car, malgré la robe à ramages de Noémi, il voyait bien que cette petite vieille serait capable de jouer avec lui. Elle l'aperçut, et pâlit de frayeur; elle le prit pour un loup : c'était un gros chien de berger. Cependant elle se rassura promptement, et se dit que les loups n'habitaient que les forêts, et qu'ils venaient bien rarement dans les villes.

Le gros chien était d'ailleurs si en train de jouer avec la semelle d'un soulier, et il paraissait si peu féroce, que Noémi se hasarda à entamer la conversation avec lui, sans savoir précisément qui il était. Elle se rapproche peu à peu du gros philosophe, qui ne lui dit point : Ote-toi de mon soleil; et prenant une petite voix bien douce : — Qui es-tu? demanda-t-elle; comment t'appelles-tu? — Le chien, flatté qu'on s'occupât de lui, comme tous les chiens, répondit à cette agacerie par son jappement ordinaire, qu'on peut traduire à peu près comme ceci : « Houap! houap! »

— Houap! répéta Noémi; ce n'est pas un joli nom : moi, je m'appelle Noémi.

Le chien leva la tête, et comme il ne parut point critiquer ce nom, la petite changea de conversation.

— Veux-tu venir avec moi? dit-elle en faisant quelques pas dans le jardin. Le chien, qui s'était levé, la voyant courir, la suivit; et elle se persuada qu'il l'avait

comprise et même qu'il avait répondu : — Oui, je veux bien.

Elle courut quelque temps dans le jardin; mais comme le chien s'obstinait à mordre sa robe (cette vilaine robe, elle le méritait bien), Noémi eut peur; elle s'arrêta.

Le chien, voyant qu'elle ne voulait plus jouer, la laissa, et rejoignit sous le gazon un os de sa connaissance qu'il avait caché là le matin; il se mit à le ronger tranquillement, sans prendre garde à Noémi; mais elle s'obstinait au dialogue. — Veux-tu rentrer avec moi dans la maison? lui demandait-elle. Le chien ne la regarda seulement pas; et Noémi impatientée éleva la voix : — Veux-tu venir avec moi? Dis donc; le veux-tu, oui ou non?

Le chien ne changeait pas d'attitude; il y avait certainement mauvaise volonté de sa part : puisqu'il avait dit oui, tout à l'heure, il pouvait bien dire non, maintenant. Noémi, hors d'elle, et déjà gâtée par la liberté, veut punir l'entêtement du philosophe. — Ah! tu ne veux plus parler! s'écrie-t-elle; je vais bien t'y forcer, moi! — Et la petite volontaire, hicr si tremblante, si soumise, s'empara d'un bâton qu'elle trouva sur son chemin, et se mit à taper de toutes ses forces sur le dos de la pauvre bête, qui n'y comprit rien.

Une servante d'auberge, occupée à étendre du linge à quelques pas de là, vint au secours du malheureux animal. — Eh! dites donc, ma petite demoiselle, s'écria-t-elle, pourquoi que vous battez not' chien?

— Parce-qu'il ne veut pas me répondre! reprit Noémi en colère.

— Vous répondre! répéta la servante en éclatant de rire. Est-elle folle donc, la petite! Elle croit que les chiens parlent. Ah! c'te bêtise!

Noémi, voyant qu'on se moquait d'elle, s'éloigna fort mécontente. Elle voulait rentrer dans la maison; mais le spectacle qui s'offrit à ses regards la fit reculer d'effroi.

CHAPITRE III

Les Ogres.

Elle aperçut, à travers les fenêtres de la salle à manger, de grands êtres épouvantables, dont elle n'avait jamais eu l'idée. Ils étaient d'une stature gigantesque; leur tête et leur poitrine étaient couvertes de cuivre, et une longue et noire crinière flottait sur leurs larges épaules.

Noémi toute tremblante alla se cacher sous l'escalier, derrière la fontaine; de là elle pouvait entendre parfaitement tout ce qu'ils disaient. Leur grosse voix était si terrible, que Noémi frissonnait à chacune de leurs

paroles. Malgré son effroi, elle conservait de la présence d'esprit, et repassait dans sa mémoire si elle n'avait pas trouvé dans ses livres la description de quelque monstre qui ressemblât à ceux qu'elle avait en ce moment devant les yeux. Un mot que dit l'aubergiste en passant devant elle l'éclaira subitement. — En vérité, s'écriait-il de mauvaise humeur, je ne sais avec quoi je vais rassasier tous ces *ogres*-là.

Noémi tressaillit. — Ce sont des *ogres*, pensa-t-elle; ô ciel! que vais-je devenir!

Vous n'auriez point dit cela, mes chers neveux; vous auriez dit: — Voilà de bien beaux cuirassiers, et vous auriez eu raison; car c'était, en effet, de fort beaux cuirassiers.

L'un d'eux sortit de la salle à manger, et comme l'odeur de la cuisine se faisait sentir: — Oh! s'écria-t-il, ça sent la chair fraîche!

Noémi, à ces mots, se rappelant l'ogre du Petit Poucet, se cacha encore plus loin derrière la fontaine, et ne douta pas que l'ogre ne s'empressât de la chercher.

Cependant il rentra dans la salle à manger; et pendant le repas des *ogres*, qui fut assez long, elle prêta l'oreille à leurs discours. Excepté quelques mots, tels que oui, non, elle ne comprit rien de ce qu'ils disaient; il y avait surtout de grandes exclamations qui leur échappaient chaque fois qu'ils frappaient du poing sur la table, qu'elle ne pouvait s'expliquer, et qui la remplissaient de terreur.

Enfin, la porte de la rue s'ouvrit, et un ogre de la même espèce, mais qui paraissait commander à ceux-là, vint demander à l'aubergiste s'il n'avait pas vu une petite fille entrer dans l'auberge avec sa bonne. On lui répondit que cette petite fille était allée dans le jardin, et qu'on ne savait pas ce qu'elle était devenue. Comme l'ogre en chef paraissait inquiet de ne pas trouver l'enfant, tous les ogres se mirent à courir dans le potager, à qui découvrirait le premier la petite fille.

Noémi avait beau se coller contre le mur, il y avait toujours un coin de sa vilaine robe qui passait; aussi elle fut bientôt aperçue.

— La voilà, la voilà, mon capitaine! s'écria le plus laid des ogres en saisissant Noémi, qui voulait s'enfuir. A moi, camarades! l'ennemi fait résistance. — Puis, voyant que Noémi se débattait pour s'échapper: — Qu'est ce que vous avez donc à vous démener comme ça, mamzelle? lui dit-il; n'avez-vous pas peur qu'on vous mange! — Ces paroles confirmèrent Noémi dans son erreur; elle répondit : — Pas aujourd'hui, peut-être, vous venez de déjeuner; mais demain!...

Elle ne put achever; ses sanglots la suffoquèrent; alors le soldat poussa un grand éclat de rire qui ramena tout le monde de son côté. — Mon capitaine, dit-il, voilà mademoiselle votre fille qui nous prend pour des ogres!

Le père de Noémi accourut vers elle, et il l'embrassa si tendrement, qu'elle fut bientôt rassurée: il était si

affectueux, si caressant, ce bon père, qu'il n'était pas possible que ce fût un ogre, ou du moins, ce devait être un bien excellent ogre.

CHAPITRE IV

L'Incrédulité.

Noémi voyagea quelque temps avec son père; on la mit plusieurs mois en pension, et comme partout on se moqua de sa crédulité, elle finit par la perdre entièrement.

A sa pension on racontait souvent, et en riant d'elle, comment elle avait pris son père pour un ogre; comment elle voulut un jour causer sérieusement avec un chien, et mille autres niaiseries que son ignorance lui avait fait dire; alors elle en conclut que la crédulité était une chose ridicule, et elle tomba dans le défaut contraire : elle douta de tout, des vérités les plus posi-

tives, et ce nouveau travers, bien plus dangereux que l'autre, l'entraîna dans une quantité de dangers et de malheurs.

D'abord on s'amusa de ce nouveau défaut. On avait ri de lui voir ajouter foi à des choses impossibles; on rit encore de ce qu'elle refusait de croire à des choses véritables.

— Plante ce noyau de cerise, lui disait-on, et il poussera un cerisier à cette place; ou bien : Enferme cette chenille dans une boîte, et tu auras un beau papillon.

Noémi levait alors les épaules d'un air malin. — Vous vous moquez de moi, répondait-elle; mais à présent je ne crois plus à tous ces mensonges-là.

Si une grande personne lui disait : — Quand tu seras grande comme moi, tu feras telle ou telle chose.

— Moi, grande! reprenait-elle; oh! je sais bien que je serai toujours petite; comment serait-il possible que je grandisse? — Ainsi elle ne pouvait pas s'imaginer que l'on grandît jamais; elle croyait que les hommes étaient comme les oiseaux; qu'il y en avait de grandes espèces, mais que les enfants restaient toujours de petits hommes, comme les colibris restent toujours de petits oiseaux.

Un jour, des maçons étaient venus réparer un mur dans le jardin, et ils y avaient creusé un trou rempli de chaux.

— Prends bien garde, dit-on à Noémi, qui arrosait des fleurs à quelques pas de là; ne jette pas d'eau sur cette chaux, tu te brûlerais.

— Mais c'est de l'eau froide, dit-elle en riant; comment pourrais-je me brûler avec de l'eau froide?

Persuadée qu'on se moquait de sa crédulité, elle répandit son arrosoir autour d'elle, et se mit à jouer avec la chaux.

Bientôt elle jeta des cris effroyables, car elle s'était brûlée cruellement; mais cela ne suffit pas encore pour la corriger.

Son père l'emmena peu de temps après en Normandie, dans un vieux château situé au bord de la mer, dont il venait d'hériter. Noémi, qui entendait parler de son oncle qui était mort récemment, demanda ce que c'était que de mourir.

Un petit paysan qui était près d'elle, entendant cela, lui dit : — Tenez, mamzelle, c'est d'être comme ce mulot que je viens de tuer; j'ai beau le secouer, il ne remuera plus.

Le soir, Noémi vint tout en larmes chez son père, en s'écriant : — Elle est morte! elle est morte! — Qui donc? demanda-t-il alarmé.

— Ma montre, répondit Noémi.

En effet, la montre s'était arrêtée.

Rien n'était si inquiétant pour le caractère de Noémi que cet esprit faux, ces croyances et ces doutes également mal placés. Comment enseigner la religion à cette jeune âme, si folle et si défiante? comment lui faire adorer les mystères sublimes, qu'elle ne pourrait comprendre? car c'est profaner un mystère que de vouloir

l'expliquer; et alors que deviendrait-elle sans religion, sans Dieu? sans un Dieu à qui adresser sa prière, à qui demander des consolations? La pauvre Noémi eût été bien malheureuse.



CHAPITRE V

La Marée.

C'est une triste vérité à vous apprendre, mes chers enfants ; mais il est certain que les seuls remèdes à nos défauts sont les chagrins qui en découlent : le cœur seul corrige l'esprit ; il faut qu'il souffre amèrement de nos fautes pour nous apprendre à les reconnaître, et ensuite à les éviter : c'est ce que vous verrez dans l'histoire de Noémi.

Son imagination égarée par des lectures mal faites ; son esprit que personne n'avait dirigé dans ses premières croyances, après avoir ajouté foi à des merveilles im-

possibles, avait fini par regarder comme autant de fables ce qu'on lui disait des prodiges de la nature.

Chaque jour son père lui défendait d'aller jouer dans les sables au bord de la mer, à l'heure de la marée.

— Tu ne sais point nager, lui disait-il; si tu tombais dans l'eau, qu'est-ce que tu deviendrais?

— Je deviendrais poisson, répondait-elle sans se déconcerter.

Son père souriait de cette réponse, mais il n'en était pas moins alarmé.

Un jour qu'il était absent, Noémi courut chercher le petit paysan avec qui elle jouait habituellement. — J'ai vu hier de bien beaux coquillages dans les sables, dit-elle; prends un panier et viens avec moi les chercher.

— Je le veux bien, mamzelle, répondit l'enfant; mais nous reviendrons tout de suite, avant l'heure de la marée, n'est-ce pas?

Tous les deux coururent au bord de la mer; ils y restèrent à jouer pendant une heure environ, et bientôt le panier fut rempli de coquillages.

— Retournons au château, mamzelle, dit alors le petit paysan effrayé; il est déjà tard : voici l'heure de la marée.

— Tu m'ennuies avec ta marée! s'écria Noémi en colère. Qu'est-ce que c'est donc que la marée?

— C'est, voyez-vous, mamzelle, le moment où la mer, qui est là-bas, vient ici; elle monte, elle monte sur le sable, jusqu'à ce rocher; si bien que ceux qui resteraient

là seraient noyés; mais, après cela, le lendemain, elle s'en va, elle se retire jusque là-bas où elle est maintenant; et c'est tous les jours la même chose.

Noémi, à cette explication, se met à rire comme une folle : — Tu crois à toutes ces bêtises-là! dit-elle.

— Rien n'est plus vrai!

— L'as-tu vu?

— C'est maman qui me l'a dit, et qui m'emmène tous les jours avant que l'eau ne remonte.

— Elle te dit cela pour t'empêcher d'aller jouer au bord de la mer, parce qu'elle ne veut pas que tu tombes dans l'eau; comme on me dit aussi, à moi, que Croque-Mitaine emporte les petites filles qui se promènent le soir dans le jardin, parce que ma bonne ne veut pas que je sorte et que je m'enrhume. Ces contes-là sont inventés pour les tout petits enfants; mais nous autres nous ne sommes pas obligés d'y croire.

— Cependant, mamzelle, c'est bien connu dans le pays... la marée!

— Et Croque-Mitaine? est-ce qu'il n'est pas bien connu aussi, et pourtant tu ne l'as jamais vu! Va, ne crois pas à tous ces mensonges; si tu savais comme on s'est moqué de moi quand j'étais petite, et l'on avait raison; je croyais toutes sortes de folies, j'avais peur d'être mangée par des ogres, d'être changée en chatte; je craignais toujours, quand je me mettais en colère, de voir sortir de ma bouche des crapauds et des couleuvres; je croyais encore...

— Mamzelle, interrompit le petit paysan alarmé, regardez donc.

Noémi, à genoux et occupée à ramasser des coquilles, tournait le dos à la mer.

— Laisse-moi tranquille, répondit-elle, tu es un peureux; je ne jouerai plus avec toi.

Mais en disant ces mots, elle retourna la tête, elle venait d'entendre derrière elle un bruit singulier dans les cailloux. Quelle fut sa terreur en voyant que la mer était déjà venue presque jusqu'à ses pieds; le panier qu'elle avait rempli de coquilles, et qu'elle avait laissé sur le rivage, était déjà presque entièrement caché par les flots, qui s'avançaient, qui s'avançaient toujours avec une rapidité effrayante.

— Fuyons, fuyons! s'écria le petit paysan. Vous le voyez bien, maman avait raison.

Les deux enfants se mirent à courir avec toute la vitesse de la peur; mais leurs pauvres petits pas n'allaient pas si vite que la mer, cette ennemie implacable, qui les poursuivait.

Leurs pieds s'enfonçaient dans le sable humide; l'eau commençait à alourdir leurs vêtements, et déjà ils ne pouvaient plus courir facilement. Épuisée de fatigue, Noémi fit un faux pas et tomba; le petit paysan, qui courait plus vite qu'elle, et qui l'avait déjà de beaucoup devancée, la voyant ainsi, revint auprès d'elle pour l'aider à se relever. Et puis, au lieu de courir en avant, il ralentit son pas pour la soutenir. Il ne voulut point

l'abandonner dans ce péril, et se sauver comme il aurait pu encore le faire.

Bientôt tous leurs efforts devinrent inutiles : les flots s'avançaient avec vitesse; ce n'était plus dans le sable qu'il fallait marcher, c'était dans l'eau; et les vagues étaient si fortes, qu'il n'y avait plus moyen de lutter avec elles.

Les enfants criaient : — Au secours! au secours! — mais personne ne leur répondait. Enfin un vieux matelot les aperçut, et quoiqu'il y eût du danger pour lui, il résolut de les sauver. Il courut à eux, sautant d'un rocher à l'autre comme un jeune homme. Il arriva près de Noémi au moment où, renversée par les vagues, elle s'était évanouie. Il la sauva la première, parce qu'il se rappela que son père lui avait rendu service en plusieurs occasions.

Dès qu'il l'eut déposée sur le rivage, il retourna chercher le petit paysan; mais, hélas! il était trop tard : les flots l'avaient englouti; le pauvre enfant avait succombé.

Noémi fut si malheureuse d'avoir causé la mort de ce généreux enfant qui s'était dévoué pour elle, qu'elle tomba malade de chagrin, et fut en danger pendant plusieurs mois : — Si je l'avais écouté, disait-elle, il vivrait encore! pourquoi n'ai-je pas suivi ses conseils?

Et chaque fois que la mère de ce pauvre enfant venait au château, Noémi courait se cacher; car la douleur de cette malheureuse mère était pour elle un remords; elle ne pouvait soutenir ses regards baignés de larmes, qui

semblaient lui dire : Qu'avez-vous fait de mon fils?

Ce conte nous apprend, mes chers neveux, qu'il faut savoir non-seulement lire, mais bien lire, c'est-à-dire bien comprendre ce qu'on lit. Il nous apprend aussi que nous pouvons croire aveuglément ce que nous disent nos parents et nos instituteurs, qui n'ont jamais intérêt à nous tromper, mais que nous devons, au contraire, nous défier des auteurs et des poëtes, dont le métier est d'inventer de jolis mensonges pour nous amuser.

Défiez-vous donc des livres et des contes, à commencer par ceux de votre tante, mes chers neveux.

Cette histoire finit d'une manière bien sombre; mais tranquillisez-vous, enfants, toutes mes leçons ne seront pas si tristes.

L'ILE
DES MARMITONS

CHAPITRE PREMIER

Le Frère et la Sœur.

— Non, Thérésina, tu ne seras pas religieuse; je n'y consentirai jamais; j'avalerais le golfe de Naples et toutes ses îles, Ischia, Procida, Nisida, Caprée même avec son gros rocher, plutôt que de te laisser entrer au couvent.

— Mais, mon frère, que veux-tu que je devienne, seule au monde, orpheline, sans protecteur?

— Et moi, reprit Césaro avec fierté, ne suis-je pas ton frère? ne puis-je pas te protéger?

Thérésina ne put s'empêcher de sourire :

— Enfant! dit-elle; j'ai seize ans, et tu n'en as pas

encore douze! D'ailleurs, tu le sais, il nous faut bientôt quitter Naples : le palais de mon malheureux père sera vendu dans un mois; que pourrions-nous faire dans ce pays, où nous serions humiliés à tous moments? Sois raisonnable, viens à Rome avec moi, j'y prendrai le voile chez les Sœurs de *Torre de' Specchi*, et toi tu iras trouver notre oncle le cardinal Z... qui te protégera.

Césaro ne répondit rien, mais deux larmes coulèrent sur ses joues pâles, et il contempla tristement sa sœur qui s'éloignait; elle traversa rapidement et en baissant la tête la longue galerie de tableaux, autrefois si magnifique, et maintenant si dépouillée. Ces nobles enfants ruinés ne pouvaient contempler sans douleur la place vide qu'occupaient naguère les chefs-d'œuvre de Raphaël et du Dominiquin.

Leur père, le duc de San-Sévéro, qui avait été longtemps favori du roi de Naples, tombé tout à coup dans la disgrâce, était mort de chagrin après avoir dissipé toute sa fortune. Césaro aurait souffert la misère avec courage s'il avait été seul à la supporter, mais il ne pouvait s'accoutumer à voir Thérésina, si belle, si fière, se servir elle-même, et s'imposer toutes sortes de privations. Il passait des nuits entières à se tourmenter l'esprit pour trouver un moyen de gagner leur vie; c'est pourquoi ses joues étaient si pâles, quoiqu'il fût jeune et bien portant. L'idée de voir entrer sa sœur au couvent lui déchirait le cœur; car il savait que Thérésina faisait un grand sacrifice en prenant le voile, puisqu'elle

n'avait point de vocation. Il n'avait plus qu'elle au monde, et pour elle, qu'il aimait tant, il aurait tout sacrifié.

Préoccupé de ces sombres pensées, il traversa la vaste cour de leur palais, où l'herbe croissait de toutes parts; cette cour, autrefois si vivante, si joyeuse, où retentissaient le pas des chevaux, le roulement des riches équipages, le pas empressé des laquais aux livrées bigarrées, où tout annonçait la fortune et le bonheur, et qui, hélas! était maintenant déserte et silencieuse.

Il descendit précipitamment vers le port de Santa-Lucia, et se promena à grands pas sur le rivage de la mer.

Comme il était là depuis un moment, il aperçut à quelque distance de lui un petit garçon joufflu, qui se balançait de toutes ses forces dans une barque, sur le banc de laquelle un jeune lazzarone dormait étendu : — Réveille-toi donc, pêcheur, criait le petit joufflu; voilà deux *carlins* [1], dépêche-toi, et mène-moi vite à Castellamare.

— *Non è l'ora* (ce n'est pas l'heure), répondit le pêcheur, et il se rendormit.

Alors le petit joufflu jura, frappa du pied, et devint tout rouge de colère.

— Qu'avez-vous donc, signor? demanda Césaro. Pourquoi réveiller ce pêcheur?

[1] Les *carlins* sont une monnaie du pays, un *carlin* vaut neuf de nos sous.

— Pour qu'il me conduise dans sa barque de l'autre côté du golfe. Savez-vous ramer? voilà deux *carlins.*

— Je ne veux pas de tes carlins, dit César avec fierté; je sais ramer, et je te conduirai pour rien. Le fils du duc de San-Sévéro n'est pas encore si ruiné qu'il ne puisse rendre service à un pauvre sire tel que toi.

Césaro répondit cela parce qu'il avait beaucoup d'orgueil, mais le fait est qu'il était enchanté de trouver une occasion de se promener un peu sur mer, plaisir dont il était privé fort souvent. Il s'élança dans la barque, s'assit sur un des bancs, appuya ses pieds sur le dos du pêcheur qui dormait, saisit les rames, et bientôt la barque disparut.

CHAPITRE II

Grands périls et petits voyageurs.

Le soleil était brillant, et la mer était toute parsemée d'étincelles. Césaro, à mesure qu'il s'éloignait du rivage, sentait son cœur moins oppressé; il éprouvait une joie si pure en admirant son beau pays, qu'il aimait tant!

Il n'y avait dans le ciel d'autre nuage que la fumée grise qui s'échappait du Vésuve; Naples et son riche amphithéâtre de maisons blanches descendant jusqu'à la mer, avec ses terrasses couvertes de treilles et d'orangers, semblait de loin un colossal escalier de jardins, une immense cascade de fleurs. De grands vaisseaux,

parés de toutes leurs voiles, se balançaient sur les flots; c'était un spectacle admirable, et il fallait être aveugle ou criminel pour n'être pas heureux en ce moment. Césaro oubliait ses chagrins, et s'enivrant d'une espérance vague, il ne pouvait se défier de la bonté de Dieu, qui avait créé une nature si belle : aussi, malgré tous ses malheurs, en ce moment il aimait la vie.

Césaro ramait avec agilité; le petit joufflu n'admirait rien, ne faisait rien, et se plaignait à chaque instant de la chaleur; quant au jeune lazzarone, il dormait, se croyant encore à Naples, et sans se douter que c'était dans sa barque et avec lui qu'on voyageait.

Tout à coup, comme ils s'avançaient en pleine mer, le vent s'éleva, et les flots, d'abord si calmes, commencèrent à s'agiter : on entendait comme de grands coups de canon dans les brisants; c'est le bruit que font les vagues en se jetant avec violence dans les grottes ou contre les rochers. Césaro fronça le sourcil, et regarda de tous côtés autour de lui avec inquiétude; le petit joufflu pâlit. — Je vous donne dix carlins, s'écria-t-il, si vous nous faites aborder! J'ai peur, j'ai peur, je ne veux pas rester dans ce bateau.

— Il y faudra pourtant bien rester, vraiment, reprit Césaro; car si nous approchons du rivage, la barque se brisera contre les rocs, et vous ne m'avez pas trop l'air de savoir nager; mais patience, restons en pleine mer, ce n'est peut-être qu'un grain; peut-être ce soir le vent tombera.

Césaro cherchait à rassurer son compagnon, mais il ne se faisait pas illusion sur leur danger. Il résolut d'éveiller le pêcheur, espérant de lui quelques secours :

— *Santa Maria!* s'écria le pauvre jeune homme en voyant le péril où il se trouvait subitement, vous m'avez réveillé trop tard !

En effet, la tempête s'annonçait terrible, et déjà les vagues furieuses s'élevaient au-dessus de la barque, et l'inondaient. Césaro et le pêcheur, n'ayant plus l'espoir de diriger la barque, s'empressèrent de la vider à mesure que les lames d'eau la remplissaient. Le petit joufflu venait d'être pris du mal de mer; heureusement, car ses douleurs l'occupèrent assez pour l'empêcher d'entraver la manœuvre par ses contorsions. D'ailleurs, il ne savait rien faire que gémir, et offrir de l'argent à tout le monde : je crois que s'il avait conservé sa présence d'esprit il eût offert aussi des carlins à la tempête pour l'apaiser.

La nuit les surprit dans ces angoisses, et le pêcheur, perdant tout espoir, tomba à genoux, et fit un vœu à la Madone pour sortir de ce danger.

Césaro pria aussi, non pour lui, mais pour Thérésina, et pensant qu'il ne la reverrait plus, il pleura.

Tantôt la barque s'élevait rapidement sur une vague comme sur une haute montagne, puis elle retombait comme précipitée dans un gouffre avec une horrible secousse; c'était comme d'effroyables *montagnes russes,* que nulle main prudente ne dirigeait.

Les malheureux enfants (car le jeune pêcheur avait à peine quinze ans) furent ainsi ballottés toute la nuit. Ils se cramponnaient aux bancs de la chétive barque, et s'attendaient à chaque instant à être emportés par les vagues : leurs forces commençaient à les abandonner. Ils ne savaient plus dans quelles régions ils se trouvaient; un bruit faible annonçait pourtant un voisin rivage. — Nous allons périr, dit le pêcheur, nous sommes sur des rochers. — Mais ses compagnons n'entendaient pas sa voix, que la voix de la tempête étouffait. Au même instant, la barque reçut un choc terrible et se brisa.

— *Santa Maria!* — Thérésina! — s'écrièrent les pauvres enfants.

CHAPITRE III

Étrange manie d'une princesse.

Le lendemain, le soleil se leva pur et radieux, et rien n'aurait rappelé aux petits voyageurs leur mésaventure de la nuit, sans l'aspect bizarre de l'île fabuleuse où l'orage les avait jetés.

Césaro, que les vagues avaient déposé sur le rivage, resta longtemps évanoui, et ne reprit ses sens que lorsque la chaleur du jour l'eut ranimé. Le pêcheur était déjà occupé à rattraper quelques débris de sa barque, qu'il espérait reconstruire avec le temps. Quant au gros joufflu, il fallut lui frapper longtemps dans les mains avant qu'il pût revenir de sa frayeur.

3.

— Où sommes-nous? demanda-t-il en revenant à lui.

— Par saint Janvier! je n'en sais rien, reprit le pêcheur; mais tout ce que j'ai vu jusqu'à présent n'annonce rien de bon; et si vous m'en croyez, vous m'aiderez promptement à reconstruire cette barque, sinon...

— Quoi! s'écria le joufflu, serions-nous chez des sauvages!

— Ma foi, je le croirais. Pas un seul pêcheur sur la plage : ces gens-là ne mangent pas de poissons, et quand on ne mange pas de poissons...

— On mange des hommes, n'est-ce pas? Oh! mon Dieu! que j'ai peur! Je donnerais bien deux cents carlins à celui qui me ramènerait à Naples aujourd'hui.

Le petit joufflu se mit à pleurer, car il était très-gourmand, et c'est une chose fort désagréable pour un gourmand que d'être soi-même le bon dîner qu'on voudrait faire.

Césaro, pendant ces discours, était monté sur la cime d'un rocher, d'où il pouvait examiner le pays dans presque toute son étendue. La première chose qu'il aperçut à quelque distance de lui, assis sur un rocher, ce fut un marmiton qui pêchait tranquillement à la ligne au bord de la mer. Cette vue le rassura : en effet, l'aspect d'un marmiton dans une île déserte doit être d'un heureux présage.

— Rassurez-vous, cria-t-il à ses compagnons, l'île est habitée; il y a des pêcheurs, et même des marmitons.

Ses compagnons sautèrent de joie à cette nouvelle, et ils allèrent le rejoindre sur le rocher.

— *Santa Maria!* s'écria le pêcheur, que l'herbe est ici singulière! — Il avait raison de s'étonner, l'herbe de cette île était rouge, mais rouge comme du feu. Ils avaient devant eux une grande prairie qui ressemblait à des charbons ardents.

— Je ne veux pas marcher sur ce gazon! s'écria le joufflu; j'ai peur! Je donnerai six carlins à celui qui me portera sur son dos. Césaro, sans l'écouter, s'élança dans la plaine; et comme il marcha dans l'herbe rouge sans se brûler, ses compagnons l'imitèrent.

Tandis qu'ils s'avançaient vers la grande route, ils aperçurent un autre marmiton qui tenait un fusil sous son bras et que suivait un grand chien de chasse.

— Il paraît, pensa Césaro, que dans ce pays les marmitons vont eux-mêmes chercher le poisson et le gibier qu'ils doivent accommoder. — Au même instant il leva les yeux, et aperçut un troisième marmiton, perché sur un arbre, et cueillant des prunes : ce qui le confirma dans son opinion.

Mais comme ils approchaient de la ville, ils virent venir une belle voiture à quatre chevaux, avec deux petits marmitons en postillons, et dans laquelle se pavanait un gros marmiton, qui avait l'air fort insolent.

Cette fois, les trois voyageurs se regardèrent avec étonnement, et le petit joufflu s'écria :

— Par saint Janvier ! c'est un pauvre pays que celui où les marmitons vont en voiture !

Enfin, ils arrivèrent aux portes de la ville; mais à peine étaient-ils parvenus à la barrière, qu'un grand marmiton, d'une physionomie grave et soupçonneuse, vint leur demander leur passe-port. — Nous sommes de malheureux étrangers qu'un naufrage a jetés dans cette île, répondit Césaro, et nous réclamons l'hospitalité.

Le grand marmiton parut satisfait du ton de franchise et de dignité qui accompagnait ces paroles. — Hâtez-vous, messieurs, dit-il, d'entrer dans cette galerie; je craindrais pour vous un malheur si l'autorité vous surprenait dans cet habit. Ce pays a des usages singuliers, j'en conviens; ce n'est pas un crime de les ignorer, mais ce serait une folie de les braver. Suivez-moi. — En disant ces mots, il conduisit les enfants dans une vaste chambre où l'on déshabillait les voyageurs; et il fit apporter à chacun d'eux, selon leur taille, un habit de marmiton.

— La reine Marmite, qui gouverne ce pays, continua le grave marmiton, regarde l'art de la cuisine comme la base élémentaire d'un sage gouvernement : c'est pourquoi elle prescrit ce bizarre costume à tous ses sujets. Les étrangers même sont forcés de l'adopter, et l'imprudent qui refuserait de se soumettre à cette loi risquerait d'être mis en prison ou d'être massacré dans les rues.

Césaro et le pêcheur changèrent leurs habits sans

murmurer; mais le gros joufflu ne voulut rien entendre aux excellentes raisons qu'on venait de lui donner : — Je ne veux pas être marmiton ! s'écria-t-il en frappant du pied avec fureur; grâce au ciel, je suis assez riche pour n'avoir besoin de servir personne; je ne veux pas faire la cuisine, je ne veux pas être marmiton : s'il le faut, je payerai plutôt un remplaçant!

On eut beau lui expliquer qu'il ne s'agissait pas de faire des sauces, que cet habit étant celui de tout le monde ne l'engageait à rien; on eut beau lui répéter que ce gros marmiton qu'ils avaient vu passer dans cette belle voiture était un sénateur, un des hommes les plus riches et les plus considérés du pays; il n'y voulut rien comprendre, et l'on fut forcé de le mettre en prison.

CHAPITRE IV

Le Bonnet de coton.

Césaro venait de terminer sa bizarre toilette, lorsqu'il entendit un grand bruit de tambours, de trompettes, de fanfares, qui le fit tressaillir de plaisir ; il s'élança dans la rue, et arriva bientôt sur les remparts de la ville, où toutes les troupes étaient rassemblées pour la revue. Ce fut alors qu'il vit une fourmilière de marmitons s'agiter dans toutes les rues, les uns à pied, les autres à cheval, d'autres aussi montés sur des canons : c'était un spectacle admirable.

Les musiciens s'avançaient, frappant avec des cuillers

d'argent sur de belles casseroles bien brillantes; c'était une harmonie délicieuse : les tambours-majors élevaient en l'air un superbe tourne-broche tout en or, qui valait bien la grosse canne des tambours-majors européens, et qu'ils faisaient tourner sur leur tête avec beaucoup de grâce. Les marmitons d'élite, montés sur de magnifiques chevaux, attiraient d'abord tous les regards : nos carabiniers seraient de petits marmitons à côté de ces marmitons-là, et je vous assure qu'en les voyant si bien armés, si fiers, si terribles, il ne venait à personne l'idée de leur demander des petits pâtés.

La reine Marmite, placée sur une estrade, et entourée de ses marmitons d'honneur, saluait son peuple avec bienveillance, et paraissait fort satisfaite de la belle tenue de ses troupes.

Césaro regardait tout cela sans trop s'étonner; il savait bien que tous les peuples diffèrent dans leurs usages, et, d'ailleurs, il se rappelait avoir entendu raconter que, dans un certain pays, pas très-éloigné du sien, tous les habitants étaient contraints, de certains jours, à se vêtir en militaires, quels que fussent leur goût, leur profession; que ces jours-là, chaque citoyen (excepté pourtant les militaires) était obligé d'être soldat, avec fusil, giberne et sac sur le dos. Ah! il n'y avait pas à dire, il fallait être guerrier, fussiez-vous colleur, cordonnier, confiseur, pâtissier. Césaro trouvait donc très-simple, puisqu'il y avait un pays où les pâtissiers montaient la garde, qu'il y en eût un aussi où les marmitons fissent la guerre.

Césaro, pour mieux voir défiler les troupes, était monté sur une borne, et là, il se tenait droit comme un piquet, fier comme un Écossais, examinant toute chose avec attention. D'abord, cette multitude de bonnets de coton, tous de même forme et surmontés de la même mèche, lui parut pécher par une sorte d'uniformité qu'on pouvait accuser de monotonie; mais bientôt son œil finit par s'exercer à saisir des nuances d'abord imperceptibles; il remarqua des différences sensibles entre un bonnet de coton et un autre; et, enfin, il découvrit qu'à la manière plus ou moins coquette ou sévère dont le bonnet était placé, on pouvait deviner le caractère et les habitudes de celui qui le portait. C'était là le secret de la reine, secret que pas un de ses ministres n'avait encore pu pénétrer.

Avec tout l'extérieur d'une marmite, cette princesse avait le regard d'un aigle, et il lui suffisait de voir un homme passer devant elle coiffé d'un bonnet de coton, pour savoir s'il était paresseux, buveur, brave ou poltron, stupide ou spirituel, fat ou bon enfant : ce système d'observation était infaillible.

La reine apercevait-elle un bonnet de coton placé sans soin et de travers : — Voilà un mauvais sujet, se disait-elle.

Le bonnet était-il, au contraire, posé coquettement un peu sur l'oreille : — Voilà un garçon soigneux et intelligent, se disait-elle; et alors elle lui confiait des fonctions importantes.

Ceux qui portaient leur bonnet tout en arrière, la mèche tombant sur le cou, n'étaient jamais employés par la reine; en effet, c'étaient toujours des niais, de francs imbéciles.

Les élégants, les dandys du pays, non-seulement posaient leurs bonnets de coton d'une manière tout à fait particulière, mais encore ils en faisaient légèrement friser la mèche; ils allaient même jusqu'à en faire broder la pointe, les uns en soie, les autres en perles ou en or, ce qui leur donnait l'air fort ridicule et prétentieux; de plus, cela était contraire à la loi; mais la reine tolérait cette infraction, parce qu'elle les entraînait dans de folles dépenses, et que cela faisait aller le commerce.

Ceux qui enfonçaient leur bonnet presque sur les yeux étaient des gens graves et soupçonneux, dont on faisait des maîtres d'école, des douaniers ou des ambassadeurs.

Les jeunes gens qui portaient ledit bonnet tout à fait sur l'oreille, comme s'il allait tomber, étaient des tapageurs, querelleurs, de mauvaises têtes; on en faisait des soldats, et les jours de grands périls, ils faisaient des miracles. Ailleurs on en aurait fait des magistrats, et ils auraient sans doute perdu le pays; le tout est de connaître à quoi chacun est bon; car un défaut bien employé vaut mieux qu'une belle qualité mal placée; c'est ce que la reine Marmite comprenait à merveille, et c'est pourquoi elle avait ordonné que tous ses sujets fussent également vêtus en marmitons. Jamais peuple ne fut

plus sagement administré. Eh bien ! tout cela venait de ce scélérat de petit bonnet de coton qui trahissait votre caractère à votre insu. Voyez un peu à quoi tiennent les grandes choses.

Césaro devina ce secret, parce qu'il avait de l'esprit et surtout parce qu'il n'avait aucune sottise ; car c'est la sottise des jeunes gens qui les empêche de comprendre et de deviner : un autre, à sa place, loin de s'appliquer à démêler le pourquoi d'un usage si bizarre, s'en serait moqué à cœur joie, aurait levé les épaules de mépris, et s'en serait allé en disant : — Quel peuple stupide d'obéir à cette folle princesse !

CHAPITRE V

Le Langage à la mode.

Cependant la reine Marmite avait remarqué Césaro; rien qu'à la manière gentille et gracieuse dont il avait mis son bonnet de coton, elle avait reconnu en lui un garçon d'esprit. Il est vrai de dire aussi que la façon hardie dont il était monté sur cette pierre, sa jolie tournure, son air distingué, sa physionomie à la fois fière et bienveillante, parlaient d'avance en sa faveur; il aurait pu plaire même sans bonnet de coton, et l'observateur le moins habile aurait pu deviner, au premier coup d'œil, que c'était un enfant plein de courage et d'intelligence.

Quand toutes les troupes eurent défilé, en bon ordre vraiment, Césaro fut fort surpris de voir un marmiton monté sur un cheval superbe se détacher du cortége de la reine, et venir à lui fort civilement.

— La reine *brûle* de vous parler, dit le chambellan à Césaro : suivez-moi jusqu'au palais. — Césaro obéit.

Chemin faisant, il remarqua que tous les chevaux des chevaliers d'honneur de la reine étaient couleur café au lait; il s'en étonna. Il s'aperçut aussi bientôt, en écoutant les diverses conversations des courtisans qui marchaient devant lui, que tous les mots dont ils se servaient étaient des termes de cuisine, que toutes les images de leurs discours étaient empruntées à l'art culinaire.

Cela s'expliquait à merveille: la reine étant fort gourmande, il était tout simple que les gens de sa cour, pour lui plaire, cherchassent à flatter, dans leur langage, la passion qui la dominait.

— Quel plat nous servira-t-on demain au conseil? disait l'un; cela voulait dire: Quelle loi aurons-nous à discuter?

— On nous mitonne quelque nouvel impôt, disait un autre.

— Cela serait dur à digérer, répliquait-on.

— Rassurez-vous, messieurs, reprenait un troisième, la reine n'a point goûté ce projet, elle s'est même emportée comme une soupe au lait à la seule idée de pressurer son peuple.

C'est ainsi que l'on s'efforçait de parler à cette cour;

les proverbes les plus à la mode étaient : *Allonger la sauce;* ou : *La sauce vaut mieux que le poisson;* ou bien encore : *Il n'attache pas ses chiens avec des saucisses,* et cent autres phrases de ce genre qu'on croyait devoir plaire à la reine.

Les femmes ne restaient pas en arrière dans cette innocente flatterie : les couleurs et la forme même de leurs vêtements rappelaient des choses fort bonnes à manger. Elles portaient des chapeaux cerise garnis de chicorée, des écharpes couleur saumon, vert-pomme, vert-bouteille ou flamme-de-punch; des robes couleur d'abricot, et les manches de ces robes s'appelaient manches à *gigot,* ou bien manches à côtes de melon : celles-là étaient pour les robes parées. Les dessins des robes du matin étaient de petits vermicelles fort délicats; les manteaux étaient presque tous marron ou chocolat; et la reine paraissait sensible à ces attentions.

Les poëtes seuls murmuraient de ce langage, qu'ils ne pouvaient se permettre d'imiter, parce qu'il n'était pas du tout poétique, et que d'ailleurs il les entraînait dans des périphrases sans nombre. Voulaient-ils, dans leurs vers, dépeindre, par exemple, un manteau couleur chocolat, ils étaient obligés de s'exprimer ainsi :

Le mantel ondoyant de sa jeune compagne
Au repas du matin des enfants de l'Espagne
Empruntait sa couleur.

Cela voulait dire qu'il était couleur chocolat, le déjeuner d'un Espagnol : devinez si vous pouvez.

Les fruits du merisier, cultivés avec art,
A sa brillante écharpe avaient prêté leur fard.

signifiait une écharpe cerise; il leur fallait pour cela remonter à l'origine du cerisier, rappeler le soin avec lequel il avait été greffé, et rendre hommage à la science du cultivateur; ce n'était pas peu de chose à exprimer en deux vers.

Pour peindre une manche à *gigot*, ils disaient :

Et la manche d'azur de ses amples habits
Imite en ses contours l'épaule des brebis.

Ce qui n'était pas très-exact, car un gigot n'est pas une épaule de mouton; mais c'est bien la moindre des licences poétiques que de prendre une jambe pour un bras. Tout cela nous prouve, mes chers neveux, que le premier pas fait vers le mauvais goût nous entraîne dans une foule de difficultés.

Les noms que l'on donnait aux enfants se ressentaient aussi de cette ridicule flatterie. Ici on donne aux jeunes filles des noms de fleurs, tels que Rose, Marguerite, Hyacinthe; là-bas on leur donnait des noms de fruits ou de légumes; on les nommait *Aveline*, *Noisette*,

Amanda. Il n'était pas rare de rencontrer de belles jeunes filles qui s'appelaient *Pomme-d'Amour.* Les femmes du commun se nommaient *Carotte* au lieu de *Javotte;* les garçons de ferme *Poireaux* au lieu de *Pierrot.* On était accoutumé à cela, et cela ne paraissait point ridicule.

Les grands noms de famille eux-mêmes, loin d'être des noms de terre ou de guerre, étaient presque tous des termes de cuisine; il en était de même des grandes dignités du gouvernement : le vicomte des *Fourneaux* était *ministre cuisinier* d'État au département de l'intérieur; l'amiral *Turbot* était *ministre cuisinier* d'État au département de la *marée;* le baron de *Lèchefrite,* réfugié allemand, était au ministère des affaires étrangères; le général du *Lardoir* au ministère de la guerre; le marquis de la *Crémaillère* au ministère des finances; et le peuple, qui était fort malin, et qui aimait à plaisanter, ne restait pas un jour sans dire : — Eh bien! quand pendrons-nous la crémaillère?

Césaro n'approuvait point du tout ces sobriquets, qui auraient paru de mauvaise compagnie dans tout autre pays; mais comme il voyait clairement que ce mauvais goût était le bon ton de la cour, il résolut de l'imiter. Aussi, lorsqu'il fut présenté à la reine Marmite, et qu'elle lui demanda de quel pays il venait, au lieu de dire tout simplement : Je viens de Naples, il répondit qu'il arrivait du pays des macaroni.

CHAPITRE VI

Grandes inquiétudes.

La reine fut si touchée de cette gentille flatterie, qu'elle ordonna qu'on lui donnât sur-le-champ soixante *beignets* d'or (c'était la monnaie du royaume) ; excellente monnaie, je vous jure, car ces beignets étaient aussi larges et presque aussi épais que de véritables beignets, et les plus grands sequins de Turquie auraient paru des pastilles en comparaison de cette monnaie-là !

La reine Marmite, au seul mot de macaroni, se sentit émue ; elle avait toujours entendu parler de ce plat délicieux, et jamais elle n'avait eu le bonheur d'en goûter.

— Jeune enfant, s'écria-t-elle dans son enthousiasme, je te promets autant de beignets d'or qu'il en peut tenir dans une chaudière, si tu peux me faire goûter un plat de macaroni.

— Rien ne me sera plus facile, grande reine, répondit Césaro avec une audace inconcevable; je m'engage à servir sur la table de Votre Majesté le meilleur plat de macaroni qui ait jamais été servi au banquet du roi des Deux-Siciles; je demanderai seulement à Votre Majesté de m'accorder trois jours pour me procurer les divers ingrédients...

— Trois jours, répondit la reine, c'est bien long pour mon impatience; mais n'importe, je te les accorde; va donc, et ne perds pas un instant.

Alors on conduisit Césaro dans les cuisines du palais; en traversant les cours, il remarqua que ce palais avait la forme d'un biscuit de Savoie, ce qui ne le surprit nullement.

Toutefois, le jeune duc ne laissait pas d'être inquiet; s'il avait souvent mangé des macaroni chez son père, il n'en avait jamais accommodé, et il s'effrayait de l'entreprise où son audace l'avait entraîné. Il regrettait de s'être engagé si imprudemment; il sentait que s'il ne réussissait pas, les plus grands périls le menaçaient. Quoique bien jeune, Césaro savait déjà que sa faveur avait été trop prompte et trop grande pour que sa disgrâce ne fût pas terrible. L'accueil si flatteur qu'il avait reçu de la reine Marmite avait déjà éveillé la jalousie des courti-

sans ; il savait que toute la cour serait appelée à goûter ses macaroni, et que s'il les manquait, il était perdu.

Ces réflexions fort raisonnables l'alarmaient singulièrement ; d'un autre côté, l'idée d'acquérir en un moment une somme si considérable le transportait de plaisir. La moitié de cette somme suffisait pour doter sa sœur, sa chère Thérésina ; elle ne serait plus réduite à se renfermer dans un couvent ; elle pourrait épouser le jeune prince de Villaflor, qu'elle aimait sans oser se l'avouer à elle-même ; elle serait enfin riche et heureuse.

Thérésina heureuse ! cela était bien séduisant pour Césaro. N'était-ce pas là tout ce qu'il avait désiré ? Ces grands périls, ces grands travaux que son ambition avait tant de fois rêvés, n'était-ce pas pour assurer le bonheur de Thérésina ? Ne fallait-il pas des événements extraordinaires pour qu'un enfant de son âge fît fortune en un seul jour ? Eh bien ! ces grands événements étaient arrivés ; il avait été jeté par une tempête dans une île jusqu'alors inconnue, où les plus bizarres circonstances le mettaient à même de faire sa fortune, et il laisserait échapper une si belle occasion !... Non, en vérité, ce serait une folie impardonnable, et dût-il passer ces trois jours et ces trois nuits à goûter ses macaroni sans boire ni dormir, il n'abandonnera point son entreprise.

CHAPITRE VII

Consultations diverses.

Dès qu'il fut parvenu dans la dernière cuisine, dont les fenêtres donnaient sur la rue, il prétendit que le plat qu'on lui demandait exigeant la plus minutieuse attention, ne pouvait être composé que dans la solitude, et chacun alors se retira.

Césaro, livré à lui-même, médita longtemps sur la nature du macaroni : il ne savait pas précisément si c'était une pâte, une plante comme le riz, ou un légume comme les salsifis. La difficulté lui parut telle, qu'il résolut d'aller consulter ses compagnons de voyage, en leur confiant les dangers de sa position.

Il était bien certain de trouver le jeune pêcheur au bord de la mer : en effet, à peine s'approcha-t-il du rivage, qu'il aperçut un marmiton qui lui disait bonjour ; c'était le pêcheur.

— Les macaroni sont une pâte, s'écria-t-il sitôt que Césaro l'eut questionné ; mais, j'y pense, ajouta-t-il ; quelqu'un ici peut vous dire cela mieux que moi ; demandez à ce vilain petit joufflu qui est cause de tous nos malheurs : son père en vendait autrefois, des macaroni ; il a été élevé dans la pâte, lui, il connaît tout cela mieux que moi.

Césaro remercia le pêcheur des renseignements qu'il lui donnait, et il lui offrit trois belles pièces d'or, ce dont le pêcheur parut très-reconnaissant.

Césaro courut à la prison où le petit joufflu était enfermé. Il trouva le pauvre garçon de fort mauvaise humeur ; car tout le monde se moquait de lui dans la prison, geôliers et détenus. Le fait est qu'il était d'une sottise épouvantable ; il ne savait, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'offrir de l'argent, des carlins à tout le monde.

Or, on ne savait point ce que c'était que des carlins dans ce pays-là ; on ne se doutait pas même qu'une monnaie pût jamais se nommer ainsi ; on ne connaissait, comme chez nous, sous ce nom de carlins, que de vilains petits chiens qui aboient toujours, et qui mordent les jambes des enfants que l'on caresse ou des amis que l'on reçoit trop bien. Jugez un peu de l'effet qu'il de-

vait produire, lorsque, pour gagner les geôliers, il leur disait d'une voix gémissante :

— Délivrez-moi, je vous en prie ; je vous donnerai *soixante carlins !*

— Qu'est-ce que nous ferions de tes carlins ? s'écriait le geôlier en éclatant de rire, et croyant qu'on lui proposait soixante chiens ; envoyez-les donc, mon petit ami, vos carlins, j'ai ici deux bouledogues qui se chargeront de les bien recevoir.

L'enfant, mal élevé, s'irritait de ces plaisanteries. Ce fut vraiment bien autre chose lorsqu'il entendit Césaro lui demander sérieusement comment on faisait la pâte des macaroni.

— Mauvais petit duc sans duché, s'écria-t-il furieux, ne viens-tu pas aussi te moquer de moi, et me reprocher ma naissance ! Eh bien, oui, je suis le fils d'un marchand de macaroni, mais je te méprise, bien que tu sois duc et marquis ; car tu n'iras jamais qu'à pied, et moi je vais en carrosse.

— Tu ne vas ni à pied ni en carrosse, puisque tu es en prison, reprit Césaro en riant ; mais je veux si peu te reprocher l'obscurité de ta naissance, que tout ce que je désirerais moi-même en ce moment, c'est que mon père eût vendu des macaroni comme le tien. Ne te fâche pas, viens avec moi, ajouta Césaro ; si la reine Marmite savait qu'elle possède en ses États le fils d'un marchand de macaroni, elle te comblerait de faveurs. Viens à la cour ; les plus grands honneurs t'y attendent,

justement à cause de l'état de ton père, dont tu as la sottise de rougir.

Le petit joufflu se sentit un moment ébranlé ; l'idée d'être présenté à la cour lui souriait; mais la vue du bonnet de coton que portait Césaro le retint. Il pensa qu'il ne pouvait sortir de la prison qu'en s'habillant en marmiton, et il ne put jamais s'y résigner.

Alors Césaro exigea de lui tous les renseignements nécessaires pour la fabrication des macaroni; il ne put les obtenir qu'en promettant au petit joufflu de le reconduire avant huit jours dans sa patrie.

CHAPITRE VIII

Manière d'apprendre à faire des macaroni.

Toute la journée du lendemain fut employée à pétrir la pâte des macaroni; et après plusieurs essais malheureux, Césaro parvint enfin à réussir complétement.

Le surlendemain arriva : c'était le grand jour, le jour décisif. Césaro sentait son cœur battre vivement, il invoquait le souvenir de Thérésina pour se rassurer.

Il soufflait le feu d'une main tremblante; il préparait avec une émotion jusqu'alors inconnue ce plat dangereux d'où dépendait toute son existence.

Que de fois dans son empressement à goûter ce mets

important l'infortuné se brûla la langue ! que de macaroni furent sacrifiés dans ces épreuves, dans cette lutte douloureuse : les uns, brisés en morceaux, voyaient leurs membres sans vie çà et là dispersés ; d'autres flottaient noyés dans une sauce, hélas ! trop abondante ! ceux-ci, privés de chaleur, restaient à la surface, étendus, roides et immobiles ; ceux-là, au contraire, exposés au feu de toutes parts, se calcinaient sans gloire au fond de la casserole embrasée ; et tous, bientôt, après des souffrances inutiles, allaient en frémissant s'abîmer dans un même carnage, ou plutôt dans une bouillie universelle !

Trois fois de nouveaux combattants furent envoyés au feu, et trois fois la victoire fut impossible. Césaro voyait avec douleur s'épuiser ses bataillons et son fromage de Parmesan, qu'il avait eu tant de peine à se procurer ; l'heure du dîner avançait ; la reine et toute sa cour allaient le juger sans appel : il fallait réussir, réussir à tout prix.

Césaro s'arma de courage, il enfonça son bonnet de coton sur ses oreilles, il se recueillit, il s'inspira des souvenirs de son enfance ; il se rappela les délicieux macaroni qu'il faisait *filer* avec tant de grâce... il eut une vision... il aperçut autour d'une table merveilleuse comme un grand repas sans convive, où des fourchettes vivantes, se jouant avec leurs compagnes, s'enlaçaient de macaroni gracieux : elles se tournaient, se retournaient dans tous les sens, et les liens flexibles qui les en-

laçaient tournaient et retournaient avec elles; ils se courbaient sans jamais se rompre !!... c'est qu'ils étaient assez cuits pour se ployer sans résistance, mais pas assez cependant pour se briser en se ployant.

Voilà ce que le jeune duc comprit avec un instinct merveilleux. Cette vision l'éclaira; un seul instant lui montra toutes ses fautes passées, lui révéla toutes ses chances de succès; il se remit à l'œuvre avec exaltation, et bientôt le triomphe le plus éclatant vint couronner ses efforts.

Jamais on n'avait servi à la table de son père des macaroni plus appétissants. Césaro était content de lui, car ce qu'il venait de faire était bien, mais Césaro n'était pas rassuré. Les gens qui allaient juger du mérite de son œuvre étaient des ignorants; or, les ignorants sont difficiles. Ils vous commandent de faire des choses qu'ils ne connaissaient point, puis, quand on leur apporte ce qu'ils ont demandé, ils vous répondent naïvement : « Quoi ! c'est cela que j'ai voulu ? » Bienheureux s'ils ne vous disent pas : « Vous vous êtes trompé. »

Césaro vit partir son plat de macaroni avec angoisse. Il attendit dans la plus grande inquiétude que la reine le fît appeler ; mais le dîner se passa, on servit le dessert, le café, et la reine ne le fit point appeler.

Il voulut questionner le maître d'hôtel sur l'effet qu'avaient produit ses pauvres macaroni, mais sa fierté s'y refusa. Une horrible pensée vint à son esprit : il s'imagina que le maître d'hôtel ne les avait point servis sur

la table, par jalousie contre lui, et pour lui jouer un mauvais tour; alors le désespoir s'empara de son cœur, et il tomba dans un accablement bien concevable.

Il resta dans cet état jusqu'à dix heures du soir, sans vouloir prendre de nourriture ni de repos, cherchant s'expliquer le silence de la reine à son égard, et ne comprenant rien à ses caprices.

Absorbé par ses réflexions, il n'entendit pas la porte de la cuisine solitaire s'ouvrir doucement; il n'entendit point les pas furtifs qui se dirigeaient de son côté; mais il frissonna de tous ses membres, lorsqu'il sentit tout à coup sur son épaule une main qui le saisissait.

Il releva la tête brusquement; quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'un voleur, d'un gendarme, qu'il redoutait, il reconnut, devinez qui... la reine!... la reine Marmite elle-même, en personne... et en robe de chambre!...

— Grande reine, s'écria-t-il en se prosternant, vous!... en ces lieux!... à cette heure!... et pour moi!...

— Ne crains rien, répondit la reine; je suis contente de toi, tu es celui que je cherche, le messager qu'il me faut pour l'entreprise la plus importante qu'une reine ait jamais méditée! Ne perdons point de temps; prends ces papiers, ils contiennent tes instructions; je te connais assez déjà pour savoir que tu es capable de les exécuter fidèlement.

Césaro ne revenait point de sa surprise. Une ardente curiosité le tourmentait aussi : il mourait d'envie de demander à la reine comment elle avait trouvé ses maca-

roni, car il ne pouvait croire que la reine lui donnât une mission si importante, uniquement parce qu'elle les avait trouvés bons.

Enfin, n'y pouvant plus tenir : — Reine, dit-il d'une voix tremblante, oserai-je... Comment !... les macaroni...

— Étaient excellents, interrompit la reine voyant son trouble, et c'est à eux que vous devez la faveur dont je vous honore, ajouta-t-elle en souriant. Je ne suis pas aussi gourmande que le prétendent mes sujets, ni aussi folle que je daigne leur paraître. L'agriculture souffrait beaucoup dans ce pays lorsque je montai sur le trône. Le blé était mauvais, les plantes étaient sans suc, les fruits sans saveur, les vignes, presque stériles, ne donnaient qu'un vin sans chaleur; je me suis faite gourmande, et depuis ce temps, le blé de ce pays est le plus blanc qu'on puisse voir; les vins y sont peut-être meilleurs que les bons vins de France; les oignons sont gros comme des pommes, les pommes sont grosses comme des citrouilles, les citrouilles comme des maisons. — On raconte même à ce sujet l'histoire de deux voleurs qui se réfugièrent dans un potiron, qu'ils avaient taillé comme une caverne; ils y demeurèrent longtemps en repos; malheureusement l'automne arriva, et l'on voulut cueillir la citrouille; ils furent obligés de s'enfuir en laissant tout leur butin, qui se montait, dit-on, à deux millions; ce fut une bonne trouvaille pour le propriétaire.

Comme Césaro souriait de cette fable : — Cette folle

histoire, continua la reine, cache une morale raisonnable; car s'il est peu probable que les voleurs habitent une citrouille, il est certain qu'une terre bien cultivée donne des trésors. Voilà pourquoi je suis si gourmande.

Ceci vous prouve, dit encore la reine en souriant à son tour, que les défauts des rois ont quelquefois leurs avantages, et que ce qu'il faut désirer dans un monarque, ce n'est pas la perfection, qui est impossible ; c'est un défaut qui soit profitable au pays.

Césaro, voyant que la reine plaisantait, s'enhardit et voulut faire l'aimable aussi : — Reine, dit-il, je regrette bien que Votre Majesté ne soit pas gourmande.

— Pourquoi ? reprit la reine.

— Si j'avais su cela, je n'aurais point passé trois jours et trois nuits à faire ces malheureux macaroni...

La reine se mit à rire gracieusement.

— Vous auriez eu grand tort, répondit-elle ; je les ai goûtés, et, je vous le répète, ils étaient fort bons. Ce sont eux qui m'ont appris ce que vous valez, et qui m'ont donné confiance en vous.

Césaro ouvrait de grands yeux, ne comprenant rien à ce discours : Comment des macaroni, pensait-il, peuvent-ils inspirer tant d'estime ?

— Oui, continua la reine, ces macaroni ont suffi à me dévoiler votre caractère. D'abord, ils m'ont prouvé que vous n'aviez point de sottise, puisque vous, duc de San-Sévéro, marquis della Cava, fils d'un favori du roi de Naples, vous vous résigniez à les accommoder ; de plus,

ils m'ont prouvé que vous étiez audacieux, entreprenant, puisque vous vous engagiez à les servir sur ma table, sans savoir seulement ce que c'était qu'un macaroni; enfin, ils m'ont prouvé que vous étiez patient, plein de persévérance et d'intelligence, puisque, sans en avoir jamais accommodé, vous étiez parvenu à en dresser un plat aussi fin, aussi délicat que l'aurait fait le meilleur cuisinier de France.

Césaro paraissait ravi de cette explication.

— L'heure s'avance, dit la reine; rendez-vous au port; un vaisseau vous attend; hâtez-vous, le vent est favorable.

Césaro aurait bien voulu savoir si la reine tiendrait sa promesse, si cette somme considérable qu'il destinait à doter Thérésina lui serait donnée; mais il n'osait adresser à la reine aucune question à ce sujet; le jeune duc sentait combien il serait inconvenant de demander son salaire comme cuisinier, lorsqu'on le traitait en ambassadeur.

La reine Marmite, qui avait l'esprit très-fin, devinait tout cela, et lui savait fort bon gré de sa discrétion.

— Enfant, dit-elle, avant de nous quitter, n'avez-vous aucune grâce à me demander?

— J'en aurais une bien grande, répondit Césaro, mais je n'ose l'exprimer...

— Parlez, dit-elle. La reine crut qu'il allait réclamer sa récompense, et cette pensée lui déplut, mais elle fut agréablement surprise, lorsque Césaro continuant :

— Madame, dit-il, il y a deux de mes compagnons de voyage qui languissent ignorés dans cette île, Votre Majesté voudrait-elle me permettre de les ramener dans leur patrie?

— Ils sont déjà embarqués sur votre navire, répondit la reine en souriant : je n'ai que faire de ces deux paresseux dans mes États. Adieu, ajouta-t-elle en lui tendant la main ; je vous regretterais, si je ne vous croyais plus utile à mes intérêts dans votre pays que dans le mien. C'est auprès de votre roi que vous devez me servir ; allez, je compte sur vous.

A ces mots, la reine ayant permis à Césaro de lui baiser la main, s'éloigna.

CHAPITRE IX

Le Retour.

Le jeune duc de San-Sévéro se rendit au port, en réfléchissant à la singularité de son aventure. Son vaisseau mit à la voile le soir-même, et il passa toute la nuit à parcourir les papiers que la reine lui avait confiés, et qui étaient de la plus haute importance.

Ce ne fut que le lendemain, lorsque le jour fut venu, qu'il découvrit les innombrables richesses dont la reine avait fait charger son navire ; c'étaient d'énormes caisses remplies de *beignets* d'or, puis les étoffes les plus précieuses, les fruits les plus rares, les vins les plus déli-

cieux; elle n'avait rien épargné pour que la route fût agréable. Césaro s'applaudit alors de sa délicatesse, en pensant qu'elle avait pu être appréciée par une âme si généreuse.

Pendant la traversée, il écrivit à sa sœur Théresina pour se hâter de la rassurer sur son sort; car ce n'était pas elle qu'il devait voir la première en arrivant à Naples. Le devoir passe avant les affections; c'est pourquoi Césaro, à peine débarqué sur le rivage chéri de Naples, se rendit d'abord chez le roi, et donna ordre que l'on portât sa lettre chez sa sœur, où il aurait tant voulu courir tout de suite.

Jamais on n'a su quelle était cette mission importante dont Césaro était chargé, mais il faut croire qu'il s'en acquitta avec une rare sagacité, puisque, à dater de ce jour, le roi le prit en affection et lui rendit toute la faveur dont avait joui si longtemps le duc de San-Sévéro son père.

Césaro resta plusieurs heures en conférence avec le roi; enfin il fut libre, et le cœur lui battit vivement en songeant qu'il allait revoir Thérésina.

Comme il descendait l'escalier du palais, il rencontra le prince de Villaflor, ce jeune homme si séduisant, et qu'il savait tant aimé de sa sœur; au lieu de le fuir par fierté, ce qu'il faisait ordinairement, il alla vers lui avec cordialité, et le pria de l'accompagner chez sa sœur. Chemin faisant il lui conta une partie de ses aventures, qui surprirent étrangement le jeune prince.

A peine Césaro avait-il franchi l'entrée de sa demeure, que Thérésina vint se jeter dans ses bras. Oh! combien elle était joyeuse, cette belle jeune fille! qu'elle était heureuse de revoir son frère! si heureuse, qu'elle n'aperçut pas près de lui le prince de Villaflor, qu'elle aimait.

Dès qu'il s'approcha d'elle, elle rougit. — Hélas! ma sœur, dit Césaro en souriant avec malice, ne te réjouis pas trop; toujours quelque chose vient gâter notre bonheur, on n'obtient rien sans sacrifice : le roi m'a rendu sa faveur, il est vrai, mais c'est à condition que tu épouseras le prince de Villaflor que voici. Parle franchement, veux-tu faire pour moi ce sacrifice?

Thérésina se hâta d'embrasser son malin frère, pour cacher le trouble qu'elle éprouvait, et elle lui pardonna sans peine de s'être ainsi moqué d'elle.

Césaro n'oublia point ses compagnons de voyage; il fit à chacun d'eux des présents magnifiques. Souvent il allait se promener dans une belle barque, qu'il avait donnée au pêcheur, et souvent aussi il invitait aux repas qu'il donnait à toute la cour le petit joufflu, devenu un riche propriétaire du pays. Le jeune duc se plaisait infiniment à écouter les incroyables mensonges que celui-ci débitait sur leur aventure dans l'île des Marmitons, qu'il prétendait avoir visitée dans tous les sens; et il eut la patience de l'écouter pendant de longues années, sans jamais le démentir.

Césaro, doué des qualités les plus brillantes, parvint

quoique jeune aux plus hauts emplois; à vingt-huit ans il était déjà premier ministre, et il gouvernait tout le pays. Comme il avait donné en mariage à sa sœur, maintenant princesse de Villaflor, l'ancien palais de leur père, il en voulut faire bâtir un autre pour lui-même ; c'est celui que l'on admire encore à Naples dans la joyeuse rue de Tolède, palais admirable, auquel il donna, en souvenir de ses aventures, le nom de *Palazzo Marmitoni.*

La morale de ce conte, mes chers neveux, est qu'il ne faut pas se hâter de rire des usages bizarres que nous remarquons chez les peuples étrangers; les mœurs d'un peuple sont en harmonie avec ses besoins et son climat et lors même qu'une loi nous paraît absurde, nous devons croire que si des millions d'hommes ont pu se résigner à la suivre pendant des centaines d'années, c'est qu'ils y ont trouvé quelque avantage.

Ainsi, lorsque, dans vos voyages, une singularité vous frappera, un usage étrange vous paraîtra ridicule, ne vous en moquez pas tout de suite; tâchez plutôt de découvrir à quelle nécessité ils répondent, et de quel inconvénient ils préservent.

Appliquez enfin cette morale à votre tante, et ne vous moquez pas de ces marmitons avant d'avoir demandé à vos parents quelle est l'origine des Janissaires.

ZOÉ

OU

LA MÉTAMORPHOSE

CHAPITRE PREMIER

Le Sorcier.

HADZINN A POUN!!!
HADZINN A POUN!!!
HADZINN A POUN!!!

Ces paroles magiques furent prononcées d'une voix terrible, un soir d'hiver, par un vieillard d'une figure sombre et malveillante. Il était coiffé d'un bonnet de soie noire pointu. Assis devant un fourneau d'une forme bizarre, il tenait attentivement le manche d'un poêlon énorme, dans lequel bouillonnait quelque chose d'extraordinaire.

5.

Ce vieillard n'était point un confiseur, et ce n'étaient point de bonnes friandises qu'il surveillait avec tant de soin ; ce n'était pas non plus de la bouillie, ni de la panade, comme en savent faire quelquefois les bons pères nourriciers.

Ce n'était pas de la colle, ce n'étaient pas des pommes de terre ; c'était quelque chose de plus singulier que tout cela, et qu'il faudra bien vous dire, parce que vous ne le devineriez jamais.

Ce vieillard était un sorcier ; or, un sorcier, mes enfants, c'est un savant, mais un savant méchant, un homme qui emploie la science à faire le mal ; tandis qu'au contraire les bons savants l'emploient à faire le bien, et consacrent toute leur vie à des découvertes utiles, pour améliorer le sort des hommes.

Ce sorcier avait lu quelque part qu'un autre sorcier comme lui était parvenu, à force de maléfices, à composer un homme avec de la terre, des ossements et de la cendre, et qu'il avait su animer toute cette masse, en prononçant quelques paroles magiques. Il s'était donc mis à l'ouvrage pour imiter son confrère ; mais lui, ce n'était pas un homme qu'il voulait composer, c'était une femme, et il commençait à espérer beaucoup de succès de son entreprise.

Il y avait déjà soixante-treize jours, soixante-treize nuits, treize minutes et treize secondes, que le poêlon merveilleux était sur le fourneau, et déjà il avait obtenu des résultats assez heureux.

A chaque nouvelle cuisson, le sorcier obtenait un progrès satisfaisant ; le vingt et unième jour, il retira le poêlon du feu, le posa par terre, prononça les paroles magiques :

HADZINN A POUN!!!...
HADZINN A POUN!!!...
HADZINN A POUN!!!...

Et il vit avec ravissement sortir du poêlon une jolie petite souris, qui se mit à courir dans toute la chambre; il la rattrapa aussitôt, la replongea dans la casserole, et remit le tout sur le feu.

Quelques jours après il recommença une seconde épreuve, et ce fut une chouette qui sortit du poêlon; quelques jours après, il vit une fouine : « Bon, pensa-t-il, j'approche; je fais de grands progrès; dans deux jours je parviendrai à faire une couleuvre... puis une chatte... puis enfin une femme!... J'approche, j'approche ; » et il se frotta les mains de plaisir.

Remarquez que c'était un sorcier, et qu'un sorcier ne pouvait vouloir créer qu'une méchante femme; sans cela il aurait commencé par faire une abeille, puis une hirondelle, puis une colombe, puis une levrette, puis une gazelle, et puis enfin, une bonne et douce jeune fille. Voilà ce qu'aurait voulu un bon savant.

Le vieillard tourna toute la nuit dans sa chaudière,

avec une cuiller d'or, au bout de laquelle était une main d'argent qui avait de petites bagues aux doigts, brillantes de pierres précieuses. Il tourna, et tourna tant, qu'épuisé de fatigue quand le jour parut, il se laissa tomber dans son grand fauteuil et s'endormit.

CHAPITRE II

La Robe lilas.

Le même jour, à la même heure, une petite fille qui demeurait dans la maison voisine, venait de se réveiller.

— Ma bonne, dit-elle, il fera beau aujourd'hui; je ne veux plus mettre ma vieille robe noire, je veux mettre cette jolie robe lilas que ma tante m'a donnée.

— Mademoiselle, reprit Rosalie, votre robe lilas n'est pas encore repassée, je n'ai pu la savonner qu'hier.

— Eh bien, repassez-la ce matin, repartit Zoé d'un ton impérieux.

— Mademoiselle, cela m'est impossible; il n'y a pas encore de feu allumé nulle part dans la maison.

— Bah! s'écria la petite volontaire; vous avez toujours de bonnes raisons pour ne pas faire ce qu'on vous demande.

En disant cela, Zoé se leva et descendit dans la cour. Elle aperçut du feu dans la grande cheminée du sorcier, qui demeurait en face d'elle, et qui s'était vu contraint d'entr'ouvrir la porte de son laboratoire, pour n'être pas étouffé par la grande quantité de charbon qu'il y brûlait.

Zoé était une petite effrontée qui ne doutait de rien; nulle démarche ne lui coûtait, lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses caprices. Elle traversa, sans être vue, la grande cour qui la séparait du sorcier, sauta légèrement le ruisseau de la rue, où on lui défendait pourtant bien d'aller toute seule, et elle pénétra hardiment dans le mystérieux laboratoire.

A l'aspect du vieillard immobile, elle recula soudain épouvantée; car il avait l'air extrêmement méchant, quoiqu'il fût endormi et fatigué. Mais bientôt cette crainte se dissipa, et Zoé s'approcha de la cheminée; il n'y avait de feu que dans le fourneau, et pour dérober quelques charbons allumés, il fallait pousser un peu de côté le poêlon qui était dessus, ce que Zoé fit avec beaucoup d'adresse. Elle s'était munie d'une pelle, et quoiqu'on lui eût aussi bien défendu de toucher au feu, elle se hâta de la remplir de charbons ardents, en tâchant de faire le moins de bruit possible.

Elle tremblait d'éveiller le sorcier, elle n'osait respirer ; quelque chose lui disait que ce qu'elle faisait était dangereux ; elle frissonnait au moindre bruit ; cependant le désir de mettre sa belle robe lilas ce matin même, que ses petites amies devaient venir souhaiter la fête de sa mère, l'idée de leur paraître plus jolie encore qu'à l'ordinaire, l'aidaient à surmonter toutes ses craintes. Elle était si coquette, cette petite Zoé ! et on lui avait toujours dit que sa coquetterie un jour lui porterait malheur.

Après avoir dérobé autant de feu qu'il en pouvait tenir sur la pelle, après avoir remis tout doucement les pincettes du sorcier sur le fourneau, Zoé se disposait à s'éloigner, lorsque tout à coup elle aperçut dans la casserole magique deux gros yeux qui la regardaient fixement.

Sa frayeur fut si grande qu'elle jeta un cri malgré elle, et que la pelle tomba de ses mains. Au même instant le sorcier s'éveilla.

CHAPITRE III

La Métamorphose.

Il faut avoir passé des années sur un travail, sur une idée, pour comprendre l'importance qu'un homme attache à son ouvrage, un peintre à son tableau, un poëte à une idée, un savant à une découverte : les enfants ne savent jamais cela ; ils n'attachent d'importance qu'à une poupée, et encore la brisent-ils sitôt qu'on la leur donne. Ils ne comprennent pas que d'une chose qui leur paraît très-laide, dépendent quelquefois la gloire, la fortune et le bonheur d'une personne, qui y attache un grand prix. Les enfants bien élevés devraient savoir cela, et apprendre de bonne heure à respecter ce qu'ils ignorent.

Zoé ne se doutait pas qu'en repoussant cette casserole, et en la privant de feu pour un moment, elle avait rendu le travail du sorcier impossible, et que toutes les peines qu'il se donnait depuis tant de mois pour maintenir ce feu dans une chaleur égale et continuelle, étaient perdues comme s'il n'avait jamais rien fait; en vain il avait déterré tous les trésors de la science; en vain il avait veillé nuit et jour pour parvenir à une découverte merveilleuse : tout cela était devenu inutile. Il fallait tout recommencer, à la dernière épreuve, au moment même du succès! Qu'on se figure donc le désespoir du sorcier, quand il vit d'un seul coup tout son avenir détruit, son travail anéanti; il devint pâle de colère, il pleurait de rage, comme pleure un sorcier : des larmes, des larmes noires coulèrent de ses yeux, et tombèrent sur la pierre blanche en deux taches d'encre; ses mains se tordaient de fureur. Il ne pouvait parler, il repassait dans sa mémoire infernale les imprécations les plus terribles, les malédictions les plus puissantes, pour en accabler la malheureuse enfant, qui s'était jetée à genoux devant lui, et qui élevait en tremblant ses mains suppliantes.

Tout à coup, perdant la tête, et comme saisi d'une inspiration de vengeance, il s'empara du poêlon fatal où les deux gros yeux brillaient encore, et lança violemment tout ce qu'il contenait au visage de la pauvre Zoé, qui courba la tête, épouvantée, et tomba évanouie.

Le sorcier, tournant plusieurs fois autour d'elle, prononça les paroles magiques :

HADZINN A POUN!!!...
HADZINN A POUN!!!...
HADZINN A POUN!!!...

Et bientôt Zoé ne fut plus Zoé : ses jolies petites mains s'étaient changées en pattes avec de longues griffes, ses grands yeux d'un bleu si tendre étaient de gros yeux verts, ses cheveux blonds n'étaient plus qu'une épaisse fourrure ; enfin, cette Zoé si gentille, si fière de sa beauté, n'était plus qu'une grosse chatte sans grâce que comme chatte on n'aurait pas même admirée.

Quand la pauvre Zoé revint à elle et qu'elle comprit sa métamorphose, son cœur se serra tristement; elle voulut parler, parler avec cette douce voix à laquelle sa bonne mère ne pouvait résister : hélas ! elle n'avait plus de voix ; elle miaula, mais elle *miaula faux;* car le sorcier, qui n'avait jamais fait d'autre chatte, n'avait pu lui donner une véritable voix comme celle des véritables chats; aussi ses tristes plaintes étaient-elles sans douceur.

On se rappelle que la dernière épreuve était celle de la chatte, avant d'arriver à la femme, et cette chatte manquée ne donnait pas grand regret pour la femme qui devait lui succéder; il était probable qu'elle aurait été de même fort grossièrement construite, et que sa voix aurait eu peu de charmes.

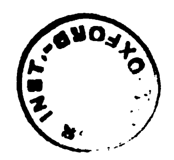
Quant à celle de la pauvre petite Zoé, elle ressemblait

bien plus au gémissement d'une tabatière qu'on ouvre, qu'aux miaulements d'une chatte; et le sorcier n'éprouva aucun plaisir à entendre cette voix fausse et plaintive qui lui faisait si peu d'honneur.

Pendant que Zoé gémissait, elle entendit dans la cour sa bonne qui l'appelait. — Zoé! Zoé! criait-on de tous côtés; alors la pauvre enfant s'agita et bondit par toute la chambre dans une anxiété épouvantable.

— Ah! ah! cria le méchant sorcier avec un rire de démon, voilà que l'on t'appelle, ma belle petite chatte : va donc, ta mère sera bien fière de te voir si bien habillée; va, va donc; montre-lui ta nouvelle parure. Cette robe neuve te gêne un peu, n'est-ce pas, dans les commencements? mais il faudra bien t'y accoutumer, car, je t'en préviens, tu ne la quitteras que si jamais quelqu'un te dit : Zoé, je te pardonne, et certes, maudite petite fille, ce ne sera pas moi.

Disant ces mots, le sorcier donna un coup de pied à la grosse chatte, qui s'enfuit dans la cour, où elle resta un moment tout étourdie.



CHAPITRE IV

Il y a des personnes qui n'aiment pas les chats.

— Zoé! Zoé! le déjeuner est servi!

— Mademoiselle Zoé, madame vous appelle!

— Avez-vous vu mademoiselle Zoé, monsieur Péchar? disait la femme de chambre au portier.

— Non, mademoiselle, nous ne l'avons pas encore vue aujourd'hui.

— Zoé! Zoé! — Et Zoé courait dans l'escalier, et venait toujours à son nom; elle s'apprêtait à entrer dans la salle à manger, lorsque sa bonne lui marcha sur la patte, en s'écriant : — Ah! mon Dieu! à qui donc ce gros

vilain chat! Veux-tu bien t'en aller! Je n'aime pas les chats; il n'y a rien que *j'haï* tant qu'un chat! Pusch! pouah! pouah! va-t'en. — Et la pauvre Zoé fut obligée de s'en aller.

Comme elle descendait tristement l'escalier, son petit cousin sortit de la salle à manger, tenant une énorme tartine de confitures à la main; c'était sa part du déjeuner, et il courait avertir sa cousine pour qu'elle vînt chercher la sienne. — Zoé! Zoé! criait-il; ma cousine, viens donc vite déjeuner, il y a des confitures!

Zoé, oubliant qu'elle était devenue chatte, s'approcha de son cousin, et voulut prendre la tartine qu'il tenait dans ses mains; mais le petit gourmand se mit aussitôt à crier comme si on l'écorchait : — Maman, maman! un gros chat qui veut manger mes confitures!

La malheureuse chatte fut encore obligée de s'éloigner tristement, bien tristement, sans déjeuner. Elle alla se réfugier dans sa chambre, et se coucha dans son lit, espérant qu'elle y serait en sûreté. Mais à peine venait-elle d'y entrer, que sa bonne revint. Elle rapportait la robe lilas toute fraîche et bien repassée, cette fatale robe qui avait causé tous ses malheurs. — Zoé, dit-elle, allons, mademoiselle Zoé, ne faites pas la boudeuse; venez vous habiller, votre robe est prête; venez.

Rosalie cherchait la petite fille derrière la porte, dans tous les coins, imaginant qu'elle s'était cachée; tout en cherchant et appelant de chaque côté, elle rangeait çà et là les divers objets qui se trouvaient dans sa chambre,

puis elle commença à tirer les rideaux pour faire le lit; en levant la couverture, elle aperçut la grosse chatte; alors ce fut un train épouvantable. — Te voilà encore, vilaine bête, s'écriait-elle. Qu'est-ce que tu fais là? veux-tu bien t'en aller? — Et les *pusch! pouah! pusch! pusch!* de recommencer, le tout avec accompagnement de coups de pied et de manche à balai.

Zoé, tout effrayée, s'enfuit encore aussi vite qu'il lui fut possible, et dès qu'elle fut hors d'atteinte des coups de la terrible Rosalie, elle alla se blottir devant la porte de sa mère et attendit son réveil avec résignation. — Malgré ma triste métamorphose, pensa-t-elle, maman saura me reconnaître; oh! j'en suis sûre, elle me devinera, elle me comprendra, elle qui m'entendait si bien quand je ne savais pas encore parler; si je pouvais seulement être près d'elle!!! Elle m'aime tant! elle empêchera qu'on me fasse du mal.

CHAPITRE V

Une triste Fête.

Tandis que Zoé était là encore toute tremblante, elle vit arriver ses deux petites cousines, bien habillées, bien jolies, marchant sur la pointe des pieds, et tenant un gros bouquet dans leurs petites mains.

— Ma tante n'est pas encore réveillée, dirent-elles, nous venons lui souhaiter une bonne fête. Où est donc Zoé, qu'elle mette nos bouquets dans l'eau?

— Mademoiselle Zoé doit être dans sa chambre, reprit le domestique, ne sachant rien de ce qui s'était passé.

— Ah! je parie, s'écria l'aînée des cousines, je parie

qu'elle travaille encore à sa pelote; je disais bien qu'elle ne serait pas finie pour la fête de ma tante; mes manchettes, à moi, sont faites depuis huit jours.

En disant ces mots, la petite cousine montra une jolie paire de manchettes qu'elle-même avait brodées, et dont elle venait faire présent à sa tante. Zoé voyait toutes ces choses, ces présents, ces bouquets, et son pauvre cœur saignait douloureusement. Ce n'est pas que de son côté elle fût en retard pour fêter aussi sa mère; hélas! sa pelote et son bouquet étaient préparés de la veille; mais le moyen d'apporter tout cela avec ses grosses vilaines pattes de chat!

En ce moment elle se sentait bien malheureuse; mais ce n'était rien encore. Au bout d'une heure, sa mère sonna, et comme la femme de chambre se disposait à entrer chez elle, Rosalie accourut tout effarée. — Si madame demande mademoiselle Zoé, dit-elle, répondez-lui que je suis sortie avec elle pour aller acheter des fleurs; cela me donnera le temps de la chercher encore. Nous ne pouvons savoir ce qu'elle est devenue. Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle en sanglotant, s'il lui était arrivé malheur, j'en mourrais!

Zoé, désolée de voir pleurer sa bonne à cause d'elle, oubliant qu'elle ne pourrait la reconnaître, voulut lui parler et la consoler; mais Rosalie la repoussa encore, cette fois du moins sans coups de pied ni bâton; car la pauvre fille était si inquiète, qu'elle n'avait plus le temps d'être méchante.

Bientôt l'alarme se répandit dans toute la maison, et personne n'eut plus la présence d'esprit de cacher son inquiétude; madame Épernay ne voyant point revenir sa fille, et ne comprenant rien aux airs mystérieux, aux réponses évasives de ses gens, lorsqu'elle leur parlait de Zoé, commença à soupçonner quelque malheur. Elle se leva à la hâte et courut vers la chambre de Zoé, imaginant qu'elle était malade et qu'on voulait le lui cacher.

Quand Zoé vit passer sa mère devant elle, son cœur battit vivement; elle courut aussitôt sur ses traces pour la rejoindre, espérant en être reconnue; mais un vilain épagneul qui ne quittait jamais madame Épernay ayant aperçu la pauvre chatte, bien loin de la reconnaître pour sa jeune maîtresse, se mit à aboyer d'une telle force qu'il attira tous les autres chiens de la maison. Au même instant, caniches, levrettes et carlins assaillirent la malheureuse Zoé, qui n'eut que le temps de grimper sur le toit, ce qu'elle fit avec beaucoup de peine, n'en ayant pas encore l'habitude.

On attendait toujours le retour de Rosalie, pensant qu'elle ramènerait Zoé, ou que du moins elle rapporterait de ses nouvelles, mais Rosalie ne revenait point; elle n'osait reparaître devant sa maîtresse. Hélas! la malheureuse fille ne revint jamais!

Madame Épernay appelait sa fille d'une voix déchirante. — Viens, mon enfant, disait-elle, je ne te gronderai pas! — Puis elle parcourait toutes les chambres de la maison, la cour, le jardin; elle interrogeait tout le

monde : elle, ordinairement si douce, à force d'inquiétude elle devenait impatiente et violente; elle grondait tous ses domestiques, leur ordonnait de courir dans toutes les rues pour chercher son enfant; elle reprochait au portier d'avoir laissé sortir sa fille; puis elle revenait dans son appartement, regardait l'heure qu'il était à la pendule, et mesurait, d'après le temps qui s'était écoulé, les progrès de son inquiétude.

A mesure que la journée s'avançait, cette inquiétude agitée se changeait en un horrible désespoir. Elle avait envoyé chez tous ses amis, tous ses parents, à la police, dans tout le voisinage, et personne n'avait pu lui donner de nouvelles de Zoé.

Tout à coup l'idée lui vint que sa fille était morte par suite d'un affreux accident, qu'elle était tombée dans le feu ou par la fenêtre, ou qu'elle s'était noyée, et qu'on le lui cachait, pour lui laisser encore un peu d'espoir; qu'on voulait la préparer par degré à ce coup terrible. — Ma fille, ma fille! criait-elle; oh! dites-moi la vérité : la reverrai-je? Que lui est-il arrivé? Oh! ne me cachez rien, je vous en conjure. — Alors elle pleurait; c'étaient des sanglots à fendre le cœur.

Sans doute cette malheureuse femme était bien à plaindre; mais pourtant il y avait au monde quelqu'un de plus à plaindre encore, c'était Zoé; Zoé, qui entendait les cris affreux de sa mère, et qui ne pouvait lui dire : Je suis là ! Jamais un enfant n'avait rien éprouvé de pareil; car jamais les enfants ne savent comme on

les aime, comme on les pleure ; et elle seule connaissait l'affreux chagrin de voir sa mère si malheureuse à cause d'elle.

Dans l'excès de sa douleur, Zoé imagina d'aller chez le sorcier, le conjurer de lui rendre sa première forme ; mais le sorcier était parti, et son fourneau même avait disparu. Zoé resta toute la nuit dans la cour à regarder les fenêtres de sa mère, et à voir passer et repasser l'ombre des personnes qui s'empressaient auprès d'elle pour la servir, madame Épernay se trouvant fort malade par suite de sa douleur.

Zoé guettait un instant favorable, où la porte de l'appartement de sa mère serait entr'ouverte, afin de s'introduire auprès d'elle; mais le vilain épagneul était toujours là, terrible et menaçant; et d'ailleurs Zoé commençait à perdre tout espoir d'être reconnue, même de sa mère.

L'idée lui vint aussi d'écrire ce qui lui était arrivé, et de calmer ainsi l'inquiétude de sa mère ; mais elle n'avait rien pour écrire, ni plume, ni papier, ni encre ; elle essaya de griffer quelques mots sur le mur, mais ne put en venir à bout ; et d'ailleurs, qui est-ce qui aurait jamais pensé sérieusement à *lire* un mur sur lequel il y aurait écrit : « Ma chère maman, ne me pleure pas, je suis devenue chatte. »

CHAPITRE VI

La Lettre.

Dès que le jour parut, Zoé, craignant d'être renvoyée de la maison, où elle éprouvait encore un plaisir douloureux à être auprès de sa mère, regrimpa sur le toit afin de voir ce qui se passait autour d'elle sans être vue. Comme elle était là triste et rêveuse, elle entendit dans la cour de la maison voisine le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait; elle vit alors l'intérieur d'une jolie chambre où il y avait un bon feu. Çà et là des livres étaient posés sur différentes tables, c'était comme des dictionnaires d'anglais ou d'italien. Il y avait aussi des fleurs dans un

vase sur un petit bureau, qui d'abord frappa les regards de Zoé; elle pensa à la lettre qu'elle voulait écrire, et résolut d'entrer dans cet appartement. Elle sauta d'abord sur la fenêtre, et voyant qu'il n'y avait personne dans la chambre, elle y entra bravement.

Le mouvement qu'elle fit jeta par terre un morceau de mie de pain posé sur un carton de dessin, ce qui faisait présumer que quelqu'un allait bientôt venir dessiner dans ce salon. Zoé n'avait rien mangé depuis la veille, elle ne put résister à la tentation; elle mangea toute la mie de pain, elle aurait mangé les miettes s'il y en avait eu.

Après ce splendide repas, elle voulut écrire sa lettre, et pour cela sauta sur le fauteuil qui était près de la table, et s'empara de la première plume qui se trouva sous sa patte; hélas! la difficulté était de tenir cette plume et de tracer quelques caractères tant soit peu lisibles. Après avoir figuré quelques traits informes, qu'elle croyait être des mots, Zoé voulut relire sa lettre, mais elle ne put s'y reconnaître; c'étaient des zigzags à n'en plus finir, des triangles, des losanges, des profils de nez pointus, de tout excepté de l'écriture; c'était enfin ce que peut faire un chat avec sa patte : je ne saurais rien dire de mieux.

Impatientée de voir qu'elle ne réussissait point, elle jeta sa plume, et trempa sa patte tout entière dans l'encrier, essayant d'écrire avec ses griffes; mais, ma foi! ce fut bien autre chose : au lieu d'une lettre, elle en formait cinq à la fois, et puis elle faisait des pâtés, ah!

mais des pâtés! à épuiser la boutique d'un marchand d'encre!

Elle avait déjà jeté de l'encre sur tous les papiers qu étaient sur la table, sur le fauteuil et sur deux ou trois livres, lorsque la personne qui habitait cette chambre arriva. C'était une grande jeune fille, d'environ seize ans, qui parut fort surprise de trouver chez elle une grosse chatte qu'elle ne connaissait point du tout, occupée à écrire devant son bureau.

Bien loin de se fâcher, Églantine (la jeune personne se nommait ainsi), charmée de voir une chatte si bien élevée, fit à Zoé toutes sortes de caresses, lui donna des bonbons, des croquignoles, du bon lait qui restait de son déjeuner; et Zoé se rappela ce que son maître d'écriture lui avait dit souvent en lui donnant sa leçon : — Un jour, mademoiselle, vous serez bien heureuse de savoir écrire.

Zoé se ressouvint aussi des paroles du sorcier, que sa douleur lui avait d'abord fait oublier : — Tu ne reprendras ta forme première que si jamais quelqu'un te dit : Zoé, je te pardonne ; — et alors la pauvre chatte, se voyant si bien traitée, reprit courage, et espéra qu'un jour elle pourrait amener cette belle Églantine, qui l'aimait déjà, à prononcer cette parole de salut : — Zoé, je te pardonne.

CHAPITRE VII

Les Épreuves.

Le soir, Zoé retourna chez sa mère, pour savoir de ses nouvelles; mais madame Épernay venait de partir. Sa famille s'était hâtée de l'arracher à ces lieux qui lui retraçaient de si cruels souvenirs; on avait le projet de la faire voyager en Italie, pour la distraire, car on craignait qu'elle ne succombât à son chagrin.

Zoé fut bien triste de l'absence de sa mère, et cette pensée qu'elle était partie pour l'oublier l'affligea profondément. Elle savait que sa mère serait longtemps inconsolable; mais l'idée que les personnes qui l'entouraient allaient faire tous leurs efforts pour l'effacer de

son souvenir la tourmentait; et, dans son inquiétude, elle en voulait à sa famille de chercher à consoler sa mère. Zoé passa la nuit cachée dans la remise, où elle eut bien froid; elle eût été mieux dans l'écurie, mais elle avait trop peur des chevaux pour se hasarder à y pénétrer.

Dès que la fenêtre du salon d'Églantine fut ouverte, Zoé retourna auprès d'elle. La jeune fille la reçut encore mieux que la veille, car c'était maintenant une ancienne amie. — Minette, dit-elle, viens ici. — Zoé ne voulut point répondre à ce nom, et parut même fort mécontente qu'on le lui donnât.

— Mignonne, reprit Églantine; mais Zoé ne voulut pas encore répondre à ce nom.

— Il faut pourtant que je te donne un nom, puisque tu es à moi, dit la jeune fille, et que tu ne peux me dire le tien.

A ces mots, Zoé eut une idée lumineuse : elle sauta d'un bond sur la fenêtre, courut sur les toits jusqu'à sa demeure, et bientôt, franchissant les marches de l'escalier, elle arriva devant la porte de sa chambre. On était encore en train de déménager, tout était ouvert dans l'appartement; les joujoux, les robes de Zoé étaient épars çà et là; on ne savait pas à qui les donner. Comme chacun était occupé, Zoé vit qu'on ne ferait point attention à elle; alors elle s'empara très-adroitement d'un de ses petits mouchoirs qui étaient rangés en paquet sur une commode, et elle s'enfuit promptement.

Zoé avait elle-même brodé son nom à l'un des coins de ce mouchoir; et à peine fut-elle de retour chez Églantine qu'elle lui apporta ce mouchoir en lui montrant avec sa patte les trois lettres qui composaient son nom. « Zoé ! » lut tout haut Églantine, aussitôt la chatte sauta sur ses genoux; puis elle s'éloigna pour se faire encore rappeler. En vain sa jeune maîtresse essayait de lui donner d'autres noms; la chatte lui montrait toujours celui de *Zoé* brodé sur le petit mouchoir, et Églantine voyant qu'elle ne voulait répondre qu'à ce nom, comprit que c'était celui qu'on lui avait toujours donné, et se résigna à le lui laisser.

Ordinairement c'est la maîtresse qui fait l'éducation de son chat; cette fois au contraire c'était la chatte qui apprenait à sa maîtresse comment elle voulait être appelée: cela paraissait fort singulier, mais Églantine savait à quel point les animaux domestiques sont intelligents, et rien ne l'étonnait de leur part.

Voilà donc Zoé établie dans la maison sous son nom véritable : le plus difficile était fait, il ne s'agissait plus maintenant que de se faire dire : *Je te pardonne !* et le moindre petit crime pouvait amener ce mot-là.

Mais pour se faire pardonner de sa maîtresse, il fallait d'abord la fâcher, et cela n'était pas si facile qu'on devait le croire au premier moment.

On avait donné à Églantine une grande boîte de bonbons qui paraissaient excellents. Zoé vit cette boîte, et elle se mit bien vite à dévorer tout ce qu'elle contenait,

et attendit joyeusement le retour de sa maîtresse, espérant qu'elle la gronderait.

Mais son espérance fut trompée: Églantine n'était point gourmande; elle vit que Zoé avait mangé ses bonbons, et au lieu de se mettre en colère: — Tu as bien fait, dit-elle; tu as deviné que je les gardais pour toi.

Zoé fut mécontente de tant de douceur: elle résolut de s'en venger.

Églantine dessinait à merveille. Depuis plusieurs jours elle se hâtait d'achever un paysage qu'elle voulait montrer à son père; ce dessin était très-avancé, il n'y avait plus que quelques coups de crayon à donner pour le terminer entièrement.

Zoé voyant que sa maîtresse avait mis beaucoup de soin à cet ouvrage, pensa que s'il était gâté, elle serait très en colère. Aussi, un jour qu'Églantine était sortie, la maligne chatte s'empara du dessin, le déchira, le mit en pièces, et lécha si proprement tout le crayon, que les arbres, les ruisseaux, les vaches, les maisons, ne faisaient plus qu'une même chose.

Après ce beau travail, Zoé alla se cacher sous la table, pour guetter la colère de sa maîtresse.

Églantine revint peu de moments après. Elle fut d'abord quelque temps avant de reconnaître son dessin dans ces chiffons de papiers déchirés qui jonchaient le tapis; puis, lorsqu'elle se fut assurée que c'était bien son ouvrage qu'on avait ainsi arrangé, au lieu d'entrer dans

une grande fureur, comme Zoé s'y attendait, elle se mit à rire.

— Si mon père voyait cela, s'écria-t-elle, comme il se moquerait de moi! C'est bien fait, me dirait-il; pourquoi avez-vous des chats?

En parlant ainsi, Églantine ramassa les morceaux de son dessin, les jeta au feu pour qu'il ne restât aucune trace du crime de sa chère Zoé; puis elle se remit à dessiner, et recommença un second paysage, comme s'il n'était rien arrivé. Il était impossible de lire sur son visage la moindre impression de dépit.

Cependant Zoé sortit bravement de sa cachette, espérant que sa vue exciterait la colère de sa maîtresse, et qu'après l'avoir un peu grondée, elle lui dirait enfin : — Zoé, je te pardonne; — mais Églantine ne la gronda point.

— Cache-toi bien vite, lui dit-elle, mon père va venir; tu sais qu'il n'aime point les chats.

Et Zoé s'éloigna triste et découragée.

CHAPITRE VIII

Encore une Épreuve.

Quelques jours après, l'espoir revint dans son cœur. En entrant dans la chambre de sa maîtresse, Zoé aperçut une superbe guirlande de roses que l'on venait d'apporter à l'instant.

La femme de chambre avait eu l'imprudence de la poser sur l'oreiller du lit, pendant que le coiffeur arrangeait les beaux cheveux d'Églantine, qui, assise devant une toilette, ne pouvait voir ce qui se passait autour d'elle.

Zoé vit que l'instant était favorable; sa maîtresse devant aller à un grand bal pour lequel on semblait se pa-

rer plus qu'à l'ordinaire, cette guirlande était un objet de la plus haute importance; donc c'était elle qu'il fallait immoler; il fallait l'attaquer sans plus tarder.

Si Églantine avait supporté patiemment la perte de ses bonbons et de son paysage, elle ne pouvait être insensible au massacre de sa guirlande.

Pendant que le coiffeur, affairé, racontait avec vivacité toutes les admirables *coiffures* qu'il avait faites le soir même, pour la fête où devait aller Églantine, la chatte sauta légèrement sur le lit, et alla bien doucement se coucher au milieu de la guirlande, de manière qu'il n'y eût pas une seule fleur qui ne fût écrasée par le poids de son corps. Il avait beaucoup plû ce jour-là; Zoé avait couru dans la rue, et elle joignait à tous ses charmes celui d'être crottée horriblement; si bien que chaque rose fut à l'instant mouchetée, mouillée et fanée, comme si elle avait subi un orage, avec cette différence qu'une rose des champs peut se ranimer au soleil, et que celles-là ne pouvaient plus jamais revivre : les roses de *Batton* ne diffèrent qu'en cela des véritables fleurs

Quand le coiffeur eut terminé sa natte, qu'il voulut prendre la guirlande pour la poser sur la tête d'Églantine, et qu'il saisit, au lieu de ces belles fleurs, les deux oreilles d'un chat!... il recula épouvanté.

Quelle fut sa douleur en voyant l'état misérable auquel était réduite la guirlande! les roses pendantes et meurtries, couvertes de boue, incapables même de figurer sur le chapeau d'une bergère en cabriolet, le mardi gras!

— Mademoiselle, s'écria-t-il, il me sera impossible de vous coiffer avec cela! — Et il montrait d'une main indignée la malheureuse guirlande déflorée.

Églantine n'était point coquette, elle avait raison; elle était si belle! La vue de ce paquet de fleurs crottées, loin de la fâcher, la fit rire. — Je vois qu'il me faut renoncer à mettre une guirlande aujourd'hui, dit-elle; Fanny, donnez-moi cette branche de lilas que j'avais l'autre jour; toutes les fleurs vont également bien avec une robe de crêpe blanc.

A ces mots, Zoé s'élança hors de la chambre dans un désespoir impossible à imaginer. Elle s'irritait de tant de patience. — Quoi! pensait-elle, pas même coquette! on lui gâte toute sa parure, et cela, qui ferait tant de peine à d'autres femmes, ne lui donne pas seulement un peu d'humeur!

Zoé reprochait à Églantine sa douceur comme un crime : elle l'accusait d'insouciance; elle ne pouvait lui pardonner un bon caractère qui dérangeait tous ses projets, renversait toutes ses espérances. C'est ainsi que nous prenons souvent pour un défaut, chez nos amis, une bonne qualité qui nous gêne.

CHAPITRE IX

Le Ressentiment.

Zoé passa un mois dans la tristesse et le découragement; elle s'ennuyait horriblement d'être chatte, de ne pas voir sa mère; elle s'imaginait que madame Épernay avait adopté une de ses cousines, et cette pensée la faisait pleurer de jalousie.

Elle désespérait de jamais parvenir à fâcher sa maîtresse, ou du moins elle sentait que, pour l'irriter, il faudrait lui faire une peine sérieuse, et elle ne pouvait s'y décider.

Zoé voulait bien reprendre sa première forme, mais

il lui en coûtait d'être ingrate, et d'affliger cette bonne Églantine, qui avait tant de soins pour elle; cependant le désir de voir sa mère l'emporta.

Églantine avait un petit frère, dans la chambre duquel sa chatte ne pouvait jamais entrer. On l'en avait toujours éloignée sévèrement, dans la crainte que l'enfant ne fût égratigné par elle.

Malgré toute la vigilance des gens de la maison, Zoé trouva le moyen de s'introduire dans la chambre auprès du berceau de l'enfant, et comme il voulait jouer avec elle, elle lui donna un grand coup de griffes sur la joue.

Mais il arriva ce qu'elle n'avait pas prévu : l'enfant s'étant vivement retourné, le coup porta plus loin qu'elle ne voulait, et le pauvre petit enfant eut l'œil à moitié déchiré. Ses cris attirèrent Églantine. Oh! cette fois, elle fut bien en colère : elle repoussa Zoé avec indignation, et Zoé s'enfuit plus malheureuse encore qu'elle ne l'avait été; car elle vit bien que jamais on ne lui pardonnerait de s'être montrée si cruelle.

Zoé n'osait plus revenir chez sa maîtresse depuis cet événement. Elle errait sur les toits, et elle passait des nuits entières à gémir. Elle ne voyait plus aucune chance de rentrer en grâce auprès d'Églantine. Elle savait que son petit frère était toujours malade, que son œil n'était pas encore guéri; d'ailleurs, elle se rendait justice, elle sentait bien qu'Églantine ne l'aimerait plus.

Un soir, plus triste que jamais, elle était assise sur une gouttière, et réfléchissait amèrement sur la cruauté

de son sort; tout à coup elle aperçut une grande clarté dans l'appartement qu'habitait le petit frère d'Églantine, dans cette chambre même où on lui défendait toujours d'entrer. Une lampe placée auprès du lit de l'enfant avait mis le feu aux rideaux; les gens de la maison étaient à dîner, personne ne pouvait deviner ce danger.

La chambre déjà se remplissait de flammes, et le pauvre petit enfant, suffoqué par la fumée, ne pouvait déjà plus crier.

Zoé vit ce péril : elle ne perdit point la tête, elle s'élança dans la chambre, cassant un carreau de la fenêtre au risque de se déchirer les pattes; puis, se pendant à la sonnette, elle fit un carillon épouvantable, qui mit sur pied en un instant tous les domestiques de la maison.

Églantine elle-même accourut tout effrayée; elle se précipita dans la chambre à travers les flammes, emporta son petit frère dans ses bras, et son émotion fut telle qu'elle ne songea pas à s'étonner de voir sa chatte pendue à la sonnette.

Les domestiques ne furent pas si indifférents : ils éteignirent d'abord le feu en toute hâte; puis, quand le danger fut passé, que le pauvre enfant fut rassuré, ils firent de grandes exclamations sur la manière extraordinaire, prodigieuse, inimaginable, dont il avait été sauvé.

— C'était à la chatte, disaient-ils, qu'on devait de le voir encore en vie; sans elle, il était étouffé. Avec quelle intelligence elle avait reconnu ce péril! quelle adresse étonnante il lui avait fallu pour s'emparer de la son-

nette! et quelle idée merveilleuse lui avait fait s'en emparer! Cette chatte, ajoutaient-ils, a de l'esprit comme un singe!

Dans leur enthousiasme, ils ne s'offensaient point du tout d'être venus à la sonnette d'un chat. Ce qui prouve qu'à force d'esprit, un petit personnage finit par commander à plus grand que lui, sans que nul orgueil s'en étonne.

Églantine entendant tous ces éloges, voulut remercier sa bonne chatte, à qui elle devait la vie de son frère. Mais Zoé, qui se rappelait le ressentiment de sa maîtresse, n'osait plus s'approcher d'elle; et dès que l'enfant avait été hors de danger, elle avait regrimpé sur son toit, ne se doutant pas que l'on fît d'elle tant de louanges.

Cependant elle n'y resta pas très-longtemps, car on l'appelait de tous côtés. — Zoé, disait Églantine d'une voix douce et bienveillante, et Zoé descendit de la gouttière, ce qui fut très-prudent, comme vous allez voir.

Elle entra timidement dans la chambre de sa maîtresse. — Te voilà, enfin, dit celle-ci en souriant; mais la chatte alla se cacher sous une table.

— Je ne suis plus fâchée contre toi, ma belle petite chatte, reprit Églantine. Si tu as égratigné l'œil de Frédéric, l'autre jour, ce soir tu l'as empêché d'être brûlé; tu as bien réparé ta faute; viens donc ici, ne te cache plus.

Mais Zoé ne bougeait pas de sa retraite : elle attendait,

elle espérait ce mot merveilleux et magique, qu'elle travaillait depuis si longtemps à faire prononcer à sa maîtresse.

Enfin, Églantine, devenant plus pressante, s'approcha de la table : — Viens donc, dit-elle d'une voix caressante, ne crains pas d'être grondée ; je ne t'en veux plus. *Zoé, je te pardonne!!!*

A peine eut-elle prononcé ces mots, que la prédiction du sorcier s'accomplit : Zoé reprit sa première forme, ce qui la gêna un peu pour sortir de dessous la table ; qu'aurait-ce donc été, si elle eût cessé d'être chatte pendant qu'elle était encore sur les toits? Ce bonheur l'aurait jetée dans un bien autre embarras, vraiment!

CHAPITRE X

Il y a parfois de bons mensonges.

On devine quelle fut la surprise d'Églantine, en voyant sortir de dessous le tapis de la table une ravissante petite fille, jolie comme un ange, au lieu de la grosse vilaine chatte qu'elle s'attendait à voir paraître.

Zoé, transportée de joie, se jeta aussitôt dans ses bras.

— Ramenez-moi vite à ma mère, s'écria-t-elle; comme elle va être heureuse de me revoir!

Églantine, qui était très-sensible, comprit à merveille l'empressement de Zoé à revoir sa mère; mais elle voulut, avant de la mener chez elle, prévenir madame Éper-

nay, craignant qu'après tant de chagrin, une si grande joie ne la fît mourir.

Madame Épernay était justement de retour à Paris depuis plusieurs jours.

Cette bonne mère était bien malade; depuis six mois qu'elle avait perdu sa fille, elle n'avait cessé de pleurer. Zoé était impatiente de la revoir, et l'on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de courir l'embrasser. Elle ne pouvait croire que le plaisir de retrouver son enfant pût être dangereux pour elle ; les enfants ne peuvent s'imaginer qu'il y ait du danger dans le bonheur.

Églantine, ayant pitié de son impatience, se rendit elle-même chez madame Épernay, cherchant dans son imagination une fable pour préparer ce pauvre cœur de mère, si déchiré par la douleur, au coup inattendu d'un bonheur accablant.

— Madame, dit-elle en s'approchant avec timidité de madame Épernay, qu'elle trouva, comme elle était tous les jours, baignée de larmes, et entourée des objets qui lui rappelaient sa fille, me pardonnerez-vous de réveiller dans votre cœur un souvenir bien douloureux...

— Parlez, mademoiselle, interrompit madame Épernay, qui devinait que c'était de sa chère Zoé qu'il s'agissait; ne craignez pas de m'attrister en parlant d'elle, j'y pense toujours.

— Vous n'avez eu aucun renseignement sur le sort de cette enfant, depuis le jour où elle a disparu?...

— En auriez-vous? s'écria vivement madame Épernay,

dont les yeux brillaient d'espérance; oh! parlez, je vous en conjure.

— Je puis me tromper, poursuivit Églantine, en composant toujours son charitable mensonge; j'ai entendu parler, par hasard, d'une petite fille, à peu près du même âge que la vôtre, que des mendiants ont volée, il y a plusieurs mois, et...

— Ma pauvre Zoé! quoi! tu vivrais encore! s'écria madame Épernay, dans un délire d'espérance.

— Peut-être n'est-ce pas elle, reprit aussitôt Églantine, effrayée de cette trop vive exaltation; je n'ai point vu l'enfant que ces misérables ont dérobé, et je ne puis savoir si c'est le vôtre; mais si vous me donniez, madame, un portrait ou le signalement exact de la petite fille que vous cherchez, je pourrais...

— Voici son portrait, interrompit madame Épernay, il est ressemblant, quoiqu'elle fût bien plus jolie. — En disant ces mots, elle détacha un médaillon qu'elle portait toujours à son cou. — O mon Dieu! s'écria-t-elle, si je pouvais la retrouver!...

A ces mots, elle tomba évanouie. On vint à son secours, et dès qu'elle fut revenue à elle, Églantine s'éloigna, la laissant se livrer tout entière à ce premier degré d'espoir qu'elle avait fait naître en son cœur.

Madame Épernay passa toute la nuit sans dormir, dans une agitation impossible à peindre : tantôt elle se livrait à une joie folle, ne doutant pas que sa fille ne lui fût ramenée le lendemain même; tantôt elle se découra-

geait, et croyait que tant de bonheur était impossible.

Le soir, elle avait reçu un billet d'Églantine, qui lui apprenait qu'elle poursuivait ses recherches; mais qu'elle la conjurait de ne point agir de son côté, car ces démarches exigeaient une grande prudence.

Le lendemain, vers dix heures, madame Épernay vit entrer Églantine dans son appartement. La jeune fille paraissait si joyeuse, que madame Épernay fut, par son aspect seul, préparée à une bonne nouvelle.

— J'ai beaucoup d'espoir, madame, dit Églantine; la petite fille qui est chez les mendiants est blonde, très-blonde; elle a huit ans.

— Comme ma fille.

— Elle se nomme Aglaé, ou Zoé; ma nourrice, qui m'a conté cette aventure, n'a pu retenir exactement son nom : ce qu'elle a remarqué particulièrement, c'est que cet enfant a les yeux bleus, bordés de longs cils bruns, et les cheveux très-blonds.

— C'est elle! c'est elle! Oh! si je pouvais la voir!...

— Ce soir, je la verrai, continua Églantine.

— J'irai avec vous, dit madame Épernay.

— Gardez-vous-en bien; si la mendiante savait qu'on soupçonne cet enfant de n'être pas le sien, elle quitterait Paris dès l'instant, et nous ne pourrions la rejoindre. Laissez-moi agir seule; vers les cinq heures, je reviendrai vous rendre compte de mes recherches.

En effet, à cinq heures Églantine revint, et madame

Épernay, en l'apercevant, courut l'embrasser. Toute la joie qu'allait éprouver le cœur d'une mère était peinte sur le beau visage de la jeune fille.

— Mon enfant! s'écria madame Épernay; c'est elle, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit Églantine, toute tremblante; c'était bien elle, je lui ai parlé; mais vous ne pourrez la voir que demain.

— Pourquoi cela? dit la mère impatiente.

— C'est que, aujourd'hui... — Églantine cherchait encore un mensonge; mais cette mère, qui était là, tremblante, aspirant après sa fille, l'appelant des yeux, lui tendant les bras; cette joie, cette impatience si imposante, si sacrée, l'intimidaient.

— Parlez, dit madame Épernay, pourquoi ne puis-je l'embrasser aujourd'hui?

— Parce que, répondit Églantine en souriant, vous êtes encore trop faible pour une telle joie.

— Non! non! s'écria la pauvre mère; le bonheur nous donne des forces; je puis revoir ma fille sans mourir. Rendez-la-moi! rendez-la-moi!

Alors on entendit du bruit dans la chambre voisine.

— Je devine!.. s'écria madame Épernay hors d'elle-même; elle est ici!... vous l'avez amenée!... Zoé! Zoé! ma fille! ma fille!

— Maman!... répondit une voix chérie; c'est bien moi, je vis.

Et Zoé, que les gens de la maison retenaient dans l'antichambre, parvenant à s'échapper, courut se jeter dans les bras de sa mère.

M. MARTIN

DE MONTMARTRE

CHAPITRE PREMIER

Il donne un grand dîner.

Il était une fois un âne qui avait fait fortune : il jouait à la Bourse ; ses spéculations furent heureuses, et il était devenu un petit millionnaire, non pas de ces gros capitalistes qui font mouvoir des États avec leur argent, qui se ruinent à faire des rois ; mais un agréable petit richard, aussi millionnaire que peut l'être un âne.

En changeant de condition, cet âne sentit qu'il fallait changer d'allure et même de société ; mais comme dans le fond du cœur il était assez bonhomme, et qu'il ne voulait point offenser ses anciens camarades, en les méttant tout

simplement à la porte, il espéra qu'en renouvelant seulement ses habitudes, il dérouterait ses amis et qu'*ils* s'éloigneraient d'eux-mêmes.

Il vendit sa méchante étable, son misérable râtelier; il se fit bâtir une admirable écurie, arrangée à l'anglaise avec de superbes mangeoires en marbre, des stalles en acajou, des râteliers en fer jaspé, des lampes de bronze, etc. : c'était un luxe de prince.

Notre âne, qui s'appelait Martin, comme tous les autres, trouvant ce nom trop vulgaire pour un âne parvenu à la fortune, voulut s'anoblir en y joignant le nom de sa ville natale; il s'appela d'abord M. Martin de Montmartre, puis M. de Montmartre tout uniment.

Un jour il invita tous ses anciens confrères à un grand repas. Il s'imagina que le luxe les intimiderait, et qu'eux accoutumés à boire dans un mauvais seau, et à grignoter de la mauvaise paille dans une étable, seraient fort mal à leur aise, fort empruntés à la table d'un grand seigneur; car il se croyait déjà un grand seigneur. Il avait fait allumer tous les lustres, pensant que les ânes seraient honteux de sentir leurs bâts ignobles, leurs licous râpés, si cruellement éclairés. Il avait donné ordre qu'on ne servît jamais sur sa table le moindre chardon, et il s'attendait à voir ses convives fort déconcertés; mais il se trompait : les ânes sont plus difficiles à embarrasser qu'on ne pense; ils aiment le luxe et ne s'effrayent point de la splendeur.

Ils furent, au contraire, ravis de l'éclat qui les environnait, ils redressèrent leurs oreilles et leurs cravates

(le licou peut se considérer comme la cravate de l'âne); la grande lumière qui dévoilait leur misère ne leur fit aucune peur. On servit le dîner; bien loin de regretter les chardons, ils ne s'aperçurent seulement pas qu'ils manquaient; ils auraient même été fort étonnés qu'on leur en servît. — Quoi! des chardons! se seraient-ils écriés, dans des râteliers d'acajou!! Cela ne se fait pas.

Le maître de la maison les accablait de politesses, d'autant plus qu'il était bien décidé à ne plus les inviter désormais. Le mauvais ton, les façons familières de ces ânes, le choquaient outrageusement.

Ils s'amusaient toujours, pour le taquiner, à lui rappeler le temps où ils l'avaient vu pauvre.

— Ah! criait l'un, quand tu allais au moulin tu ne te doutais guère que tu deviendrais un jour un personnage!

— Te souvient-il, disait un autre, de cette ferme où l'on te faisait rentrer les foins, et des grands coups que te donnait ton maître, chaque fois que tu essayais de goûter un peu ta charge? Avoir du foin par-dessus les oreilles et n'en pouvoir manger un seul petit brin, c'était cruel! — Alors chacun riait de cette malice, de ce rire d'âne si bruyant que je m'abstiens d'imiter par convenance.

Et puis, si vous les aviez vus, ces farauds, se moquant de leur hôte, comme de grands seigneurs se moqueraient d'un Mondor; tout prêts à le trouver ridicule parce qu'il avait bon goût, trouvant mauvais qu'il eût changé son bât pour une selle anglaise; critiquant sa mise, la livrée

de ses gens; se parlant bas à l'oreille, souriant avec finesse, et se regardant entre eux malignement : — Il fait le riche, se disaient-ils ; quel luxe insolent !...

— Pourvu que cela dure ! ajouta une vieille ânesse fort envieuse.

Ainsi ces ingrats convives ne pouvaient pardonner à leur ami un luxe qu'il les invitait à partager. Ils riaient de lui, parce qu'il faisait pour eux de grandes dépenses ; et cependant s'il n'en eût point fait, ils l'auraient traité d'avare et d'Harpagon.

Voilà pour les amis, pensa notre richard : essayons maintenant des indifférents.

CHAPITRE II

Il se lie avec des Élégants.

Décidé à avoir une autre société et surtout à se débarrasser de la sienne, l'âne se mit à voyager pour rompre les chiens.

Il se rendit aux eaux du mont d'Or; là, il fut accueilli avec empressement : tout ce qui est bizarre amuse dans une ville d'eaux. Comme les politesses n'y engagent à rien, on les prodigue; on trouve un dédommagement à l'obligation de se voir tous les jours, dans la possibilité que l'on a de ne se revoir jamais.

L'âne s'amusa beaucoup : l'habitude qu'il avait de

gravir les montagnes le fit rechercher de tout le monde : il était de toutes les promenades; les femmes se l'arrachaient. Bien qu'il fût ignorant, comme il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, sa conversation était agréable. Il contait à merveille, et même ce défaut originaire qu'on reproche à ses semblables ajoutait au piquant de son esprit; il était fort entêté dans ses opinions, mais cet entêtement, insupportable dans un chemin de traverse, ou lorsqu'il s'agit de franchir une rivière, appliqué à la discussion, n'était pas sans charme; il servait à la vivifier et à la soutenir.

M. de Montmartre avait encore d'autres petits talents de société : il chantait avec goût, et pouvait faire sa partie dans un concert; au billard, il jouait mal et payait bien. Aussi il était lié d'amitié avec plusieurs jeunes écervelés, enchantés de réparer leurs pertes à ses dépens.

C'étaient pour la plupart de *fashionables* Anglais, d'élégants chevaux de courses, tous jeunes lords très-fiers de leur naissance, et ne parlant jamais que de leurs aïeux. Les *gentlemen* se moquaient bien aussi quelquefois du parvenu, mais l'âne supportait leur ironie : — J'aime autant, se disait-il, la protection dédaigneuse de ces aimables étrangers que la malveillance envieuse de mes amis; car je ne compte pas sur la bonne affection de ces indifférents, et si leur légèreté peut quelquefois m'offenser, leur ingratitude du moins ne viendra jamais m'affliger.

Cet âne était un philosophe, il avait raison : un coup de poignard d'un inconnu déchire moins le cœur que les coups d'épingle d'un ami.

La saison des eaux passée, il revint à Paris; les relations nouvelles qu'il s'était faites lui en rendirent le séjour plus agréable : c'était tous les matins des courses au bois de Boulogne, des gageures, des promenades, des dîners sur l'herbe, des plaisirs sans fin.

Les ânes du bois de Boulogne le voyant toujours avec des chevaux, mis comme les chevaux, galopant comme les chevaux, ne le reconnurent point pour un âne; seulement ils disaient en le regardant courir : — Voilà un bien vilain cheval!

Le richard n'entendant point cela, se croyait charmant, et comme on admirait tout ce qu'il possédait, il se trouvait beau.

En effet, personne n'avait plus d'élégance et ne menait plus grand train que M. de Montmartre : il avait table ouverte, ses dîners étaient exquis; il avait sa loge à Franconi, et c'était le rendez-vous des merveilleux de Paris; là se faisaient les réputations : ces messieurs encourageaient les débutantes, donnaient le signal des applaudissements; nul n'osait hasarder un bravo avant qu'ils eussent donné quelque marque d'approbation, soit en élevant la voix, soit en inclinant la tête avec bienveillance. On les trouvait bien un peu ridicules, mais ils étaient à la mode, et on leur pardonnait tout.

Et pourtant M. de Montmartre n'était pas heureux : sa

vanité était flattée, mais il vivait dans une contrainte perpétuelle qui attristait ses plaisirs.

Pour cacher ses honteuses oreilles, son chapelier ui avait conseillé de porter des *oreillettes*, et ces *oreillettes* le gênaient singulièrement; de plus, elles le rendaient presque sourd, ce qui le privait du plaisir d'entendre les bonnes malices qu'on disait de lui.

Il aimait à se coucher de bonne heure comme un bon bourgeois qu'il était; eh bien! ces jeunes gens le faisaient veiller des nuits entières, et profitaient de son demi-sommeil pour lui gagner tout son argent au jeu.

Cette existence brillante le fatiguait plus que les corvées de sa jeunesse; il sentait le vide de son âme, il en souffrait, et bientôt sa santé s'altéra sérieusement. Alors les médecins lui conseillèrent l'air pur de la campagne, et pour leur obéir, il loua aux environs de Paris une écurie de plaisance assez jolie, où il se retira secrètement.

Mais la solitude ne lui réussit pas mieux que le tracas du monde; la maladie de langueur qui le consumait, loin de guérir, s'accrut par le repos, et peut-être il y allait succomber, lorsqu'un jour...

M. DE PHILOMÈLE

8

CHAPITRE PREMIER

Vanité d'esprit.

Dans le même temps, vivait un rossignol célèbre, qui, sans être aussi riche que notre âne, jouissait d'une aimable médiocrité. Son nid était confortable, situé dans un bois fréquenté par un grand nombre de ses confrères; en tout, il n'avait pas à se plaindre du sort.

Mais ce rossignol était d'une vanité sordide, si j'ose m'exprimer ainsi; il aurait voulu accaparer toutes les louanges. Si l'on vantait un de ses collègues, on l'offensait, on lui déchirait le cœur : tout éloge donné à un autre lui semblait un vol qu'on lui faisait; si vous aviez le

malheur d'écouter avec plaisir son voisin, il vous haïssait pour la vie; il détestait aussi le voisin, et le poursuivait de sa vengeance, lui, sa femme et ses enfants. Ce rossignol était réellement insociable; il ne se plaisait nulle part, boudait tout le monde, et prouvait que le talent n'est rien sans un doux caractère.

— Je suis bien sot, se dit-il un jour, de vivre dans cette forêt; je n'y produis point d'effet, et cela est tout simple : il y a ici vingt rossignols qui chantent aussi bien que moi; on ne brille point avec tant de rivaux. Changeons de société : voyons des gens sans talents; voyons des poules, par exemple; leur chant ne fera pas de tort au mien : la voix du coq est sonore, il est vrai, mais elle ne sait point moduler. Les pigeons savent peu de musique; je ne crains personne dans ce monde-là. Allons-y.

Il dit, et s'envola vers le grand pigeonnier d'une ferme située à quelques lieues de la forêt. Les poules étaient rentrées avant la nuit; ces dames avaient craint l'air frais du soir : il les trouva toutes réunies dans le même salon. Elles l'accueillirent avec bienveillance, avec politesse, mais sans empressement.

— On ne sait pas encore qui je suis, pensa-t-il; mais demain j'enverrai ma carte à la maîtresse de la maison, et je vois d'ici son étonnement, sa joie, quand elle apprendra mon nom : comme elle sera confuse d'avoir traité si légèrement la plus grande célébrité du siècle!

Le lendemain, il fit remettre chez les respectables pou-

les qui l'avaient reçu la veille, la carte sur laquelle était gravé son nom :

M. de Philomèle, *Rossignol.*

Il avait ajouté au crayon ce dernier mot, rossignol, dans la crainte d'être confondu avec quelque autre oiseau ; ce qui était peu probable, car le nom de Philomèle est fort connu.

Il resta deux jours sans essayer de nouvelles visites, pour ne point paraître trop empressé, et pour n'avoir pas l'air d'un homme qui ne sait où passer la soirée.

Il attendait aussi quelques politesses de la part du maître de la maison ; mais le coq garda son rang, et le nom de M. de Philomèle ne fit sur lui aucune impression.

Cependant, le troisième jour, maître rossignol fit sa toilette, se béqueta, secoua ses ailes, mit son gilet marron, ses gants blancs, et se rendit chez la respectable poule qu'il avait le projet de séduire. Or, séduire, pour lui, voulait dire se faire admirer ; peu lui importait que la femme qui le vantait fût jeune ou vieille, belle ou laide : pour les vrais amateurs d'éloges, la flatterie n'a point d'âge, l'encens a le même parfum quelle que soit la main qui le brûle.

CHAPITRE II

Souffrances d'amour-propre.

En entrant dans le salon, M. de Philomèle s'attendait à une sorte d'empressement, de trouble, causé par sa présence. — Toutes les jeunes filles vont me regarder, se disait-il ; elles voudront inspirer le poëte fameux, l'attacher à leur char capricieux, le faire languir pour qu'il chante ses peines… — Mais il fut très-surpris de voir qu'elles ne faisaient aucune attention à lui ; elles restaient dans un coin du salon à *ricaner* ensemble comme des pensionnaires, et s'inquiétaient fort peu du poëte célèbre qui devait les immortaliser.

L'une d'elles, seulement, dit tout bas à ses compagnes : — Mesdemoiselles, regardez donc ce monsieur, comme il est petit. — Toutes alors se mirent à rire, et puis il n'en fut plus question.

— Ce sont de petites sottes, dit en lui-même le rossignol mécontent ; elles ne lisent rien, nos vers leur sont inconnus : je comprends leur indifférence.

En disant cela, il s'approcha des femmes mariées et des mères de famille qui causaient entre elles ; il les trouva très-aimables. Elles lui demandèrent combien de temps il comptait habiter le pays, s'il s'y plaisait un peu, s'il espérait y revenir ; mais de ses talents, elles ne dirent pas un mot ; de ses vers, pas un éloge, pas même un éloge détourné ; il l'aurait si vite compris, le pauvre poëte !

— Ce sont de grosses mères de famille tout à leurs enfants, pensa-t-il ; elles ne lisent rien non plus. Voyons les hommes.

Les hommes se composaient d'un coq, de douze pigeons, de sept oies et de huit canards.

Il alla vers le coq, et le salua. C'était un gros insolent qui, en parlant, faisait beaucoup de bruit ; il était occupé à causer politique, et paraissait fort irrité qu'on l'eût choisi pour représentant, pour emblème d'un parti, sans le consulter. — J'ai toujours été du parti de la guerre, disait-il...

Le rossignol n'en écouta pas davantage ; il détestait les discussions politiques.

Il s'approcha des pigeons : il pensa qu'on pourrait leur parler musique et poésie, s'imaginant que ces oiseaux si tendres devaient aimer les beaux-arts.

Il se trompait. — Les beaux-arts ! dit un pigeon fort pédant, ils ne servent qu'à énerver l'âme.

— Ils sont bons pour les femmes, reprit un canard avec dédain.

— Pour les vôtres, peut-être, ajouta le pigeon pédant, qui était marié depuis de longues années ; mais les colombes sont déjà bien assez sensibles ; elles n'ont pas besoin d'être encore exaltées par les arts.

La maîtresse de la maison, qui entendait ces discours, pensa que si le rossignol défendait ainsi les beaux-arts, c'est qu'il possédait quelques talents.

— Vous êtes musicien ? lui dit-elle avec politesse.

— Un peu, madame, répondit le rossignol en faisant le modeste : nous autres poëtes, nous aimons tous la musique.

— Ah ! vous êtes aussi poëte ?

Cette question charma le rossignol ; il se croyait dédaigné, et ce fut une consolation pour lui de voir qu'il n'était qu'inconnu.

— Vous seriez bien aimable de nous *déclamer quelque chose*, s'écria alors une grosse femme qui avait amené ses neuf filles.

Le rossignol se fit prier le temps convenable, puis il se mit à chanter avec d'autant plus de voix qu'il s'était longtemps reposé.

Il chanta à merveille; mais on l'écouta froidement.

— Petite musique, dit tout bas un pigeon à son confrère.

— Voix de fausset ! dit un canard à son ami.

Quant au grand coq, il ne l'écouta pas du tout. Sitôt qu'on avait demandé des vers à M. de Philomèle, il avait pensé qu'on lui en demanderait aussi ; et, dès lors, il repassait tout son répertoire dans sa tête. Il n'y avait plus moyen de ramener son attention.

Cependant la maîtresse de la maison, qui avait du tact et une grande habitude du monde, s'épuisait en éloges arrangés, en phrases bienveillantes. — Vous devez être bien fatigué, disait-elle. Voulez-vous boire quelque chose ? Que votre voix est légère, qu'elle est flexible ! Que d'études il vous a fallu faire pour parvenir à chanter ainsi !

Elle avait beau le vanter, le rossignol voyait bien qu'il n'était pas compris : on flattait ses prétentions, mais on ne sentait pas son talent. On lui disait : Votre voix est légère, parce qu'il faisait des roulades, et que cela faisait croire qu'il prétendait à la légèreté ; mais on ne s'inquiétait pas si ces roulades étaient bien ou mal faites. Et, d'ailleurs, dire à un rossignol : Vous devez être bien fatigué ! lui, dont le métier est de chanter des nuits entières ! Cela était révoltant, en vérité.

Tant que nul rival ne se mit sur les rangs, le poëte supporta son humiliation. Si une personne ne nous aime point, nous disons : Elle est froide ; mais si elle en

aime un autre, nous crions à l'injustice. C'est ce que fit notre poëte, quand le grand coq se mit à chanter; sa voix glapissante retentit dans toute la cour, et ce fut un concert d'applaudissements. Quelle méthode admirable! quels beaux sons ! il est impossible de mieux chanter ! Quant à ses vers, on les trouvait excellents.

Le rossignol n'y pouvait plus tenir : cette voix fausse lui faisait grincer les dents; ces éloges le révoltaient; il était au supplice, et profitant du moment où chacun entourait son rival pour le complimenter, il prit sa canne et son chapeau, et s'envola désespéré.

CHAPITRE III

Rencontre singulière.

Il voyagea quelques jours indécis, ne sachant dans quel asile se réfugier ; la soif qu'il avait de briller lui faisait fuir ses égaux, ceux qui avaient autant de talent que lui ; le désespoir de n'être point compris lui faisait fuir ses inférieurs. Il ne savait plus que devenir.

Triste et mécontent, il alla se percher sur un arbre qui ombrageait un pavillon élégant ; là il resta plusieurs heures à méditer sur les vicissitudes de la vie.

Sous cet arbre se reposait un philosophe, qu'une sympathique mélancolie y attirait. Ce philosophe était notre

âne. Étendu sur l'herbe fleurie, il pensait... hélas ! Jadis, il eût brouté ; mais ses illusions étaient passées.

Tous les deux, âne et rossignol, éprouvaient un même degré de tristesse, même ennui, même découragement; je crois même qu'ils eussent tous deux envisagé le suicide sans horreur, tant leur spleen était horrible.

Tandis qu'ils gémissaient ainsi, vint à passer un enfant suivi d'une belle jeune fille.

— Ma sœur ! s'écria-t-il en rougissant de plaisir, un âne !...

Et au même instant il courut vers le philosophe, et lui fit mille gentilles caresses.

— Il n'a point de maître, dit l'enfant ; si nous l'emmenions. Peut-être il s'est perdu. Il a l'air malade ! nous le soignerons. Oh ! je serais si heureux d'avoir un âne à moi !

— Emmenons-le, dit la jeune fille; si son maître vient le réclamer, nous le rendrons.

L'enfant, tout joyeux, prit l'âne par la bride, lui baisa les oreilles tendrement, ces longues oreilles objet de dérision et de mépris, sauta sur son dos, et s'éloigna tout fier de sa conquête.

A peine avait-il fait quelques pas, que le rossignol, jaloux des succès qu'obtenait un âne, fit entendre sa douce voix.

— Mon frère ! s'écria la jeune fille à son tour, un rossignol !... et elle aussi rougit de plaisir, peut-être même de souvenir.

Elle revint auprès de l'arbre, et le rossignol descendit de branche en branche jusqu'à elle.

— Il a une patte blessée, dit-elle avec compassion ; il ne pourra fuir, les éperviers le mangeront. Je vais l'emporter ; je le mettrai dans une volière, et j'en aurai bien soin. L'entends-tu, mon frère? quelle voix délicieuse !

L'enfant, tout à son âne, n'écoutait rien ; rien pour lui ne valait un âne. Que lui importaient les beaux chants du rossignol ! le moindre galop valait mieux pour lui que toutes les roulades de Philomèle, et les rossignols ne galopent pas.

La jeune fille, d'une main tremblante, s'empara du rossignol, qui ne fit aucune résistance ; elle se hâta de rejoindre son frère, et tous deux cheminèrent joyeusement, en se félicitant de leur journée.

— Quelle bonne idée, disait l'enfant, nous avons eue de venir nous promener de ce côté ! Toi, qui aimes tant les rossignols, tu en trouves un ; et moi, j'ai un âne que je désirais depuis si longtemps. Oh ! que je voudrais donc être arrivé à la maison, pour dire à maman que j'ai un âne !

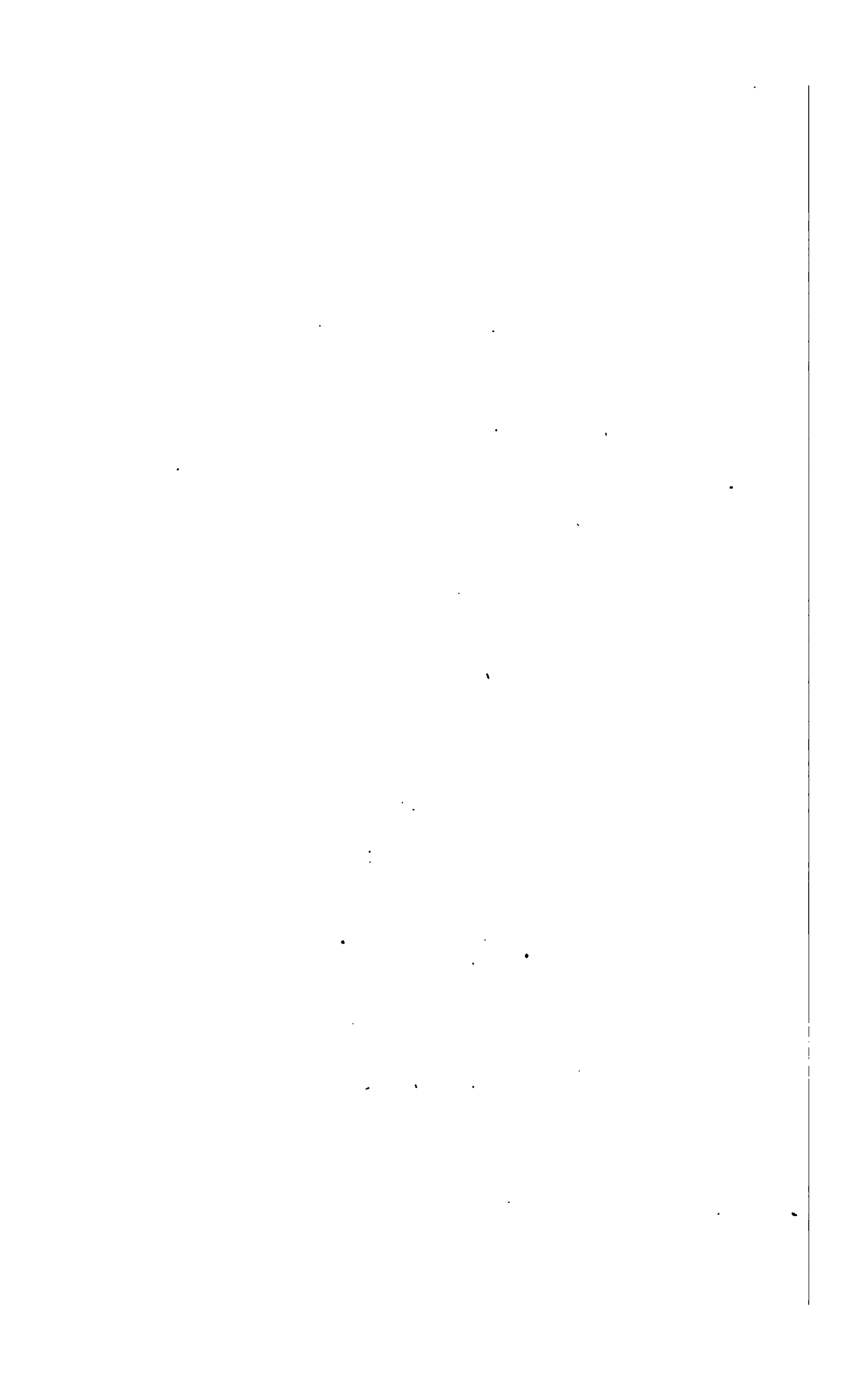
Les deux captifs ne paraissaient pas moins satisfaits de leur aventure : l'âne était si heureux d'être caressé, qu'il ne se sentait plus du tout triste ni malade ; le rossignol était si fier du cas que l'on faisait de lui, qu'il se passionnait pour sa jeune maîtresse, et jurait de ne jamais la quitter.

Ils arrivèrent au château ; on les y installa tous deux, et ils s'y trouvèrent si bien, qu'ils y passèrent le reste de leurs jours, aimé, soigné (ceci est pour l'âne), écouté, fêté (ceci est pour le poëte).

Après bien des ennuis, des dégoûts, des tourments, ils avaient enfin trouvé le bonheur ; chacun d'eux avait rencontré la société qui lui convenait : car pour être heureux, mes enfants, il faut vivre avec les bonnes gens qui nous aiment et à qui nous sommes utiles, ou avec les gens supérieurs, les gens d'esprit, qui apprécient notre talent.

LA

FÉE GRIGNOTTE



CHAPITRE PREMIER

L'Accusation.

La fée Grignotte était une petite souris, la plus jolie petite souris qui ait jamais grignoté sur la terre. Elle était d'une gaieté folle; elle avait de petits yeux tout éveillés, qui lui sortaient de la tête, et qui lui donnaient une physionomie toute gentille et capricieuse : elle trottait, sautait, jouait toujours ; elle ne pouvait rester un seul moment tranquille, si ce n'était pour méditer quelques niches.

Son grand plaisir était de chatouiller les pieds des enfants, de courir à tout moment dans leurs jambes, et de les faire rire sans sujet pendant qu'ils prenaient leurs

leçons; ce qui les faisait gronder par leur maître, lequel croyait toujours qu'on se moquait de lui.

N'ayez pas peur qu'elle les eût fait rire pendant la récréation! non, vraiment: c'était un plaisir permis, et mademoiselle se souciait fort peu de ce qui était permis. Ce qu'elle aimait, c'était le trouble et le scandale : elle n'allait point chatouiller les enfants chez leurs parents, ni au spectacle, ni à la danse, nulle part enfin où l'on doit s'amuser; au contraire, elle les laissait là s'ennuyer tout à leur aise; mais, en revanche, sitôt qu'ils étaient en classe, ou à la messe, pendant le sermon, ce qui était encore plus mal, elle arrivait, toute guillerette et maligne, et il n'était pas d'extravagances qu'elle n'inventât pour faire éclater de rire les pauvres enfants.

Si l'un d'eux se laissait tomber par terre, soudain elle allait chatouiller les autres, et ils en riaient; alors le maître les appelait *sans cœur!* et ils passaient tous pour méchants.

Les enfants, qui ne savaient ce que c'était que la fée Grignotte, ne comprenaient rien eux-mêmes à leur gaieté.

— Pourquoi ris-tu? disait l'un à son camarade.

— Moi! je ris parce que je te vois rire. Et toi?

— Moi! je ris de ce grand niais de Mélibert, qui rit là-bas comme un fou. Regarde-le donc, comme il se tient les côtés! — Et tous recommençaient à rire de plus belle; car la fée Grignotte se promenait sous la table, et s'amusait à les chatouiller à leur insu.

Cependant les maîtres se plaignaient fort de l'étourderie des élèves ; les punitions, les *pensums*, pleuvaient sur toute la classe comme une grêle. On avait beau mettre en retenue tous les écoliers à la fois, ils n'en continuaient pas moins à rire, et, ce qu'il y a de plus étrange, sans pouvoir jamais expliquer ce qui les avait fait tant rire.

Les parents s'indignaient de ne pouvoir jamais emmener leurs enfants le dimanche, quand ils se donnaient eux-mêmes la peine de venir les chercher. Ils se fâchaient, ils grondaient, menaçaient leurs fils de ne plus les aimer, et s'en retournaient furieux. Les enfants pleuraient bien un peu en les voyant partir, mais, une fois rentrés dans la classe, la méchante fée venait encore se promener dans leurs jambes, et les rires recommençaient. Ils riaient toujours : en mangeant, en courant, en pleurant même, oui, en pleurant ; en pénitence, avec le bonnet d'âne sur la tête ! Il est vrai que cette punition, hors de mode maintenant, était bien faite pour amuser.

Deux dimanches s'étaient passés, et deux dimanches tous les écoliers furent mis en retenue, tous, excepté un seul pourtant, qui était toujours si triste et si maussade, qu'il n'y avait pas moyen de le punir pour sa gaieté. Cet élève, plus âgé que les autres, se nommait Louis ; mais ses camarades l'appelaient *Louffi*, pour se moquer de sa mauvaise humeur.

Le dimanche matin, Louis fut donc le seul des élèves

qui obtint la permission de sortir. Ses camarades le virent s'éloigner avec envie; et le soir, quand il rentra, on l'accabla de mauvaises plaisanteries : on l'appela hypocrite, vieux louffi, ours, vilain philosophe, et mille autres injures de ce genre.

— Comment fais-tu donc, chien d'hypocrite, pour rester sérieux, quand tout le monde rit, et pour n'être jamais mis en pénitence?

— Je travaille, répondit Louis.

— Belle réponse! Et nous aussi nous travaillons. Cependant il y a des moments où nous ne pouvons nous empêcher de rire; mais toi, pourquoi donc ne ris-tu jamais?

— Parce que je porte des clous à mes souliers.

Cette raison parut si niaise aux écoliers, qu'ils se regardèrent entre eux, et qu'ils crurent un instant que leur camarade se moquait d'eux.

— Qu'est-ce que tu nous *chantes* avec tes souliers? dit en haussant les épaules un bel enfant, nommé Richemont; à quoi peuvent-ils te servir, tes souliers?

— A donner des coups de pied si forts à la fée Grignotte, qu'elle ne vient plus s'y frotter.

— Grignotte! répétèrent tous les enfants.

— Qu'est-ce que c'est que la fée Grignotte?

— C'est, répondit Louis, une méchante souris qui cause tous vos chagrins.

— Une souris! reprit Richemont; ah! oui, Grignotte! c'est un nom de souris. Et tu prétends que c'est elle qui nous fait gronder. Comment?

— Elle se promène sous la table, dans vos jambes, pendant la leçon; elle vous chatouille, et cela vous fait rire.

— Eh bien! nous ferons comme toi, nous mettrons des clous à nos souliers.

— Vous feriez bien mieux de mettre une souricière...

— Une souricière à mon soulier! s'écria un petit garçon fort ingénu.

— Eh! non, imbécile! une souricière sous la table, avec du lard dedans.

— Du lard! reprit à son tour Richemont, étonné. Est-ce qu'on peut prendre aussi une fée avec du lard?

— Certainement! tout comme une autre, dit Louffi, quand cette fée est une souris. Essayez toujours; vous verrez que quand Grignotte sera prise, le maître ne vous grondera plus.

Plusieurs enfants refusèrent de croire à l'existence de la fée Grignotte, et ceux qui ajoutaient foi à cette explication de leurs rires, ne purent admettre qu'une souris, fée, se laissât jamais attraper, et surtout attraper avec du lard.

CHAPITRE II

Le Dos du Maître.

Sur ces entrefaites, le maître entra. Il venait de surveiller un bâtiment qu'il faisait construire dans le jardin, et, sans s'en apercevoir, il s'était appuyé contre un mur nouvellement terminé, de sorte qu'il était barbouillé de plâtre; il en avait le dos tout blanc, depuis les épaules jusqu'aux pieds. Du reste, cela ne l'empêchait pas d'être grave et sévère comme tous les jours.

Les enfants ne l'eurent pas plutôt aperçu avec son dos blanc, qu'il promenait dans toutes les classes, que la fée Grignotte vint leur chatouiller les jambes, et qu'ils se prirent à rire comme des fous.

Les plus jeunes éclatèrent les premiers; les grands se mordaient les lèvres, faisaient semblant de tousser, de ramasser leur plume, qui n'était pas tombée, inventaient enfin toutes sortes de contorsions pour cacher leur envie de rire. Il y en avait un surtout qui se tordait la bouche en grimaces horribles, à travers lesquelles un malin sourire se trahissait malgré lui. Le maître ne fut pas dupe de cette hypocrisie : — Qu'avez-vous, monsieur? dit-il sévèrement; répondez : pourquoi riez-vous ainsi?

— Je ne ris pas, monsieur, répondit l'insolent menteur; c'est un mal de dents que j'ai depuis ce matin, qui me tire la bouche de chaque côté, et qui me donne toujours l'air de sourire, quoique je n'en aie pas envie.

A cet indigne mensonge, les écoliers ne purent garder leur sérieux, et la fée Grignotte recommença encore ses promenades. Cette fois, le rire fut soudain et général. Louffi, Louffi lui-même, sentit que les clous de ses souliers ne suffisaient plus pour le défendre. Il se prit à rire, et sa gaieté fut d'autant plus grande qu'elle était rare. C'était un gros rire d'Allemand, une joie de plomb, qui retombait sur le maître comme une injure.

— Vous aussi, monsieur! vous vous mêlez de rire! s'écria le pauvre maître dans une fureur impossible à dépeindre; et, en se fâchant, il allait et venait, s'agitait, se retournait en faisant voir chaque fois son grand dos tout blanc, la cause de tant de trouble.

Plus il se démenait, plus les enfants riaient, plus la fée Grignotte allait leur chatouiller les jambes.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, le maître résolut de prendre un parti violent. — Messieurs! dit-il, tant d'insubordination mérite une punition éclatante : toute la classe est en retenue pour la troisième fois! Pas un de vous ne sortira dimanche; pas un seul, entendez-vous bien?

A ces mots, le maître indigné s'en alla. Mais comme la fée Grignotte, effrayée par sa grosse voix, était retournée dans son trou, les enfants ne songèrent plus à rire; et le dos blanc, qu'en s'éloignant il leur montra, n'excita plus leur gaieté.

La consternation était parmi les élèves : il y avait déjà trois dimanches qu'ils n'étaient sortis, qu'ils n'avaient vu leurs parents, et ils pressentaient combien leurs parents seraient mécontents qu'on leur refusât encore leurs enfants pour la troisième fois.

Alors les plus petits se mirent à pleurer, parce qu'ils étaient les plus innocents; les plus grands, au contraire, entrèrent dans une extrême fureur, parce qu'ils étaient les plus coupables.

Quand on a des torts, on est bien heureux de s'en prendre à quelqu'un; et ceux même, parmi les écoliers, qui avaient le plus nié l'existence de la fée Grignotte, furent les premiers à n'en plus douter, dès qu'ils eurent une si belle occasion de l'accuser.

A peine le maître fut-il sorti de la classe que la colère éclata.

— Grignotte! s'écrièrent-ils, méchante Grignotte! c'est toi qui causes tous nos malheurs.

Ces paroles furent le signal de la révolte.

— Oui, dit Richemont, une des mauvaises têtes de la pension, c'est Grignotte, j'en suis certain ; j'ai senti quelque chose qui me poussait les jambes pendant que le maître parlait.

— C'était moi, dit encore le petit enfant tout naïf, qui ne comprenait pas qu'il fallût mentir pour accuser quelqu'un, et qui, d'ailleurs, se sentait déjà en sympathie avec Grignotte.

— Ah ! c'était toi ? reprit Richemont, impatienté d'être dérangé dans son mensonge. Eh bien, tiens ! voilà pour t'apprendre à me pousser les jambes, et le méchant garçon, en disant cela, donna un grand coup de poing au petit ingénu.

Puis, transporté de colère, il monta sur une table en criant : — Vengeance ! et tous ses camarades répétèrent : — Vengeance !

Ce fut un concert d'imprécations contre la malheureuse Grignotte : chacun, selon son caractère, lui disait une injure ; et comme ils étaient au moins au nombre de trente dans cette classe, c'était un tapage épouvantable ; on n'entendait que Grignotte, toujours Grignotte.

— Maudite Grignotte !

— Infâme Grignotte !

— Abominable Grignotte !

— Perfide Grignotte !

— Misérable Grignotte !

— Grignotte d'enfer !

— Grignotte la voleuse!

— Grignotte l'hypocrite!

— Petite scélérate de Grignotte!

— Grignotte la *mauvaise!*

— Grignotte de Grignotte!

— Grignotte l'intrigante!

— Grignotte la *moucharde!*

— Grignotte la coquette! — dit enfin un grand écolier de seize ans, pour qui ce mot était déjà une injure.

Quand les imprécations furent épuisées, les regrets commencèrent. Chacun se rappela le plaisir qui lui était promis pour ce fatal dimanche, ce troisième et fatal dimanche qu'ils étaient encore une fois condamnés à passer à la pension.

— Dimanche! s'écriait l'un; justement c'est la fête de Saint-Cloud: maman devait m'y conduire!

— Dimanche! s'écriait un autre; c'est aussi la fête de ma tante: nous devions aller goûter chez elle!

— Et moi, papa doit me mener à Franconi!

— Et moi, au jardin des Plantes!

— Et moi, à la messe du roi!

— Et moi, mon oncle qui me donnait un fusil!

— Et moi, mon frère qui m'a acheté un petit cheval!

— Et moi, grand-papa qui me donne une montre!

— Et moi, maman qui est malade!

— Et moi, ma sœur qui se marie!

— Et moi, mon tuteur qui est à Londres!

C'est encore le grand écolier de seize ans qui dit cela.

Ce méchant écolier n'était heureux que quand son tuteur était absent. Mais je n'en finirais pas si je voulais dire tous les regrets que la punition infligée à ces enfants faisait naître en leur cœur; je me bornerai à raconter leur vengeance.

CHAPITRE III

La Prisonnière.

Celui qui était le beau parleur de la classe déclara qu'il n'y avait pas un moment à perdre : qu'il fallait à tout prix s'emparer de Grignotte; que l'on n'aurait de repos que lorsque Grignotte serait prise; que la prise de Grignotte seule pourrait apaiser la colère du maître. — Le maître est trop juste, criait-il, espérant bien être entendu de lui; il est trop juste, dis-je, pour nous punir du crime d'une autre. Je n'en doute point, dès qu'il saura que Grignotte seule est coupable, il nous fera grâce, et toute sa colère sur elle seule retombera.

A ce discours, les écoliers battirent des mains, et l'orateur profita de leur enthousiasme pour leur demander des fonds, c'est-à-dire l'argent nécessaire à l'achat d'un peu de lard et d'une souricière. Chaque élève apporta la contribution de ses deux sous, et il se trouva bientôt une somme assez considérable pour se procurer de quoi prendre toutes les souris du quartier, voire même quelques gros rats par-dessus le marché.

On était au jeudi de la semaine, et l'on avait encore deux grands jours à donner aux démarches nombreuses qui devaient rendre aux écoliers leur beau dimanche.

Les ruses allaient leur train : la souricière était achetée, le lard même était déjà grilloté ; les enfants, pour attirer la pauvre fée, semaient des miettes de pain dans toutes les chambres du collége. C'était pitié de voir tant d'ennemis, de colère, pour une si petite souris.

La pauvre Grignotte ne savait rien de ces complots. Depuis le jour de la grande colère du maître, elle s'était enfuie, et se tenait cachée dans une pension de jeunes filles, où elle faisait maintes folies; car les petites filles sont encore plus rieuses que les garçons.

Cependant, voyant le calme rétabli chez les écoliers, elle revint le vendredi soir coucher dans son trou ordinaire, bien loin de soupçonner la trahison qui l'attendait.

Quand elle rentra, il n'y avait plus personne dans la classe, tous les élèves étaient dans les dortoirs. La souris se promenait çà et là sous les bancs, et trouvant tant de

miettes de pain par terre, elle fut très-agréablement surprise; comme elle goûtait les miettes sans danger, elle ne soupçonnait aucune ruse. De miette en miette, elle arriva jusqu'au perfide lard, dont, hélas! elle ne se défia point, l'imprudente!

A peine eut-elle goûté ce mets trompeur, qu'elle entendit un bruit terrible, terrible pour une souris, celui d'une trappe qui retombe, et la souricière se trouva fermée, et la souris se trouva prise.

La pauvre fée, en ce moment, fut aussi malheureuse qu'une véritable souris; d'ailleurs, c'était une fée du second ordre, une quasi-fée qui n'avait aucun pouvoir.

Son rôle sur la terre était de faire rire, et rien n'est plus méprisable que cela.

Elle sentit du premier coup toute l'étendue de son malheur, et elle passa toute la nuit à gémir et à se désoler.

Le lendemain matin, quand les écoliers la virent dans la souricière, ils éprouvèrent une joie délirante, une joie féroce, une joie de coupables triomphant!

— Au chat! au chat! au chat! crièrent-ils aussitôt pour l'épouvanter : car c'est un instinct de cruauté qui nous porte à proclamer devant notre victime le nom de son ennemi; en effet, c'est le plus cruel des outrages.

On posa la souricière sur la table, et tous les écoliers s'étant mis sur leurs bancs, s'apprêtèrent à juger Grignotte.

D'abord on exposa tous les griefs, et il y en avait beau-

coup : la pauvre fée était toute tremblante. Plusieurs méchants élèves la menaçaient du poing, d'autres lui faisaient de gros yeux terribles ; ceux-ci lui disaient mille injures ; ceux-là, gaiement cruels, lui faisaient d'ironiques compliments.

— Voyez donc, qu'elle est jolie ! disaient-ils. Pauvre prisonnière, elle me fait pitié.

Le petit ingénu les croyant de bonne foi dans leur intérêt pour elle, et ne sachant pas encore ce que c'est que l'ironie, les prit au mot dans leur bienveillance, et joignit sa pitié sincère et naïve à leur perfide compassion.

— N'est-ce pas, dit-il, qu'elle est bien jolie ? elle ressemble à un petit lapin ! — Pauvre enfant ! Cet éloge lui valut encore un coup de poing.

Cependant le maître devant bientôt revenir, il fallait se hâter de forcer la souris à confesser son crime.

— Nous allons te livrer au maître, dit Louffi à la malheureuse fée ; sa femme a un chat qui fera justice de toi.

— Au chat ! au chat ! crièrent-ils encore une fois, tous, jusqu'au pauvre ingénu, qui avait peur d'être battu s'il ne criait pas.

— Messieurs, dit la fée, daignez m'entendre. Je confesse que j'ai été bien coupable, en attirant sur vous de grands châtiments : je ne chercherai point à m'excuser. Hélas ! je le sais trop : ce ne sont pas ceux qui souffrent de nos fautes qui peuvent leur trouver des excuses. Je reconnais les miennes, messeigneurs ; aussi n'est-ce

point à votre clémence que je m'adresse, c'est à votre raison : c'est au nom de votre intérêt que je parle. Si vous m'accusez près de votre maître, il ne vous croira pas. Votre cruauté sera inutile, tandis que votre pitié peut vous être profitable.

— Eh bien! soit, dit un des juges, que ce raisonnement venait d'attendrir; nous te laissons la vie; mais jure-nous de ne plus jamais nous faire rire, sinon...

— Hélas! comment pourrais-je faire une promesse qu'il me serait impossible de tenir! Ayez confiance en moi; je ne puis vous jurer de ne plus vous faire rire, mais je m'engage à ne plus vous faire gronder. Cela ne vous suffit-il pas ?

— J'accepte volontiers, dit un des élèves; car ce n'est pas de rire qui m'ennuie, c'est d'être toujours en retenue.

— Laissez-moi faire, ajouta la fée; non-seulement on ne vous grondera plus désormais, mais encore vos fautes passées seront pardonnées, et, je vous le promets, vous obtiendrez de sortir dimanche.

— Nous sortirons dimanche! crièrent-ils tous en même temps.

— Je m'y engage, foi de souris et de fée!

Les enfants, au comble de la joie, changèrent aussitôt leur haine en enthousiasme; ils portèrent la fée en triomphe dans sa souricière, et lui rendirent la liberté.

Puis, se livrant à l'espérance avec la même vivacité qu'ils s'étaient livrés naguère à leurs regrets, ils recommencèrent leurs acclamations.

— Nous sortirons dimanche ! dimanche ! dimanche !

— Moi, j'irai à la fête de Saint-Cloud !

— Et moi, à la fête de ma tante !

— Et moi, à Franconi, avec papa !

— Et moi, au jardin des Plantes !

— Et moi, à la messe du roi !

— Et moi, j'aurai mon fusil !

— Et moi, je galoperai sur mon petit cheval !

— Et moi, j'irai aux Tuileries, avec ma montre !

— Et moi, j'irai à la noce de ma sœur !

— Et moi, je pourrai voir maman !

— Et moi, je pourrai m'aller promener tout seul, sans tuteur !

CHAPITRE IV

Moyen ingénieux.

Mais bientôt ce grand espoir se dissipa. Le soir du samedi était arrivé, et les enfants n'avaient point obtenu leur grâce. Ils commençaient à se défier de leur prisonnière, à se repentir de leur clémence.

La petite fée n'avait pas de temps à perdre pour exécuter ses projets : elle les méditait en silence; elle guettait une occasion favorable. Quoique très-jeune, et, de plus, souris, elle savait que de l'à-propos seul dépend le succès des coups d'État, et elle atttendait avec la patience de l'homme de génie que l'instant d'agir fût arrivé.

Tous les élèves étaient réunis dans le réfectoire : c'était l'heure du souper. On leur avait servi ce jour-là un grand plat de haricots qui n'avait pas trop bonne mine. La sauce était si claire, si claire, si abondante, que je crois que toute la fontaine y avait passé. Les tristes haricots flottaient dans le plat comme submergés.

Richemont, qui, comme nous l'avons déjà dit, était mauvais plaisant, après avoir inutilement poursuivi un haricot sur cet océan, c'est-à-dire dans son assiette inondée de sauce, tout à coup ôta son habit. Cette action inaccoutumée attira l'attention du maître.

— Que faites-vous donc là, monsieur ? dit-il avec colère ; pourquoi ôtez-vous votre habit ?

— Pour aller chercher mes haricots à la nage, répondit Richemont avec effronterie.

Le maître allait se fâcher ; mais, au même instant, Grignotte vint courir dans ses jambes, et, loin de se mettre en colère, il sourit.

Grignotte, encouragée par ses succès, recommença ses promenades, et le maître finit par rire tout à fait de bon cœur avec ses élèves.

Sa femme, qui était très-douce, profita de sa bonne humeur pour lui demander la grâce des pauvres écoliers.

— Voulez-vous punir des enfants parce qu'ils ont ri, lui dit-elle, quand vous-même, qui êtes un homme grave, un père de famille, vous ne savez pas garder votre sérieux ? Cela ne serait pas juste.

Le maître se laissa attendrir, et la grâce des enfants

fut accordée. Alors ce fut une ivresse générale ; ils crièrent tous d'un commun accord :

— Vive notre bon maître !

— Vive Grignotte !

— Vive la fée Grignotte !

— Grignotte la gentille !

— Grignotte l'immortelle !

— Grignotte l'adorable !

— Grignotte la belle !

— Grignotte la charmante !

— Grignotte d'amour !

— Grignotte la mignonne !

— Grignotte la favorite !

— Grignotte la bien-aimée !

Et toutes les Grignottes imaginables.

Et depuis ce temps, Grignotte est devenue l'amie des petits enfants.

LA DANSE

N'EST PAS CE QUE J'AIME

10

CHAPITRE PREMIER

Le petit bal.

Aglaure Belmont était une petite fille spirituelle et assez aimable, mais elle avait un défaut qui la rendait si commune, et quelquefois si désagréable, qu'on ne pouvait l'écouter sans impatience. Ses discours étaient exagérés, au point qu'on éclatait de rire en les écoutant. — Moi, disait-elle, j'irais d'ici à Orléans sans me reposer. Or, il y a trente lieues, comme vous savez, de Paris à Orléans.

— Demain, disait-elle encore, je me lèverai de bonne heure, et j'aurai fait douze verbes anglais avant le déjeuner.

Son père, ennuyé de ce défaut ridicule, résolut de la corriger. Un jour qu'elle s'écriait dans son langage ordinaire : — Oh ! que j'aime la danse ! je danserais trois jours et trois nuits sans me fatiguer, il voulut la prendre au mot, et ordonna que l'on préparât tout chez lui pour un grand bal.

Aglaure, enchantée de ce projet, passa tous les jours qui précédèrent la fête à faire des glissades, des jetés-battus, des pas de basques et des battements, etc., etc., pour être en état de mieux danser. Enfin le jour du bal arriva.

A midi, sa femme de chambre entra chez elle, apportant une parure élégante, que son père avait commandée pour elle, et la priant de se dépêcher, parce que les musiciens étaient arrivés, et que le bal allait bientôt commencer. Aglaure ne voulut pas croire ce qu'on lui disait ; elle courut chez son père pour obtenir de lui une explication.

— Est-il vrai que le bal doive s'ouvrir à midi? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, répondit M. Bermont ; ces dames ont désiré que le bal commençât de bonne heure à cause de leurs enfants, qui ne peuvent veiller trop tard ; mais toi, ma chère, qui aimes tant la danse, tu pourras rester au bal des grandes personnes toute la nuit si cela t'amuse.

Aglaure trouva ces raisons fort simples, et elle remercia son père de la permission qu'il lui accordait, sans se douter que c'était un piége.

Elle remonta bien vite dans sa chambre, s'habilla en toute hâte, et descendit la première dans le salon.

Tous les volets étaient fermés comme s'il faisait déjà nuit; cependant le soleil pénétrait encore à travers les fentes et les rideaux. Les petites amies, les cousines d'Aglaure, ne tardèrent pas à arriver. Et bientôt le salon fut rempli d'enfants de tous les âges, qui sautaient, couraient de tous côtés, et faisaient un tapage et une poussière à ne plus se voir ni s'entendre.

Aglaure sautait plus haut que toutes ses compagnes; elle les animait par sa gaieté. Jamais elle ne s'était tant amusée; elle ne perdait pas son temps à causer ou à s'asseoir, je vous assure; elle ne restait pas une minute en repos. Jamais écureuil ne parut si turbulant. Son père la regardait de temps en temps, et il souriait en pensant à la manière dont tout cela finirait.

— Les enfants sautèrent et gambadèrent ainsi jusqu'à huit heures du soir; alors on leur servit un beau goûter, et tous se précipitèrent dans la salle à manger. Ah! ils avaient bien gagné le repas qui les attendait, par tout l'exercice qu'ils venaient de faire!

Aglaure, qui avait sauté comme une petite folle, avait très-grande faim, et elle se dirigeait vers la table dressée pour le souper des enfants, dans l'intention d'en faire les honneurs, mais aussi pour y faire honneur. Au moment où elle allait s'asseoir, son père l'arrêta: — Le grand bal commence; on t'attend, ma chère; va vite, il ne s'agit plus de sauter avec des enfants comme une

petite fille, il faut aller figurer à la grande contredanse, et prouver à ton maître que tu as profité de ses leçons.

Aglaure s'éloigna tristement, en jetant un regard d'adieu sur la table et sur toutes les friandises qui la couvraient ; elle voyait avec envie les petits garçons qui se bourraient de brioches, de biscuits, de meringues, de gâteaux de toute espèce : il y en avait un surtout qui mangeait tant, qui était si heureux, qu'il en étouffait.

Il fallut quitter ce beau repas, et aller recommencer un nouveau bal sans s'être reposée du premier, sans avoir pu seulement s'asseoir un seul instant pour souper. Cela était bien cruel; mais Aglaure se souvenait d'avoir dit qu'elle danserait trois jours et trois nuits sans se fatiguer, or il n'y avait pas seulement encore un jour qu'elle dansait, et Aglaure avait bien trop d'orgueil pour crier merci.

CHAPITRE II

Le grand bal.

En entrant dans la salle de bal, elle fut saisie du beau coup d'œil qu'elle présentait. Aglaure, à peine âgée de douze ans, n'avait jamais vu d'autre fête que des petites fêtes de village et quelques bals d'enfants; c'était la première fois qu'elle voyait tant de lustres, tant de dorures, et de lumières et tant de fleurs. Elle en fut éblouie; elle était toute fière d'être admise dans un vrai bal : cela seul la vieillissait de quatre ans, ce qui l'enchantait.

Tout à coup elle se sentit prise d'un grand mépris pour ses petites compagnes qui étaient restées, dans l'autre

chambre, à manger des petits gâteaux, comme des enfants turbulents, qui ne sont bons à rien qu'à gêner les grandes personnes dans leurs plaisirs, et à couvrir de confitures les meubles dorés d'un salon. Combien elle était fière de n'être plus avec elles! Quel dédain elle ressentait pour ce mauvais goûter de petites folles, pour ces misérables gâteaux, qui tout à l'heure faisaient l'objet de son envie! Elle ne comprenait plus comment elle avait pu un seul moment regretter tout cela. Il avait fallu bien peu de temps pour changer ainsi toutes ses idées, toutes ses manières, et je dirai même toute sa personne. Ceux qui venaient de la voir tout à l'heure gambader, sautiller, dans le petit bal, ne pouvaient la reconnaître, maintenant qu'elle était si sérieuse, si triste, et qu'elle se tenait si droite.

Elle s'efforçait de prendre un air très-grave pour se vieillir; ce qui faisait que plusieurs personnes, qui ne comprenaient rien à tout cela, lui trouvaient un air maussade, et crurent qu'on l'avait grondée. Elle n'était pourtant pas de mauvaise humeur, bien au contraire; jamais elle n'avait été plus fière et plus heureuse.

Ce fut bien autre chose encore lorsqu'un grand jeune homme habillé en noir, avec un gilet à la mode, un lorgnon et des gants blancs, vint la prier sérieusement à danser, lorsqu'il prononça, en s'inclinant avec respect, ces paroles consacrées : — Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première contredanse ?

Aglaure fut si flattée qu'elle put à peine répondre : — Oui, monsieur, avec plaisir.

Avec plaisir ! cela était bien sincère, en vérité. Aglaure allait enfin danser sérieusement, et avec un vrai danseur, un jeune homme qui avait des gants ! un *cavalier* qui lui disait : — Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la prochaine contre-danse ? et non plus avec un méchant petit *gamin* qui lui criait, d'un bout de la chambre à l'autre : Ma cousine Aglaure, viens-tu danser avec moi !!!

Que cette façon familière de l'inviter lui paraissait inconvenante maintenant !

CHAPITRE III

Les huit danseurs.

Aglaure était si contente qu'elle ne s'apercevait plus qu'elle était fatiguée.

Elle dansait fort bien, avec beaucoup de grâce, et comme on l'admirait, et que le succès donne des forces, elle oubliait qu'elle avait déjà sauté toute la matinée ; elle se croyait encore à sa première contredanse. La vanité fait des prodiges, elle donnerait des jambes à un goutteux; oui, je suis sûre que si l'on disait longtemps à un goutteux qu'il danse bien, il finirait par faire des entrechats. Ce que j'affirmerai, c'est qu'Aglaure serait allée

se coucher de très-bonne heure ce jour-là si on ne l'avait pas admirée; car jamais elle n'avait ressenti tant de lassitude.

A mesure qu'on la regardait, elle s'animait, elle se redressait; elle mettait ses pieds si en dehors qu'elle manquait de tomber à chaque instant.

— Vous aimez beaucoup la danse, mademoiselle? lui dit son danseur.

— Oui, monsieur.

— Et vous avez raison, car vous dansez à merveille.

Alors elle mit ses pieds si en dehors qu'elle chancela.

— Le parquet est fort glissant, reprit le danseur; — puis, la contredanse finie, il la reconduisit à sa place.

Aussitôt un autre jeune homme vint la prier à danser, puis un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième, puis un sixième, etc., etc. Elle ne savait plus où donner de la tête : elle avait beau répondre : — Je suis engagée.— Ce sera pour la seconde, répondait-on. Il n'y avait pas moyen d'en éviter un seul.

Six contredanses en perspective, quand elle en avait déjà dansé au moins douze; car elle dansait depuis midi: cela paraissait un peu dur. Mais on la trouvait si jolie en dansant, il était impossible de refuser. La vanité ne fait pas grâce; elle veut des succès! des succès! toujours des succès! dussions-nous en mourir.

Les deux contredanses qui suivirent ne furent pas très-pénibles : Aglaure s'efforça moins de se tenir droite; elle

ne pensa pas tant à mettre ses pieds en dehors, et elle en parut d'autant plus gracieuse.

La quatrième contredanse fut moins agréable : Aglaure avait pour danseur un petit jeune homme très-gros et très-rouge, qui était tout essoufflé, et qui se donnait de grands coups dans le nez avec son mouchoir, pour se rafraîchir.

— Vous aimez beaucoup la danse, mademoiselle? *dit-il* d'une voix entrecoupée; moi aussi, ajoutait-il sans attendre de réponse; mais, à Paris, on danse trop vite, cela étouffe. Dans mon pays, on valse très-doucement, et cela est beaucoup moins fatigant, je vous assure. Je n'ai encore dansé ce soir que quatre contredanses; eh bien! je le confesse, je suis fatigué.

Ces paroles rappelaient à Aglaure combien elle-même elle devait être fatiguée; et elle commença à sentir que son courage l'abandonnait.

Le cinquième danseur était un grand jeune homme sec et triste, qui marchait en mesure plutôt qu'il *ne* dansait, qui semblait plutôt remplir un devoir que céder à un plaisir, et dont l'air résigné voulait dire : — Il faut bien faire danser la fille de la maison, j'ai été présenté ici comme danseur.

Cependant, il se crut obligé d'adresser quelques paroles de politesse à Aglaure.

— Vous aimez beaucoup la danse, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Beaucoup, monsieur, répondit-elle en détournant

la tête; et le danseur ne chercha point à continuer la conversation.

Le sixième danseur était un Allemand, qui lui dit : — Ché vois que fous aime peaugoup à tanzer, matemoisselle ?

Le septième était un Italien, qui lui dit : — Danser vous plaît? signorina.

Le huitième était un Anglais, qui lui dit aussi, mais très-vite : — Vous haime le danse?

Et Aglaure se demanda pourquoi tous ses danseurs français, allemand, italien, anglais, lui disaient tous la même chose; c'est que, dans le monde, on n'a pas autre chose à dire à une petite fille de douze ans. On peut causer avec une jeune personne des livres qu'elle a lus, de l'opéra qu'elle a vu la veille, de musique, de peinture, des personnes du monde qu'elle connaît; mais à une petite fille, que dire ? Quand on ne connaît pas intimement sa poupée, on ne sait vraiment pas de quoi lui parler.

CHAPITRE IV

La trentième contredanse.

Aglaure, désenchantée, se dégoûtait de la danse à mesure qu'on cessait de l'admirer, et ses danseurs lui paraissaient moins aimables; elle regrettait presque les méchants petits cousins, qui disaient des folies à mourir de rire.

Épuisée de fatigue, elle s'ennuyait, et cherchait un prétexte pour se retirer, lorsqu'un ami de son père, un ancien colonel, âgé de quarante-cinq ans environ, l'ayant aperçue, vint à elle, et s'écria : — Te voilà, ma jolie petite Aglaure; comme tu es grandie! Je veux faire un

extraordinaire en ta faveur; je veux absolument danser avec toi : voilà, ma foi, quinze ans que cela ne m'est arrivé. Allons, viens vite! j'entends les violons, nous n'avons pas un moment à perdre.

Aglaure fut bien obligée de le suivre; mais elle n'était pas si pressée que lui d'arriver.

La pauvre enfant ne voulait pourtant pas désobliger le vieil ami de son père, en refusant de danser avec lui; il avait toujours été si affectueux pour elle qu'elle l'aimait sincèrement; aussi, quoiqu'elle fût déjà bien fatiguée, le désir de faire plaisir à un ami la soutint encore, comme la vanité l'avait fait naguère, et elle trouva encore cette fois le courage de danser.

Cependant cette contredanse fut un supplice; car son vieux danseur, profitant de la familiarité permise à un ancien ami, ne laissait pas à Aglaure un moment de repos; il ne lui faisait grâce d'aucune des *figures*, tant il était fier de se les rappeler. Il dansait de tout son cœur; il avait mis ses gants verts pour faire le jeune homme, et il avait quitté ses lunettes bleues. Chaque fois qu'il s'agissait de balancer, au lieu d'un *demi-tour de main*, il en faisait douze; et la pauvre Aglaure était si étourdie, qu'elle manquait chaque fois de se trouver mal.

Son père, la voyant si abattue, avait pitié d'elle. — Il est bientôt une heure, ma fille, tu devrais t'aller coucher, disait-il : je crains que tu ne sois un peu fatiguée.

Mais Aglaure, qui voyait que son père ne pouvait s'em-

pêcher de sourire en disant cela, se redressait promptement. — Moi ! non, vraiment, reprenait-elle ; je compte bien danser toute la nuit.

Et M. Bremont, pour lui donner quelques moments de repos, allait dire aux musiciens de jouer une valse ; Aglaure, ne sachant pas encore valser, pouvait alors s'asseoir quelques instants.

Elle espérait toujours que les danseurs l'oublieraient, ou bien que plusieurs d'entre eux seraient forcés de s'en aller pour reconduire leurs sœurs ou leurs mères ; car déjà quelques jeunes personnes avaient quitté le bal. Aglaure les voyait partir avec envie ; tandis qu'elles mettaient leur manteaux et s'éloignaient : — Qu'elles sont heureuses ! pensait Aglaure ; elles vont se coucher et dormir.

Chaque fois qu'elle reconduisait une femme, elle prolongeait les adieux de politesse, espérant chaque fois que les contredanses étant commencées, elle pourrait en manquer une au moins ; mais les danseurs étaient implacables : ils la poursuivaient jusque dans l'antichambre, et la ramenaient impitoyablement à sa place.

Cette musique bruyante et continuelle, jointe à la fatigue qui l'accablait, commençait à l'étourdir : elle voyait tourner tous les objets ; son regard était troublé. Le sommeil, auquel elle refusait de s'abandonner, engourdissait toutes ses pensées ; elle ne savait plus bien où elle se trouvait. Cette danse éternelle lui semblait un cauchemar pénible, auquel elle ne pouvait se soustraire.

Elle se sentait oppressée. Ces mots fatigants retentissaient comme une condamnation à ses oreilles :

« A vos places.

» La chaîne anglaise.

» Balancez à vos dames.

» En avant deux.

» La main droite.

» La queue du chat.

» La pastourelle.

» Chassez les huit. »

Souvent elle allait se réfugier sur un canapé, dans un joli boudoir qui terminait les vastes salons; et là, elle essayait de se reposer quelques instants. Mais bientôt elle était interrompue, dans son demi-sommeil, par ces mots terribles :

— Mademoiselle, j'ai trouvé un vis-à-vis; la contredanse va commencer.

Et puis, revenait cet odieux refrain :

« La chaîne anglaise.

» Balancez à vos dames.

» En avant deux.

» La main droite.

» La queue du chat.

» La pastourelle.

» Chassez les huit. »

Quelquefois aussi, Aglaure allait rejoindre son père, qui jouait au whisk dans le salon voisin; elle prenait un air joyeux en s'approchant de lui.

— Êtes-vous heureux au jeu, ce soir? demandait-elle avec gentillesse.

— Oui, mon enfant, répondait M. Bremont; mais comment n'es-tu pas encore couchée?

— Oh! c'est que je m'amuse beaucoup.

Alors, un danseur venait la chercher, et le même refrain reprenait encore :

« La chaîne anglaise.

» Balancez à vos dames.

» En avant deux.

» La main droite.

» La queue du chat.

» La pastourelle.

» Chassez les huit. »

« Chassez les huit, » ce mot seul lui faisait plaisir à entendre; du moins, c'était la fin, c'était un repos.

CHAPITRE V

Un peu de fatigue.

Il était déjà quatre heures du matin; on était au printemps : le jour venait de paraître.

Une fenêtre était ouverte sur la rue, dans un des grands salons, déjà désert. Aglaure alla s'asseoir sur une banquette qui était devant la fenêtre; elle regarda tristement dans la rue. — Il faisait encore jour quand le bal des enfants a commencé, pensa-t-elle; la nuit s'est passée, le jour est revenu, et je danse encore.

Mais aussi, elle se souvint d'avoir dit qu'elle danserait trois jours et trois nuits sans se fatiguer, et elle se trouva bien ridicule d'avoir dit cela.

Cependant, voyant que le bal était près de finir, elle voulut faire encore preuve de courage, et attendre que tout le monde fût parti. — Quand il n'y aura plus de musiciens, dit-elle, on ne me forcera plus à danser.

— Eh! qui donc vous y forçait, petite folle, si ce n'est votre orgueil et votre entêtement?

Voilà ce que je lui aurais répondu, si j'eusse été là; mais, je dois l'avouer, je n'avais pas été priée à ce bal.

Déjà plusieurs laitières passaient dans la rue avec leurs petites charrettes, et s'impatientaient fort en voyant les voitures du bal qui encombraient encore les abords de cette rue. — Peut-on se coucher si tard, disaient-elles, et gêner ainsi le pauvre monde; ne peuvent-ils pas s'amuser sans encombrer le chemin?

Aglaure entendait ces discours : — Encore, si nous nous amusions! pensait-elle.

L'air frais du matin pénétra dans tous ses sens, et l'engourdit à un tel point, qu'elle n'entendait la musique de la fête que comme un son lointain, qui peu à peu s'affaiblissait. Ces fatales paroles retentissaient encore à son oreille :

« La chaîne anglaise.
» Balancez à vos dames.
» En avant deux.
» La main droite.
» La queue du chat.
» La pastourelle.
» Chassez les huit. »

Mais Aglaure n'en comprenait plus le sens. Elle s'était mise à genoux sur la banquette, et avait appuyé ses deux bras sur la balustrade en pierre, pour se soutenir et voir plus loin dans la rue; insensiblement sa tête s'inclina, se posa sur ses mains, et bientôt Aglaure s'endormit. Le mouvement qu'elle fit en penchant sa tête dénoua ses cheveux, et le peigne qui les retenait tomba dans la rue, ainsi qu'une petite fleur, qui composait toute sa parure.

Le jeune homme avec qui elle devait danser la dernière contredanse la chercha quelque temps; mais il ne put la trouver, car elle était cachée par les rideaux de la fenêtre, fermés derrière elle. Aglaure resta endormie sur la balustrade tout le temps que l'on dansa le *cotillon*.

Son père, ne la voyant plus, pensa qu'elle était allée se coucher, et il comprit qu'elle devait avoir grand besoin de dormir.

Le sommeil d'Aglaure était si profond, qu'elle ne sentait pas le froid de la pierre à travers ses gants blancs, qui seuls défendaient ses bras; elle n'entendait point le bruit de la rue, qui s'augmentait à chaque instant.

Peut-être elle serait restée jusqu'au soir à cette place, si un commissionnaire n'eût remarqué sur le pavé un peigne dont les dents venaient d'être brisées, et une jolie petite fleur artificielle, qui semblait n'être là que depuis peu de temps.

Un mouvement bien naturel lui fit lever les yeux pour

regarder la maison, la fenêtre d'où ces objets avaient été jetés. Alors, il aperçut une longue chevelure pendant sur la balustrade.

Effrayé à cet aspect, il recula de quelques pas, et vit Aglaure qui dormait sur la fenêtre. Comme elle ne faisait aucun mouvement, que ses cheveux étaient épars, et qu'il allait souvent à l'*Ambigu* voir des mélodrames, il ne douta pas qu'elle ne fût morte, et même un peu assassinée.

Il frappe à la porte, et réveille la portière, qui dormait sur son poêle.

La portière réveille la femme de chambre, qui dormait dans un fauteuil.

— Un malheur est arrivé dans votre maison, lui dit le commissionnaire ; mais la femme de chambre étendait les bras, et ne comprenait rien à ce qu'on lui disait.

— Un grand malheur est arrivé dans cette maison, répéta le commissionnaire, impatienté de leur indifférence ; un assassinat ! ajouta-t-il pour produire plus d'effet.

— Un assassinat ! répéta la portière avec empressement.

— Oui, reprit-il ; une jeune fille a été assassinée pendant la fête. (Ceci était une vraie phrase de mélodrame.)

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la femme de chambre, ce doit être mademoiselle Aglaure ; je l'ai attendue toute la nuit, elle n'est pas venue.

Alors, la femme de chambre entra dans le bal tout effarée.

— Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. Bremont, un grand malheur est arrivé pendant la fête : mademoiselle Aglaure...

— Ma fille ! s'écria M. Bremont, inquiet.

— Oui, monsieur ; un homme l'a vue évanouie à une fenêtre. Je dis évanouie, pour ne point effrayer monsieur, ajouta-t-elle en se penchant vers les gens qui l'écoutaient.

A ces mots, toutes les personnes qui restaient encore au bal s'agitèrent ; les danses furent interrompues, et chacun se portant aux fenêtres des divers salons, tous les rideaux furent ouverts dans un instant.

— La voilà ! la voilà ! cria bientôt un des jeunes danseurs qui avaient *assassiné* Aglaure ; et chacun se précipita de son côté.

— Elle est à genoux, dit l'un.

— Elle dort profondément, dit un autre.

— Elle est évanouie ! cria la femme de chambre ; il faut la faire revenir à elle.

— Gardez-vous-en bien ! reprit à son tour M. Bremont ; laissez-la, au contraire, dormir jusqu'à demain : elle a besoin de repos, je vous l'assure ; et je parie que vous pourrez l'emporter d'ici sans la réveiller.

CHAPITRE VI

Une bonne ironie corrige.

Castigat ridendo mores.

En effet, on transporta la petite fille endormie dans sa chambre ; on la déshabilla, on la mit dans son lit, sans qu'elle s'éveillât même un peu.

Le lendemain, à cinq heures du soir, lorsqu'on allait se mettre à table, elle dormait encore ; pourtant il fallut bien se lever.

Son père et ses cousines, réunis dans le salon, attendaient avec impatience son arrivée. Dès qu'elle parut,

ils l'accueillirent par de grands éclats de rire, et la pauvre Aglaure, bien honteuse, voulut s'éloigner.

— Viens, mon enfant, dit M. Bremont; ne pleure pas : je suis certain que te voilà corrigée.

— Oh ! oui ! dit Aglaure en pleurant; jamais de ma vie je ne danserai plus.

— Prends garde, ceci est encore de l'exagération, répondit M. Bremont en souriant; ne t'engage pas si vite à renoncer à la danse : dans un an, tu l'aimeras peut-être encore plus que tu ne crois.

— Aglaure, dit une de ses cousines qui était fort maligne, tu ne veux donc pas venir ce soir au bal chez madame de Volnar ? on dit qu'il sera charmant.

— Méchante ! reprit Aglaure avec tristesse; tu vois bien que je ne peux plus marcher.

— Allons, mesdames, ne la tourmentez pas, reprit M. Bremont en embrassant sa fille : ne pensons plus à cette histoire ; je vous assure que ma fille ne retombera pas dans une semblable faute.

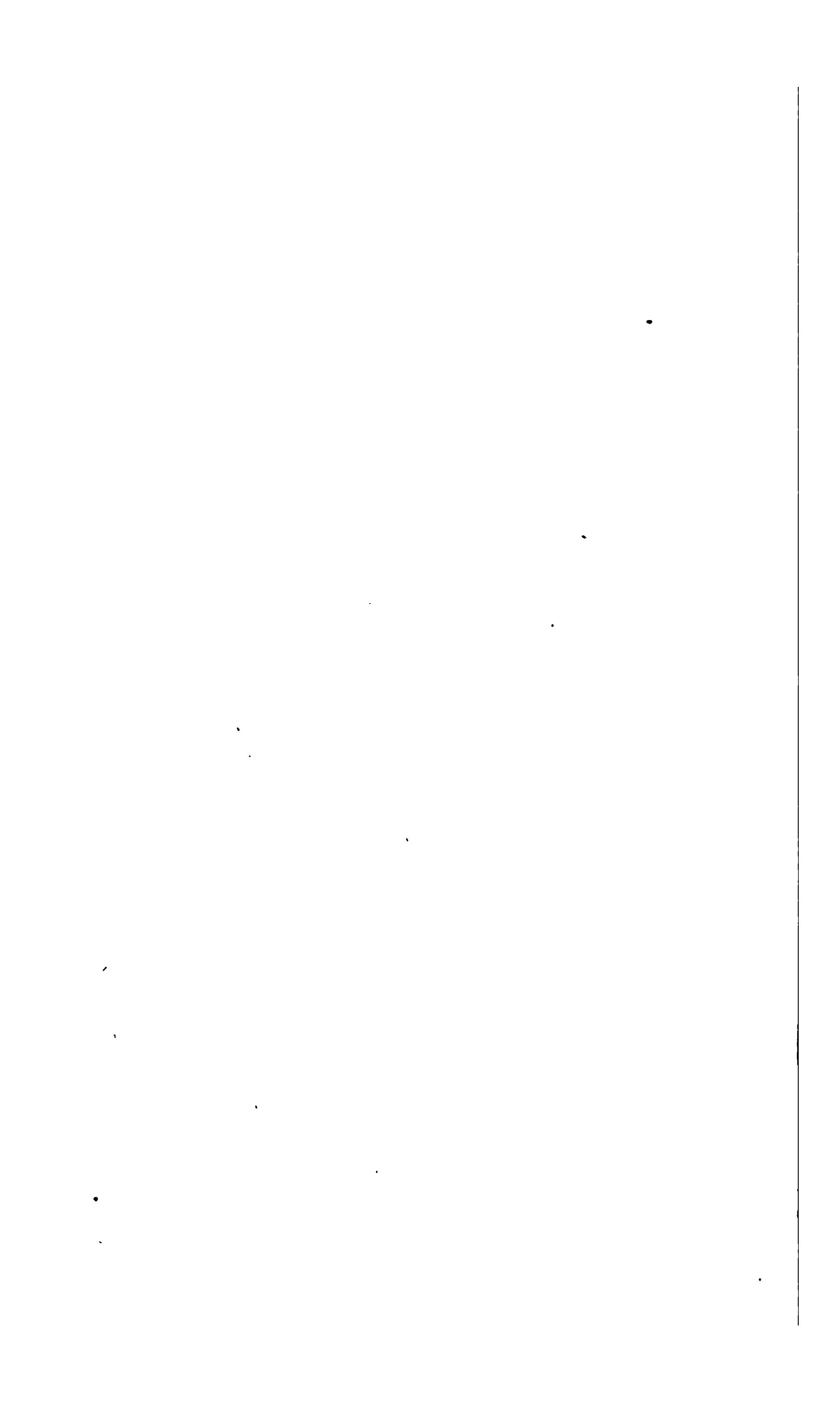
Alors on changea de conversation ; mais la méchante petite cousine, s'étant mise au piano, joua ce vieil air bien connu : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Toute la famille rit de cet à-propos. Cette plaisanterie fut adoptée par la suite ; ce vieil air devint un langage, et quand Aglaure était tentée de retomber dans son ancienne exagération, on n'avait qu'à lui chanter : — La danse n'est *plus* ce que j'aime, — pour la faire aussitôt rentrer dans la vérité.

Ce conte nous apprend, mes chers neveux, que l'exagération est un défaut vulgaire, et que le seul moyen de corriger les personnes exagérées dans leurs discours et dans leurs sentiments, c'est de les forcer à tenir leurs promesses.

LE

CHIEN VOLANT



CHAPITRE PREMIER

Les Chiens et les Oiseaux.

La princesse de Valencourt était une grande dame fort en renommée dans Paris. On racontait d'elle des choses merveilleuses, d'éminents services rendus par elle à ses amis, comme on n'en prodigue pas de nos jours; des histoires de condamnés à mort sauvés par son pouvoir d'une manière qui sentait le prodige, et mille choses de ce genre que le vulgaire avait peine à comprendre. Aussi les petits esprits qui n'aiment point à s'étonner, et veulent tout expliquer, même ce qui est impossible, trouvaient plus commode de la regarder comme une

fée. — C'est une fée, se disaient-ils, et cela répondait à tout.

Cette princesse possédait, à quelques lieues de Paris, un château superbe, où elle passait toute l'année, et qui renfermait des merveilles. C'étaient des pianos qui faisaient de la musique tout seuls ; des chanteurs invisibles qu'on entendait tout à coup dans les airs sans savoir d'où venaient leurs voix ; des fleurs qui fleurissaient toute l'année, sans qu'un seul jardinier pensât même à les arroser. Je n'en finirais pas si je répétais tout ce que l'on racontait de ce séjour de délices.

Parmi les beautés de ce lieu, ce qui attirait le plus l'attention des voyageurs, était une admirable volière où se trouvaient réunis les oiseaux les plus rares, les plus jolis, venus de toutes les parties du monde. Leurs ailes, brillantes de pourpre, d'iris, d'or et d'azur, éblouissaient les yeux ; et leurs ramages, quoique très-différents, semblaient s'harmoniser pour ravir les oreilles.

Ils s'attachaient par centaines aux riches barreaux de leur cage dorée, et lorsqu'ils se tenaient là immobiles, cette cage avait l'aspect d'un immense canevas d'or brodé d'oiseaux de mille couleurs.

On admirait aussi les beaux équipages de chasse de la princesse, et une meute nombreuse composée de chiens de toute espèce, lévriers, bassets, chiens d'arrêt, chiens de Terre-Neuve, chiens couchants, chiens anglais, chiens turcs, enfin chiens de tous les pays. On avait

le plus grand soin de ces messieurs, qui étaient logés dans un chenil superbe.

La princesse, qui était fort généreuse, donnait souvent les petits de ses chiens à ses amis, et c'était plaisir de voir comme ils la courtisaient pour en obtenir. Ces chiens étaient élevés comme des fils de roi : ils avaient un gouverneur attaché à leur personne, qui leur enseignait toutes les sciences, c'est-à-dire toutes celles qu'il importe à un chien d'étudier, telles que la chasse, la danse, l'art de rapporter, de fermer une porte avec leurs pattes, de faire l'exercice avec un bâton, comme les conscrits, et bien d'autres talents encore.

Les enfants des amis de la princesse ne se faisaient jamais longtemps prier pour aller lui faire une visite; ils s'amusaient beaucoup dans son jardin à regarder les oiseaux et à faire danser les chiens. Tous les dimanches, en quittant le collége, Léon de Cherville se rendait au château de la fée-princesse avec sa mère, et il ne s'en retournait jamais le soir à Paris sans avoir un peu les larmes aux yeux; c'est qu'on ne pouvait quitter ce beau séjour sans regrets.

Un dimanche, c'était après la distribution des prix, Léon venait d'arriver au château, comme à son ordinaire. — Je suis très-contente de toi, Léon, lui dit la princesse avec bonté; tu as obtenu deux prix cette année : c'est un beau succès; je veux aussi te récompenser.

La fée, à ces mots, l'emmena dans le jardin, et, s'étant

arrêtée devant la grande volière : — Regarde bien ces oiseaux, dit-elle ; je te donnerai celui que tu aimeras le mieux.

Léon alors sauta de joie en battant des mains, et se mit à dévorer des yeux tous les oiseaux.

C'était précisément l'heure de la promenade des chiens, ils sortaient un à un de leur chenil, chacun tenu en laisse par un précepteur.

Léon ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il courut à eux, et se mit à les caresser en jouant.

— Ah ! tu préfères les chiens ? dit la princesse, alors je t'en donnerai un.

— J'aime bien aussi les oiseaux, reprit Léon.

— Eh bien, ce sera comme tu voudras, choisis. Que veux-tu que je te donne, un chien ou un oiseau ?

— Je voudrais avoir les deux... répondit l'enfant en souriant.

— Un chien et un oiseau ! s'écria madame de Cherville, qui n'aimait ni l'un ni l'autre ; c'est trop, mon fils ; tu ne pourrais avoir soin des deux à la fois, et d'ailleurs ils ne sauraient bien vivre ensemble : choisis, c'est tout ce que je puis te permettre.

Léon fit une petite moue qui n'était pas très-aimable.

Il retourna vers la volière, et regarda tous les oiseaux ; puis il revint près du chenil, et regarda tous les chiens, sans pouvoir jamais se décider.

La princesse riait de son incertitude et des tourments

qu'il éprouvait. En effet, c'est un grand supplice que de choisir entre deux choses qu'on aime également.

— Léon, dit la fée, je te laisse jusqu'à demain pour te décider : tu viendras déjeuner avec moi sans ta mère, qui ne se lève pas de si bonne heure que nous, et je suis sûre que nous nous entendrons à merveille.

La princesse prit un air fin en disant ces mots, que Léon interpréta favorablement. Le mystère pour les enfants gâtés est toujours brillant d'espérance.

CHAPITRE II

Toujours indécis.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, Léon était levé, tant il avait d'impatience de revoir la fée. Tout le monde dormait encore lorsqu'il arriva au château, situé à peu de distance de la terre que madame de Cherville habitait pendant l'été.

Léon, en attendant le réveil de la princesse, recommença de nouveau ses courses indécises du chenil à la volière, et de la volière au chenil.

— Que cet oiseau rouge a de belles ailes! pensait-il. Oh! oui! c'est un oiseau que je veux.

Puis, un moment après : — C'est si amusant d'avoir un chien, se disait-il, qui vous suit partout, qui vous caresse, qui rapporte, qui va à la chasse, qui fait l'exercice ! car enfin un oiseau n'est bon à rien : il chante dans sa cage, et voilà tout.

Mais bientôt après il reprenait : — Sans doute ; mais c'est commun d'avoir un chien : tout le monde peut avoir un chien, mais tout le monde n'a pas un bel oiseau qui vient des îles.

La princesse le surprit encore dans cette incertitude.
— Eh bien, Léon, dit-elle, es-tu décidé ?

— Oui, madame ; c'est un oiseau que je désire.

— Comment ! tu ne préfères pas un chien ? j'en ai un qui est si intelligent !

— Alors je le prendrai ; vous avez raison, je préfère un chien.

La fée se mit à rire ; et tout le temps du déjeuner, elle s'amusa de l'indécision de l'enfant.

Un domestique, s'approchant de Léon, dit : — Monsieur prend-il du café ou du thé ?

— Du thé, répondit Léon ; mais aussitôt il se reprit : — Non, non, du café ; j'aime mieux du café : je n'en prends jamais chez ma mère... Cependant, le thé... mais non, le café...

Et le domestique restait pendant ce temps immobile avec son grand plateau, attendant que Léon se fût décidé.

— Servez-lui du thé et du café, dit la princesse ; il a

fait une grande course ce matin, il s'est levé à quatre heures, et il doit avoir très-faim.

Léon fut surpris de voir que la princesse était instruite de l'heure à laquelle il s'était levé; il se rappelait aussi que la veille elle lui avait parlé des deux prix qu'il avait obtenus au collége, sans que personne lui en eût rien dit. — Elle devine tout, pensa-t-il; c'est une femme extraordinaire.

Après le déjeuner, la princesse se leva d'un air grave, et s'adressant à Léon, elle dit : — Suivez-moi.

L'enfant pressentit qu'il allait se passer quelque chose d'étrange, puisque la princesse, qui ordinairement le tutoyait, venait de lui dire : *Suivez-moi,* d'un ton si solennel.

La fée tenait une petite clef d'ivoire à la main; elle l'approcha du mur, où cependant on ne voyait point de serrure, et au même instant une porte, jusqu'alors invisible, s'ouvrit : ce dont Léon parut fort étonné.

Il suivit la princesse dans un long et étroit corridor, où ils marchèrent pendant un quart d'heure environ. L'obscurité était profonde; mais Léon n'avait point peur. Enfin il entendit le bruit d'une serrure qu'on ouvrait, et il se trouva dans un magnifique pavillon chinois, situé au bord d'une rivière.

CHAPITRE III

Fleurs bizarres.

Le soleil éclairait de tous côtés ce pavillon, et faisait briller les riches couleurs des tentures de soie qui recouvraient les murs du salon. Ce salon était presque tout à jour, et ses huit fenêtres étaient ornées de superbes vases du Japon, remplis de fleurs et d'arbustes que Léon n'avait jamais vus nulle part, même dans les serres les plus renommées.

— Noireau n'est pas ici ? dit la fée en entrant dans le pavillon ; il attend peut-être qu'on l'appelle. Faites-moi le plaisir de sonner, ajouta-t-elle en s'adressant à Léon.

Mais Léon regarda de tous côtés, et il ne vit point de sonnette.

— Cueillez une de ces fleurs, continua la fée en indiquant à Léon une grappe de clochettes blanches qui retombaient gracieusement des branches d'un bel arbuste que l'enfant contemplait avec admiration.

Léon obéit; mais, pour cueillir la fleur, il secoua tout l'arbuste, et au même instant il se fit un carillon si épouvantable que l'enfant recula épouvanté.

La fée, voyant sa frayeur, voulut le rassurer. — Cet arbre est inconnu dans ce pays, dit-elle; il est originaire de la Chine : on le nomme *le lis à sonnettes*, à cause de sa fleur, qui rend des sons pareils à ceux d'une cloche, et qui en a presque la forme ; c'est une plante fort extraordinaire. N'en ayez pas peur : venez.

Léon se rapprocha du grand vase qui renfermait cette plante merveilleuse, et la fée s'amusa à faire sonner toutes les fleurs les unes après les autres. Les grosses cloches, tout à fait fleuries, avaient un son terrible comme le bourdon d'une cathédrale; les clochettes, à demi fleuries, avaient le son grave, sonore de la cloche d'un collége; tandis que les boutons, au contraire, avaient le son faible et gentil des clochettes des agneaux dans les montagnes.

La fée fit aussi remarquer à Léon plusieurs autres plantes bien plus extraordinaires encore. Il y en avait une, entre autres, appelée *le buisson d'écrevisses;* les feuilles en étaient légères et bien découpées, comme

celles du persil, et la fleur, très-longue et rouge, avec deux petites taches noires qui ressemblaient à des yeux, avait, à s'y tromper, la forme d'une écrevisse : toutes les fleurs étaient réunies en un tas sur la tige, et jamais plante n'avait été si justement nommée.

Plus loin était une autre plante avec laquelle Léon aurait bien voulu jouer un moment; on la nommait *raquette à fleurs de plumes*. Les larges feuilles de cette plante ressemblaient à de véritables raquettes, et sa fleur blanche et légère était le plus joli petit volant que jamais garçon épicier ait fait tomber dans le ruisseau. Il était impossible de ne pas rendre hommage à la nature, qui avait su réunir en une même plante et la raquette et le volant.

Dans un grand vase du Japon, Léon remarqua encore un autre arbuste dont il s'amusa extrêmement; la fleur en était tout à fait risible. — Cet arbuste, dit la fée, est *le grand herbaut,* ou palmier à capotes.

Cet arbre avait l'aspect le plus étrange : sa longue tige droite était traversée de branches horizontales comme le bâton d'un perroquet; mais chacune de ces branches faisait un large crochet en se terminant. C'est à l'extrémité de ce crochet que la fleur était attachée; cette fleur avait absolument la forme d'une capote, d'une très-petite capote, quoique ce fût une grosse fleur. Il y en avait de toutes couleurs : des roses, des bleues, des jaunes, des rouges, des lilas; il y aurait eu de quoi parfaitement coiffer toutes les poupées de la terre avec les capotes de

cette plante, dont l'étalage d'une marchande de modes peut seul vous donner l'idée.

Léon, ravi de voir tant de merveilles, joua longtemps avec toutes les fleurs, sans remarquer un petit nègre que le bruit de la première sonnette avait attiré.

— Noireau, dit la fée à son nègre en lui confiant la clef d'ivoire dont elle s'était déjà servie, et qui, à ce qu'il paraît, ouvrait toute espèce de serrures, allez ouvrir la niche d'or, et amenez-moi le chien volant.

Ces paroles retentirent aux oreilles de Léon, malgré le bruit des clochettes qui absorbait son attention.

— Le chien volant! répéta-t-il.

CHAPITRE IV

Qu'il est laid!

— Oui, mon enfant, répondit la fée. Tu n'as pu te décider entre les chiens et les oiseaux; j'ai vu que tu ne pourrais posséder l'un sans beaucoup regretter l'autre ; que ta mère ne voulait pas te permettre d'avoir un chien et un oiseau : eh bien! pour vous arranger tous les deux, je te donne un chien qui est un oiseau.

— Vraiment! s'écria Léon, ne pouvant revenir de sa surprise, un chien qui est un oiseau ! Qu'il doit être joli!

Et déjà Léon se figurait une gentille levrette avec de petites ailes; et déjà il se demandait s'il lui ferait faire une niche ou bien une cage,

Lorsque Noireau reparut, amenant le chien volant.

A son aspect, Léon fit une grimace peu flatteuse pour un si rare animal.

Le fait est que le chien volant était affreux. C'était un gros chien à longues oreilles, quasi caniche, quasi bichon, quasi barbet; il était mal fait, presque bossu ; il portait la queue entre les jambes, et jamais on ne lui aurait soupçonné des ailes avec une mine si piteuse.

— Voilà votre chien, dit la fée.

— Il n'a pas trop l'air d'un oiseau, répondit Léon peu satisfait.

— Je vois qu'il ne vous plaît guère, reprit la princesse ; mais dites-moi franchement, quel défaut lui reprochez-vous?

Léon n'osait pas dire : Je le trouve affreux; il dit : — Je le trouve trop grand.

La fée sourit. — Ne vous plaignez pas de ce défaut, dit-elle ; tout à l'heure vous penserez peut-être que c'est un avantage.

Alors la princesse ayant fait signe au petit nègre de s'approcher, lui parla une langue étrangère, et Noireau emmena le chien dans le jardin qui entourait le pavillon.

La fée prit Léon par la main ; tous deux quittèrent le salon chinois, et allèrent s'asseoir sur un banc pour voir ce qui allait se passer.

— Je n'ai jamais vu un chien plus laid, pensait Léon ; j'aimerais mieux tout bonnement un serin. Que veut-elle que je fasse de ce vilain caniche, bichon, barbet?

car je ne sais pas seulement de quelle espèce il peut être... Il y a de si beaux oiseaux là-bas dans la volière! pourquoi n'ai-je pas choisi un oiseau?

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, le petit nègre avait conduit le chien volant au milieu d'une grande pelouse verte, et après l'avoir caressé doucement, il s'était mis sans façon à cheval sur son dos.

Alors, le chien avait redressé ses oreilles, comme fier de son cavalier, et tous deux étaient restés immobiles, attendant les ordres de la princesse.

Noireau se tenait droit sur son chien, et paraissait un fort bon écuyer.

La fée, les voyant bien disposés tous deux, prononça le mot magique que le chien attendait pour s'envoler; je ne sais pas bien si le mot était magique, ou si seulement le chien était dressé à ne partir qu'en l'entendant. Je n'ai pu vérifier ce fait; mais peu importe.

NASGUETTE!

NASGUETTE!

s'écria la princesse.

Et au même instant, prodige inconcevable! le chien ouvrit de larges ailes que ses vilains poils dissimulaient; ses yeux ternes devinrent rayonnants comme des émeraudes; ses membres se déployèrent avec majesté; sa queue se redressa en trompette; ses pattes s'étendirent,

ses ongles s'allongèrent : ce n'étaient plus les griffes d'un pauvre chien, c'étaient plutôt les serres d'un aigle.

Il s'éleva, s'éleva dans les cieux, noble et terrible, faisant bruire ses larges ailes, qui frappaient les airs en cadence : ce n'était plus un chien, c'était un phénix, un condor !

Rien n'était plus imposant que ce spectacle; rien n'était plus beau à voir que cet animal, plein d'ardeur, planant dans l'espace avec fierté, en emportant sur ses ailes cet enfant, dont la tête expressive se dessinait en noir sur l'azur embrasé des cieux. Le petit nègre portait un collier de diamants, que le soleil faisait briller, et qui paraissait une étoile : rien n'était plus beau, croyez-moi.

Léon était anéanti; il regardait, il admirait; il était ravi, il avait peur, il ne savait plus que penser.

— Eh bien ! lui dit la fée voyant sa surprise, trouves-tu encore que ton chien soit trop grand?

— C'est un oiseau !... s'écria Léon indigné, et le plus bel oiseau du monde !

— N'importe, le trouves-tu trop grand ?

— Oh ! non, reprit Léon; s'il était plus petit, comment pourrait-on le monter ?

— Ah ! ah ! dit la fée, tu vois donc bien que j'avais raison; je parie que tu ne le trouves plus si laid, non plus.

— Au contraire, jamais je n'ai rien vu de si admirable. Ce n'est pas un chien; c'est un prodige.

CHAPITRE V

Audace.

Léon, suivant des yeux le chien volant dans la nue, attendait avec impatience qu'il redescendît sur la terre, pour essayer à son tour une promenade aérienne.

Le petit nègre paraissait si accoutumé à ce genre de voyage, que Léon n'imaginait point qu'il y eût le moindre danger à s'élever si haut dans le ciel.

Il fut bien heureux lorsqu'il vit enfin le chien redescendre par degré dans son vol, et se rapprocher du sol sensiblement.

— Si le chien n'est pas fatigué, dit Léon à la bonne

fée, je puis l'essayer à mon tour, n'est-ce pas, madame?

— Oui, mon enfant, reprit la princesse; mais pour cela, il faut que tu apprennes à le conduire : il ne s'élève ou ne s'abat dans les airs que lorsqu'on prononce les deux mots magiques qui, seuls, ont le pouvoir de le diriger. Pour qu'il s'envole, il suffit de lui dire deux fois :

NASGUETTE!
NASGUETTE!

Mais pour qu'il redescende, il faut lui dire au moins trois fois :

ALDABORO!
ALDABORO!
ALDABORO!

Sinon tu risquerais de rester en l'air toute ta vie, ce qui ne serait pas fort agréable.

Léon se fit répéter à plusieurs reprises les deux mots magiques : le premier, celui de Nasguette, lui parut facile à retenir ; mais le second eut de la peine à entrer dans sa mémoire, et même il eut besoin de l'entendre bien des fois répéter pour parvenir seulement à le prononcer.

Pendant cette étude, le nègre et le chien volant étaient redescendus sur la terre.

A peine le chien volant eut-il touché la prairie, que Léon courut à lui, et se mit à le caresser, à lui dire toutes sortes de gentillesses, toutes celles que l'on peut adresser à un chien et à un oiseau.

Il voulut lui faire faire l'exercice comme on le fait faire aux chiens vulgaires; mais le chien volant ne se prêta point à ce jeu trivial des chiens de cordonniers et autres, et Léon alla se plaindre à la fée de cette résistance.

— Ingrat! dit la princesse tristement, je te donne une merveille, et tu veux en faire une vulgarité! Tu mériterais que je donnasse ton chien à un autre qui en serait plus digne que toi.

Léon reconnut qu'il avait tort.

Après avoir laissé au chien volant le temps de bien se reposer, il se mit à cheval sur son dos, et prononça bravement le mot magique :

NASGUETTE!
NASGUETTE!

Et le chien docile s'envola.

CHAPITRE VI

L'oubli est un danger.

La princesse fut étonnée de la hardiesse de Léon et de la bonne tenue qu'il avait sur sa monture. Il s'élevait dans les airs à une hauteur effrayante, et nulle impression de terreur ne se peignait dans ses regards.

Pendant ce temps, la fée se livrait à ses réflexions. — Les enfants aiment le danger, pensait-elle ; oui, quand il leur est offert comme un plaisir ; faites-en un devoir, et vous les verrez pleurer pour s'y soustraire. Si j'avais dit : Léon, montez sur le dos de ce chien, qui vous emportera à plus de mille pieds en l'air, il se serait récrié,

il m'aurait appelée cruelle, et m'aurait accusée de vouloir sa mort.

Léon, du haut des cieux, n'apercevait plus la terre que vaguement : Paris lui semblait un petit tas de pierres, et la pointe du dôme des Invalides une aiguille anglaise à tête d'or.

A mesure qu'il s'élevait, l'air devenait plus froid, et comme il était à peine vêtu, il songea bientôt à redescendre.

Il voulut prononcer le mot magique qu'il avait tant de fois étudié avant de partir pour les airs; mais il se trompa, et confondant le mot du départ avec le mot du retour, il s'écria deux fois, comme il croyait devoir le faire :

NASGUETTE!
NASGUETTE!

Mais le chien, loin de redescendre, reprenait un nouvel essor, et s'élevait encore plus haut dans son vol.

Léon reconnut sa méprise, et s'apprêta à prononcer le second mot; mais il l'avait presque oublié, il le disait mal, et le chien volant n'y obéissait point.

En effet, le mot magique était difficile à retenir, pour un enfant surtout qui n'était pas fils de magicien.

Au lieu d'Aldaboro, Léon disait : *Aye donc! bourreau*, ou bien : *Adadabourreau, ah! beau bourreau, Attanporo*, et dix autres bêtises semblables, qui n'é-

taient pas magiques du tout : aussi le chien n'en prenait-il qu'à son aise; il se promenait dans les airs sans songer à redescendre jamais.

Léon commençait à s'alarmer : — Vais-je donc rester ainsi toute ma vie? se demandait-il; maman sera inquiète de ne pas me voir revenir... et puis je ne peux pas vivre en l'air toujours, sans manger. Il n'y a même pas moyen de crier au secours; personne ne m'entendra. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

Il est certain qu'il ne pouvait compter sur les passants pour obtenir quelque secours; les voyageurs sont rares dans ce pays-là, peut-être parce qu'il n'y a point d'auberges.

Le pauvre enfant commençait à se désenchanter de son beau chien; il découvrait qu'une merveille est un tourment lorsqu'on ne sait pas s'en servir.

D'abord il se mit à pleurer, comme font tous les petits enfants qui ont peur; ensuite il réfléchit que ses larmes étaient inutiles, puisqu'il n'y avait là personne qu'elles dussent attendrir; et retrouvant son courage, il se dit qu'au lieu de perdre son temps à se désoler, il valait bien mieux rassembler toutes ses idées pour se rappeler le mot magique qui devait le ramener sur la terre, et le tirer de tout danger.

Alors il se fit dans sa petite tête un travail de mémoire digne d'un cerveau de savant, de mathématicien. — Je le savais il y a deux heures, ce mot fatal, pensait Léon, quand il m'était inutile; et maintenant que ma vie dépend de

lui, je ne pourrais me le rappeler ! Ah ! cela serait trop malheureux ! Allons, allons, cherchons bien.

Allabro !

Allabrero !

Almabaro !

Altabro !

Ah ! j'en approche.

Léon parla tout haut de la sorte pendant un quart d'heure ; si, par hasard, quelqu'un avait passé par là, il eût été fort surpris d'entendre ce petit bonhomme qui se parlait ainsi tout seul dans les airs.

A force de le chercher dans sa mémoire, il trouva enfin le mot magique.

— Aldaboro ! s'écria-t-il le cœur rempli de joie et même de fierté ; car il était orgueilleux de s'être tiré de danger lui-même. Une voix qui lui aurait soufflé le mot sauveur, en lui ôtant le mérite de le trouver lui seul, l'aurait contrarié.

CHAPITRE VII

Le nom.

Quel plaisir Léon éprouva en voyant le chien fabuleux obéir à son commandement! Le chien descendait rapidement sur la terre, et Léon lui caressait doucement les ailes, tant il était content de lui!

Bientôt Léon découvrit les objets d'abord imperceptibles : Paris n'était plus un petit tas de pierres, mais un gros tas de maisons; les grands arbres n'étaient plus des touffes d'herbe; la colonne de la place Vendôme ne lui semblait plus un poteau; les tours de Notre-Dame, deux bâtons noirs de cire à cacheter, et la Seine un long ruban

jaune et sale qui tenait ensemble toutes les maisons.

Il commençait même à distinguer le pavillon chinois de la princesse, et la princesse elle-même, qui, avec sa robe de mousseline blanche, avait l'air d'un cygne sur un pré.

Peu à peu, il la vit qui lui tendait les bras, tant elle était en peine de le revoir! car la bonne fée avait été fort inquiète de l'absence si prolongée de Léon.

Le chien ayant reconnu sa maîtresse, alla s'abattre à ses pieds, et Léon mit pied à terre avec un empressement que l'on comprendra sans peine.

— Me voilà enfin! s'écria-t-il; j'ai manqué ne plus vous revoir : j'avais oublié le mot magique; mais je m'en souviendrai toujours maintenant.

— Tu es un enfant courageux, dit la princesse, en embrassant Léon; tu es digne de posséder une merveille. Mais il est tard : retourne vite chez ta mère; elle doit t'attendre depuis longtemps. Va...

— Et mon chien? interrompit Léon. N'emmènerai-je pas mon chien?

— Tu l'aimes donc encore, malgré les dangers qu'il t'a fait courir?

— Sans doute, sans doute; je ne crains plus rien maintenant. Oh! j'aurai bonne mémoire. Allons, viens, toi, ajouta Léon en s'adressant au chien volant, qu'il entraînait avec lui; puis il s'arrêta. — Je ne sais pas son nom; comment l'appelez-vous, madame?

— On l'appelle ici le chien volant, répondit la prin-

cesse, mais il faut lui donner un autre nom; car, avant tout, mon enfant, tu dois cacher à tout le monde que ton chien a des ailes. Tu ne dois t'envoler avec lui que la nuit, ou dans ce jardin, où l'on ne peut te voir.

— Quoi! je ne le dirai pas à maman?

— Ni à ta mère, ni à personne.

— Pas même à Henri! ajouta Léon avec humeur.

— Qu'est-ce que Henri? lui demanda la princesse.

— Henri! c'est mon camarade de collége : il a treize ans; il est plus grand que moi : son oncle lui a donné un fusil.

— Eh bien! pourquoi désires-tu lui parler de ton chien?

— C'est qu'il me parle toujours de son fusil. Il doit venir chez ma mère passer les vacances avec son oncle et son fusil; et il se moque toujours de moi, parce que je suis trop petit pour aller à la chasse. Il est grand, lui; il a une cravate et des bottes.

— Oui! mais il n'a pas de chien volant, reprit la fée avec un malin sourire; et si tu apprends à bien diriger ton chien, tu rapporteras, grâce à lui, plus de perdrix et de faisans que n'en pourraient tuer tous les fusils du monde.

— Vraiment! dit Léon, en sautant de joie; oh! comme Henri va *bisquer!*

— Prends garde, Léon, dit la princesse; la moindre imprudence peut tout gâter. Si jamais l'on vient à découvrir que ton chien a des ailes, il sera perdu pour toi.

— Quoi! dit Léon, on me le volerait?

— Ce ne serait qu'un demi-malheur, mon ami; tu pourrais, à force de recherches, le retrouver, ou le racheter à force d'argent. Non, c'est un malheur plus grand que tu auras à craindre, un malheur sans remède, mon enfant. Retiens bien cette leçon que je vais te donner; ce n'est peut-être pas tout de suite que tu la comprendras; elle est peut-être au-dessus de ton âge; mais ne l'oublie pas, un jour tu seras bien heureux de t'en souvenir.

Et Léon prêta une oreille attentive aux leçons de la bonne fée.

CHAPITRE VIII

Morale de ce conte.

— Dans ce siècle, où toute chose est analysée, commentée, discutée, épluchée, disséquée, une merveille, mon enfant, n'est pas une merveille, c'est une *monstruosité!* Or, toute monstruosité appartient de droit à la secte éplucheuse qu'on appelle savants, gens d'esprit, gens de lois, gens d'affaires, etc., etc.

A peine entre leurs mains, la pauvre merveille est aussitôt analysée, commentée, discutée, épluchée, disséquée. Or, tu le sauras un jour, peu de gouvernements, d'actions, de choses, de personnes et de chiens survivent à la

dissection. Qui dit analysée, dit tuée. Ainsi, mon cher enfant, si l'on découvre jamais que ton chien a des ailes, comme cela seul est une monstruosité, on le disséquera.

On lui coupera ses ailes pour savoir ce qui les fait agir; on lui ouvrira la poitrine pour savoir comment il peut respirer dans son vol; on lui ouvrira la tête pour savoir s'il a la cervelle d'un chien ou celle d'un oiseau; on lui arrachera les deux yeux pour savoir comment ils supportaient l'éclat du soleil; enfin, on l'analysera; et le pauvre animal sera tellement mutilé, que tu n'auras pas même la ressource de le faire empailler:

Léon ne comprenait rien à ce discours, si ce n'est qu'on ferait beaucoup souffrir son chien si l'on apprenait qu'il était une merveille; et il se promit bien de cacher à tout le monde ce grand secret.

— Maintenant, lui dit la fée, quel nom lui donneras-tu?

Léon était un peu pédant, et comme il apprenait la mythologie, et qu'il savait depuis deux jours le nom du cheval des poëtes, qui avait des ailes, il répondit : — Je le nommerai Pégase.

— Imprudent! s'écria la fée; c'est comme si tu disais : Mon chien a des ailes, puisque Pégase en avait aussi.

— Eh bien! je le nommerai Zéphire.

— Encore! s'écria la fée; tu es donc fou! Il faut lui donner un nom qui n'ait aucun rapport avec ses facultés extraordinaires.

— Ah! je comprends, reprit Léon; il faut dissimuler :

mon chien est léger, puisqu'il vole; je l'appellerai *Pataud.*

— Cela ne vaut rien non plus, répliqua la fée; le contraire d'une chose en donne l'idée : il y a des gens très-fins dans ce pays. Crois-moi, choisis pour ton chien un nom tout à fait insignifiant, tel qu'Azor, Castor, Médor.

— Oh! non, reprit l'enfant avec dédain; la portière de maman a eu trois chiens qui se nommaient ainsi.

— Eh bien! nomme-le Faraud, Taquin, Sbogar; comme tu voudras.

— Faraud! j'aime bien Faraud; mais cependant Taquin est plus joli. Mais, pour l'appeler de loin, Faraud sera mieux. Sbogar est bien aussi, mais Taquin est plus amusant. Faraud est meilleur pour appeler : Faraud! Faraud! mais c'est trop commun, et je crois que Sbogar... Cependant Sbogar!...

— Ah! reprit la princesse, ne vas-tu pas recommencer tes indécisions de ce matin? Je veux un chien, je veux un oiseau; je veux un oiseau, je veux un chien; je veux du thé, je veux du café; je veux du café, je veux du thé. Sais-tu que rien n'est plus ennuyeux qu'un enfant indécis, et que tu risques de n'avoir aucune des deux choses que tu désires, en ne sachant pas te décider pour l'une ou l'autre.

Léon sentit fort bien cette vérité; il se décida tout de suite pour le nom de Faraud, qu'il donna dès l'instant à son nouvel ami; et après avoir tendrement remercié la

bonne princesse, il retourna chez sa mère suivi du chien volant.

Le pauvre garçon était bien lourdement chargé, car il emportait avec lui un secret, un trésor, une merveille!

CHAPITRE IX

Dissimulation.

Léon, en arrivant chez sa mère, avait le cœur joyeux et l'esprit déjà tourmenté. On ne possède pas une merveille sans inquiétude : une belle chose est toujours en danger.

Madame de Cherville, en apercevant son fils, courut l'embrasser.

— Enfin ! dit-elle, te voilà de retour ; je commençais à être inquiète d'une si longue absence. Dis-moi, t'es-tu bien amusé ? Qu'as-tu fait chez la princesse ?

Léon se troubla à cette question, parce qu'il ne pouvait y répondre franchement.

— J'ai déjeuné, dit-il.

— Et après?... Tu n'as pas déjeuné toute la journée?

— J'ai pris du thé et du café.

— Depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir! Alors tu en as pris au moins vingt tasses, dit madame de Cherville en souriant.

— Oh! je n'ai pas déjeuné si longtemps, reprit Léon; nous avons été nous promener dans les serres et dans le jardin... Et puis j'ai joué... j'ai couru...

— Quel est ce vilain chien? interrompit madame de Cherville; est-ce celui que tu as choisi? il est bien laid; mon pauvre Léon, madame de Valencourt s'est moquée de toi.

Léon ne pouvant raconter tous les talents de son chien, avait mieux aimé ne point parler de lui du tout; mais quand il entendit sa mère traiter si outrageusement cet animal extraordinaire, il n'y put pas tenir.

— Si vous le voyiez... courir, maman! s'écria-t-il, vous ne le trouveriez pas si laid. Ah! si vous pouviez le voir comme moi!... Et puis il a tant d'esprit, d'intelligence; c'est un chien bien remarquable, bien extraordinaire : on ne trouverait pas son pareil dans l'univers.

— Sois tranquille, je ne le chercherai pas, son pareil; j'ai déjà bien assez de celui-là. — Et madame de Cherville riait malgré elle de la triste figure du chien, qui n'était pas très-beau, comme nous l'avons déjà dit.

Léon était au supplice; il ne pouvait entendre sans colère madame de Cherville se moquer de son chien, de ce

chien si merveilleux, dont il ne pouvait trahir le mérite. Voir mépriser un être si digne d'admiration! Son amour-propre souffrait pour son pauvre chien, qu'il aimait tant; avec lequel il s'était élevé si haut loin de la terre, avec lequel il avait plané dans les cieux au-dessus du monde et des hommes : le laisser insulter! oh! c'était impossible. — Viens, mon bon Faraud, dit Léon en s'adressant au chien volant; viens dans ma chambre : là du moins personne ne se moquera de toi.

— Dans ta chambre! s'écria madame de Cherville; non vraiment, c'est à l'écurie qu'il faut le conduire.

— A l'écurie! répéta Léon indigné; mettre à l'écurie un chien qui... — A ces mots il s'arrêta prêt à trahir son secret, mais l'indignation et la douleur le suffoquaient, et il se mit à fondre en larmes.

Madame de Cherville eut pitié du désespoir de son fils. — Allons, ne pleure pas, lui dit-elle; emmène ton chien dans ta chambre, puisque tu le veux, et reviens vite dîner avec moi; car il y a bien longtemps que je t'ai vu.

Léon, consolé par ces paroles, emmena Faraud dans sa chambre, l'établit bien doucement sur un bon coussin de bergère, et revint se mettre à table pour dîner.

CHAPITRE X

Ce qu'il aime.

Il mangea de bon appétit, sa promenade dans les cieux l'avait fatigué ; mais tout le temps du dîner il ne fut tourmenté que d'une idée.

— J'ai oublié de demander à la princesse avec quoi il fallait nourrir mon chien... Faut-il le traiter en oiseau ou en chien? lui donner du millet ou des os à ronger? Si je l'avais près de moi, je verrais tout de suite s'il mange du pain; j'essayerais...

Comme il se livrait à ces réflexions, il entendit un grand bruit dans la maison : tous les domestiques étaient

en rumeur : — Coquin! voleur! criaient-ils, veux-tu bien t'en aller! filou! scélérat! — et toutes sortes d'épithètes semblables.

Madame de Cherville sonna ses gens pour savoir d'où venait tout ce bruit.

— Madame, lui dit-on, c'est le cuisinier qui est furieux : le chien de M. Léon vient de voler deux côtelettes.

— Quel bonheur! s'écria Léon, je sais maintenant ce qu'il aime, et je...

— Ah! je te l'aurais bien dit, interrompit madame de Cherville en riant; je t'aurais épargné cette épreuve.

Léon, voyant que l'on poursuivait son chien dans la cour, s'empressa de l'aller chercher; il le reconduisit dans sa chambre, et ferma la porte à double tour, pour que le chien n'eût pas une autre occasion de s'échapper.

Éclairé sur la manière dont il fallait nourrir le chien volant, Léon désormais ne songea plus à lui offrir du mouron comme à un serin. Il eut grand soin de lui, et chaque jour il l'aima davantage.

Il attendait avec impatience le commencement de l'automne; il lui tardait de voir les jours diminuer, pour n'être point aperçu dans ses promenades en l'air. La fée lui avait bien recommandé de ne pas s'envoler pendant le jour, à moins que ce ne fût chez elle, et encore il fallait partir de la prairie où était le pavillon. Dans ce jardin vaste et désert, et d'ailleurs protégé par la fée, il

était à l'abri des regards, mais tout autre endroit eût été dangereux.

Léon s'en allait donc tous les matins chez la princesse, suivi du chien volant, dont tout le monde se moquait le long du chemin.

— Quel vilain animal! disaient les passants; peut-on avoir un plus vilain chien!

— Il y a des petites levrettes qui sont si jolies!

— Il y a même des carlins qui sont mieux que ça!

— C'est un bichon, dit un paysan avec dédain.

— Bichon vous-même! reprenait la femme du concierge indignée; j'ai un bichon qui est autrement beau que cela!

Léon était bien dédommagé de ces humiliations en arrivant chez la fée : à peine était-il monté sur son chien et s'élevait-il avec lui dans les airs, qu'il oubliait toutes ces injures : si haut, il ne pouvait plus les entendre.

Il s'accoutuma peu à peu à voir son trésor méconnu, et bientôt son chien, dont lui seul savait le mérite, ne lui en parut que plus aimable.

CHAPITRE XI

Un Ami.

Cependant le jeune camarade de Léon, Henri, celui qui avait une cravate et des bottes, était attendu au château; son fusil même était déjà arrivé : on l'avait apporté avec les paquets de son oncle, car ils devaient tous deux rester chez madame de Cherville à peu près le temps des vacances.

En apprenant la nouvelle de la prochaine arrivée de son ami, Léon fut tout étonné de n'éprouver aucune joie. Henri, qui est si moqueur, pensa-t-il, que va-t-il dire de mon pauvre chien?

Quand une chose nous rend heureux, et que nous redoutons pour elle l'opinion de nos amis, c'est que ces prétendus amis ne nous aiment pas autant que nous le croyons; sans cela, ils s'empresseraient de montrer de la bienveillance pour ce qui nous plaît. Léon eut une bien grande preuve de cette vérité.

Madame de Cherville détestait les chiens, et, de plus, elle trouvait celui de son fils très-laid; mais dès qu'elle eut remarqué l'attachement de Léon pour Faraud, elle traita la pauvre bête avec bonté, et même, quand Léon était là, elle le caressait pour lui plaire; elle allait quelquefois jusqu'à lui acheter des croquignoles : une bonne mère est capable de tout pour son fils!

Il n'en fut pas de même avec Henri. A peine arrivé, il parla d'abord de son fusil; puis, voyant le chien : — Tu me prêteras cette horreur de chien, n'est-ce pas, quand j'irai à la chasse? dit-il.

— Non, vraiment, répondit Léon; tu ne sais pas encore tirer : tu lui enverrais des coups de fusil. Je ne te le confierai pas.

— Tu ne crains pas qu'on le prenne pour un lièvre, ton gros pataud de chien? reprenait Henri; et du matin au soir il ne cessait de taquiner le chien volant, qui ne daignait même pas le mordre.

Léon reconnut bien alors que Henri n'était pas sincèrement son ami, puisqu'il trouvait tant de plaisir à tourmenter cette pauvre bête pour l'affliger.

Le bon Faraud et Léon subissaient les persécutions de

Henri avec d'autant plus de patience, qu'ils avaient mille moyens de s'en venger. Chaque matin, le grand jeune homme s'en allait à la chasse dès qu'il faisait jour, et le soir il revenait la figure longue et mécontent, car il n'avait rien tué dans la journée.

Léon, au contraire, rapportait chaque soir perdrix et faisans. Il avait découvert dans la forêt voisine un endroit solitaire, dont une fondrière et d'épaisses broussailles défendaient l'abord de tous côtés. Là se réfugiaient beaucoup d'oiseaux. Léon, caché à tous les yeux par les hauts arbres de la forêt, franchissait les précipices et les broussailles sur les ailes du chien volant. A peine un oiseau s'envolait-il devant eux, Faraud le poursuivait avec ardeur, et bientôt l'atteignait, car il volait plus vite que tous les oiseaux; il le saisissait dans sa gueule, puis retournait aussitôt sa tête vers Léon, pour lui offrir sa conquête.

Cette chasse au vol amusait Léon plus que tous les autres plaisirs; il aimait beaucoup mieux cela que de s'aller promener dans le bateau avec Henri, qui lui jetait de l'eau au visage tout le temps de la promenade, et dont la grande joie était de faire tomber Faraud dans la rivière.

Henri était, comme on le pense, fort jaloux des succès de Léon à la chasse, et Léon, se défiant de lui, ne parlait jamais des faisans qu'il avait tués que lorsqu'ils étaient déjà presque assaisonnés. En effet, si Henri les avait regardés au moment où son ami les rapportait, il

aurait remarqué qu'ils n'avaient nulle trace de coups de fusil, et il en aurait conçu des soupçons dangereux pour le chien volant.

L'amabilité de Léon n'était pas moins digne d'envie que son adresse, et chaque jour Henri avait à souffrir des nouveaux éloges qu'il entendait faire de son ami. Il était impossible de voir Léon sans l'aimer, et sans le haïr quand on en était jaloux. Depuis qu'il possédait un secret important, tout son caractère était changé : la présence d'esprit continuelle qu'exige un mystère à cacher avait mûri sa raison plus que ne l'auraient fait dix années. Léon était devenu réfléchi avant l'âge, ce qui ne l'empêchait point d'être gracieux et bienveillant. Au contraire même, dominé par une pensée qu'il ne pouvait confier, il ne songeait à taquiner personne, ce que font toujours les gens qui n'ont rien à penser, et qui s'occupent des autres pour les tourmenter.

On l'aimait dans tout le pays; l'on vantait surtout ses soins pour sa mère : — Il l'aime tant, disait-on, qu'il a fait une nuit quinze lieues à pied pour aller chercher un médecin à Paris. La pauvre dame était bien malade, il est vrai, et elle n'avait pas confiance dans le médecin d'ici; mais elle a été si contente de son cher enfant qu'elle a guéri tout de suite.

Voilà ce que croyaient les bonnes femmes du pays; nous qui connaissons le chien volant, nous savons que Léon n'avait pas fait la route à pied. Il était parvenu, à force d'habitude, à diriger Faraud si bien qu'il le con-

duisait où il voulait, la nuit même, et partout. Léon, voyant sa mère malade, était allé le soir chercher son médecin à Paris; et le lendemain le docteur était arrivé, et avait raconté à tout le monde que Léon, après lui avoir appris la maladie de madame de Cherville, était reparti la nuit même à pied avec son chien, sans vouloir attendre jusqu'au moment où il l'aurait ramené dans sa voiture.

De là venait que l'on croyait, dans le pays, que ce cher enfant avait, dans une seule nuit, fait quinze lieues : sept pour aller et sept pour revenir.

On racontait aussi qu'une autre fois il avait envoyé un courrier à Perpignan, à Perpignan ! dans le midi de la France ! pour donner à sa mère des nouvelles d'une de ses sœurs dont elle était fort inquiète. Le courrier, ajoutait-on, a rapporté la lettre deux jours après. Cela a dû coûter bien de l'argent à M. Léon; c'est cher de faire voyager les chevaux si vite.

Un jour madame de Cherville entra dans la chambre de son fils : — Embrasse-moi, Léon, dit-elle; tu vas être bien heureux; tu vas enfin revoir ton père; il m'écrit du lazaret de Toulon, où il est en quarantaine; mais dans quinze jours il sera ici.

Léon se réjouit de tout son cœur; il y avait trois ans que M. de Cherville était absent, et l'on comprendra combien son fils devait être heureux de le revoir. Mais, ce qu'on s'imaginera difficilement, c'est l'impatience de Léon en apprenant que son père était retenu au lazaret.

Il avait supporté courageusement sa longue absence, tant que M. de Cherville était resté à Constantinople, parce que l'excès de l'éloignement lui ôtait toute espérance d'aller vers lui, et que c'est l'espérance qui tourmente; mais il ne pouvait se faire à l'idée de le savoir si près de lui, arrivé en France, et retenu pendant quinze mortels jours dans la plus ennuyeuse retraite.

C'était là une belle occasion de faire voyager le chien volant.

Léon courut chez la princesse pour lui confier ses projets. — Mon père est arrivé à Toulon, dit-il; je veux absolument l'aller voir; mais comme il me faudra quelque temps pour ce voyage, dites à ma mère que vous désirez me garder près de vous, ici, pendant quelques jours. J'irai seulement voir mon père; j'aurai le courage de ne point lui parler, de ne point l'embrasser; je ne trahirai pas mon secret, mais je le verrai. Oh! je suis si impatient de le revoir!

La princesse, touchée de cette impatience, écrivit à madame de Cherville qu'elle la conjurait de lui confier Léon pendant deux ou trois jours pour tenir compagnie à un de ses neveux qui venait d'arriver chez elle; et madame de Cherville consentit à cette prière.

Léon profita du prétexte donné à son absence, et partit le soir même pour Toulon, monté sur le chien volant.

La route lui parut bien longue. Le lendemain matin, il s'arrêta à Lyon pour déjeuner et pour faire reposer

son pauvre chien. Il y passa toute la journée, et se promena par la ville, suivi de son fidèle compagnon, qui trottait dans les rues sur ses quatre pattes, tout comme un autre chien. Faraud était semblable à un grand acteur qui se montre fort terre à terre, fort bourgeois, fort commun et quelquefois trivial dans ses habitudes; puis qui tout à coup apparaît rayonnant de splendeur, de majesté, les bras en l'air, le pied en avant, la tête en arrière, l'air noble et superbe, relevant son casque avec fierté, son manteau avec orgueil, et ne rappelant plus en rien ce même individu crotté, qui, le matin, barbotait sur les boulevards avec des socques boueux et un parapluie tout en larmes.

Faraud, de même, barbotait le jour dans les ruisseaux; puis, chaque soir, il s'élevait dans les nues : malheureusement il n'avait aucun public pour l'admirer.

Léon arriva à Toulon le troisième jour, c'est-à-dire la troisième nuit; car il descendit sur terre avant le lever de l'aurore, dans la crainte d'être aperçu.

Quelle que fût son impatience de revoir son père, Léon savait être prudent; il immolait son cœur lui-même à sa pensée dominante : son secret. Ah! c'est cela qui forme le caractère d'un enfant!

En effet, ne fallait-il pas avoir bien de la tenue, de la constance, pour rester ainsi tout près de son père sans se montrer à lui; pour se résigner à ne l'apercevoir qu'à sa fenêtre, à n'entendre sa voix que par hasard. N'importe, Léon était heureux. Dès que la nuit tombait,

il s'envolait vers le lazaret avec Faraud, et il planait devant la fenêtre de son père. Comme cette fenêtre était presque toujours ouverte, il entendait, il pouvait voir tout ce qui se faisait dans la chambre; si bien qu'un jour où son père parlait de lui à l'un de ses compagnons de voyage, Léon fut honteux de son rôle d'espion, et se repentit un moment d'avoir été si indiscret.

— Dans huit jours nous quitterons le lazaret, je reverrai mon fils, disait M. de Cherville. Il doit être bien grandi et bien changé. Sa mère m'écrit qu'il est devenu beau comme un ange, et de plus qu'il annonce beaucoup d'esprit et de raison. Mon projet était d'en faire un marin comme moi; mais s'il n'a point de goût pour cet état, je le laisserai libre de choisir celui qu'il préfère : toutefois, j'aurai l'air d'exiger qu'il entre dans la marine. S'il a une autre vocation, cet obstacle la développera; rien n'excite une vocation comme de la contrarier.

Léon riait cependant en lui-même de ce qu'il venait d'entendre; et malgré la délicatesse de ses scrupules, il se promettait bien de profiter de cet avertissement indirect.

— Ah! vous voulez me contrarier, monsieur mon père, pensait-il; nous verrons, nous verrons si vous y parviendrez.

Léon, malgré le plaisir qu'il trouvait à regarder, la nuit, son père à travers son étroite fenêtre, fut obligé de retourner à Paris, c'est-à-dire aux environs de Paris, au château de la fée-princesse, où il était censé avoir passé tout le temps de son voyage.

Il n'était resté que trois jours absent, et sa mère fut heureuse de le revoir, comme s'il l'avait quittée depuis des années. Henri ne témoigna pas tant de joie; il accueillit son ami avec un malin sourire, et Léon frissonna lorsqu'il lui dit avec aigreur : — D'où viens-tu donc?

— De chez madame de Valencourt, répondit Léon en se troublant.

— A l'instant même, je le crois; mais tu n'y es pas resté tout le temps de ton absence. Je me suis allé promener chez elle dans le parc l'autre jour; j'ai questionné le garde-chasse, et il m'a dit que tu n'étais pas au château.

— Il n'y demeure pas, dit Léon impatienté; comment le saurait-il?

— Il venait de voir la princesse quand je l'ai rencontré, et tu n'étais pas avec elle, pas plus que ce prétendu neveu qu'elle t'avait prié de venir amuser, comme si tu n'avais pas auprès de toi un ami qui valait bien le neveu de toutes les princesses du monde!

— Le garde-chasse est un imbécile! s'écria Léon en s'éloignant à l'instant; car s'il savait feindre habilement, il ne savait pas encore bien mentir.

Léon remonta dans sa chambre, inquiet, tourmenté des soupçons de son perfide ami. Une fois la défiance de Henri éveillée, Léon avait tout à redouter de sa curiosité. Comme tous les paresseux, Henri n'avait de cœur, ne se donnait de peine que pour découvrir ce que les autres lui cachaient, pour surprendre ce qu'il ne devait pas savoir.

Léon attendait avec impatience la fin des vacances pour voir partir enfin de chez sa mère le faux ami qui troublait tout son bonheur; il sentait que le chien volant ne serait en sûreté que lorsque Henri ne serait plus là, et il en voulait à l'oncle de Henri de ne pas l'emmener plus vite. Mais cet oncle était un homme consciencieux, qui faisait une chose non parce qu'elle lui plaisait, mais parce qu'il avait dit qu'il la ferait. Madame de Cherville lui avait écrit : « Venez passer un mois avec nous à la campagne. » Il avait répondu : « J'irai passer un mois avec vous à la campagne, » et il était venu passer un mois avec elle à la campagne. Il avait quitté Paris le 1er septembre, et il y comptait retourner le 1er octobre, pas un jour de plus, pas un jour de moins. Léon savait cela, et il attendait le 1er octobre avec impatience.

Le temps s'écoulait, et M. de Cherville devait arriver de moment en moment. Un soir, Léon voulut aller au-devant de lui; il se retira dans une allée obscure pour éviter les rayons de la lune, qui pouvaient trahir le chien volant, et, après avoir dit le mot magique, il s'envola. Comme il s'élevait, il entendit une voix qui disait : — Nasguette! Nasguette! Il pensa que c'était l'écho, et pourtant il fut tourmenté de cette singularité.

Léon fut bientôt distrait de cette pensée, en apercevant une voiture de poste sur la grande route; il présuma que ce devait être celle de son père, et il dirigea le chien de son côté pour reconnaître, au clair de la lune, si ce voyageur était M. de Cherville. Il fut heureux de

voir que c'était bien lui; alors, il s'amusa à lui servir de courrier. Léon volait sur les ailes de son chien jusqu'au prochain relais; là, il mettait pied à terre, faisait grand bruit à l'hôtel de la poste, commandait les chevaux, pressait les postillons, puis il remontait dans les airs sitôt qu'il entendait la voiture s'approcher. Il voyagea de la sorte pendant la moitié de la nuit à côté de son père, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au château. A peine la voiture entra-t-elle dans la cour, que Léon descendit avec le chien volant, et vint au-devant de son père. Après l'avoir tendrement embrassé : — J'avais un pressentiment, lui dit-il, que vous arriveriez cette nuit; c'est pourquoi je n'ai pas voulu me coucher : je n'aurais pu dormir.

— En vérité, dit M. de Cherville, je ne comptais moi-même arriver que demain; mais le service des postes est si bien fait maintenant, que je n'ai pas perdu une heure. Ah! l'administration a fait en France de grands progrès depuis mon absence; je dois des compliments aux maîtres de poste d'à présent : ils font leur métier en conscience.

— L'administration, cette fois, c'était moi, pensa Léon.

Ainsi nous prenons souvent pour une amélioration générale le zèle discret d'un ami qui nous rend service à notre insu.

Certes, Léon fut bien heureux de revoir son père, de lui parler, de l'embrasser enfin, et pourtant tout ce bonheur fut empoisonné non par un grand malheur,

mais par une niaiserie, par un mot dit en riant, par un mot insignifiant pour tout le monde, et qui cependant lui révélait un imminent danger.

En se promenant dans le jardin avec son père, Léon entendit la même voix qui l'avait tant troublé la veille, prononcer distinctement ce mot fatal : — Nasguette ! Nasguette !

Hélas ! il n'y avait plus moyen de croire que c'était l'écho qui parlait cette fois.

Léon pâlit, et son père fut frappé de sa tristesse. Le pauvre enfant, par un mouvement de crainte involontaire, ne voyant pas Faraud à ses côtés, courut le chercher dans sa chambre ; il trouva Faraud couché sur le coussin de sa bergère comme tous les jours ; mais il n'en éprouva pas moins une vive inquiétude.

A dîner, l'air moqueur et méchant de Henri le frappa : il ne cessait de lui lancer des épigrammes qui le remplissaient de terreur. M. de Cherville parlait-il de ses voyages : — Léon aussi aime beaucoup à voyager, disait Henri d'un air malin ; mais ce n'est pas, comme vous, sur mer qu'il voyagerait de préférence ; ce serait plutôt... Puis il s'arrêtait en regardant Léon d'un œil perçant : — Ce serait sur terre, n'est-ce pas ? Et Léon ne pouvait supporter la malice de son sourire.

Il vit bien que Henri était sur le point de deviner son secret, si toutefois même il ne l'avait pas déjà deviné.

Léon passa la nuit dans la crainte ; il ne cessait de caresser le bon Faraud. Souvent, saisi de pressentiment,

il le regardait avec tristesse comme un ami qu'il faut quitter, comme un objet chéri qu'on va nous arracher, que nous admirons pour la dernière fois. Hélas ! un cœur passionné n'a-t-il pas raison de s'épouvanter quand son ennemi a regardé ce qu'il aime !

CHAPITRE XII

Je vous l'avais bien dit.

Cependant l'oncle de Henri parlait de leur prochain départ : on était au 28 septembre, et l'oncle ponctuel devait retourner à Paris le 1er octobre. Les portes de la ville eussent été fermées, les rues de Paris une autre fois, c'est-à-dire une troisième fois barricadées ; on aurait dû l'y accueillir à coups de fusil, à coups de canon, rien ne l'aurait empêché de faire son entrée. Il avait dit :
— J'arriverai le 1er octobre.

Ce n'était point Léon qui se moquait de cette exactitude, il l'appréciait plus que personne ; seulement, il

regrettait que cet homme si exact ne se fût pas engagé à revenir trois jours plus tôt.

— S'ils étaient partis, se disait Léon, je serais tranquille, Faraud serait sauvé ; puisque Henri ne retourne plus au collége, je n'aurai plus occasion de le voir, et je ne le regretterai pas. Il n'est pas mon ami ; je le crains trop, il ne m'aime pas : l'amitié, c'est la confiance. Oh ! que je voudrais qu'il fût parti !

Le lendemain 29, Henri faisait déjà ses paquets, et Léon l'aidait à nettoyer son fusil avec bien du zèle, je vous l'affirme, jamais service ne lui plut davantage à rendre, lorsque M. de Cherville vint chercher Léon pour l'emmener se promener avec lui. Léon sortit du château avec son père. Il voulut d'abord aller chercher Faraud ; puis il pensa qu'il était plus en sûreté enfermé dans sa chambre, et il s'éloigna.

Dès qu'il fut parti, Henri courut à l'appartement de Léon : la porte était soigneusement fermée, mais la fenêtre, qui était ouverte, était si basse qu'on pouvait facilement pénétrer dans la chambre, même sans le secours d'une échelle. Henri fut bientôt auprès de Faraud. — Ah ! dit-il, viens vite, mon beau Pégase ; nous allons voyager aussi. — En disant cela, il jeta Faraud par la fenêtre. — Tu as des ailes, ajouta-t-il ; tu peux bien te casser les pattes.

Il sauta dans le jardin, et saisissant le chien par les oreilles :

— Allons ! allons ! je veux m'amuser à mon tour,

beau chien de princesse ; ne feras-tu pas quelque chose pour moi ?

Henri se mit alors à cheval sur le dos du chien ; et, imitant Léon, qu'il avait épié quelques jours avant, il répéta d'une voix sonore le mot magique, et le pauvre Faraud, condamné à obéir à ce mot, s'envola comme pour un ami. Mais il faisait son devoir de mauvaise grâce, et d'ailleurs Henri était beaucoup plus grand et beaucoup plus lourd que Léon. Le vol du chien fut inégal et saccadé, et bientôt Henri, perdant l'équilibre, chancela ; il voulut se retenir aux ailes de Faraud, mais Faraud secoua ses ailes, accoutumées aux caresses de Léon, et soudain le cavalier tomba.

Le chien ne s'étant enlevé qu'à demi, la chute de Henri ne fut pas dangereuse. Mais malheureusement Henri ne savait pas le mot magique dont la puissance était d'arrêter le vol de Faraud, et Faraud s'élevait toujours, et Faraud ne redescendait plus.

Si Léon était arrivé en ce moment, il aurait crié *Aldaboro* assez à temps pour être entendu de son chien. Hélas ! Léon n'était plus là.

Le chien volant ne se sentant point diriger allait, s'égarant dans les cieux ; il entrait dans de gros nuages au risque d'être mouillé jusqu'aux os ; il volait au hasard çà et là, sans méthode ; il planait de travers, indécis comme un cerf-volant. Il s'envola vers le couchant, du côté de Paris.

Léon revint joyeux avec son père, ne se doutant pas

de son malheur. Il trouva Henri étendu sur le gazon, se tenant la jambe, se frottant le bras, dans l'attitude enfin d'une personne qui vient de se laisser tomber.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Léon. Qui t'a jeté par terre ?

— Ton maudit chien, répondit Henri avec humeur ; il n'a pas voulu de moi sur son dos ; il me le payera. Maudite bête !

— Comment ! s'écria Léon alarmé, que veux-tu dire ? Faraud... mais je l'avais enfermé dans ma chambre ; il doit y être encore...

— Ah ! bien oui ! dans ta chambre ; regarde là-haut si j'y suis. — Léon, épouvanté, lève les yeux au ciel.

— Vois-tu tout en haut des cieux ce petit point noir, continua Henri ; on dirait une hirondelle, eh bien ! c'est ton chien, ton maudit Faraud. Ah ! tu fais des cachotteries ; tu as un chien volant et tu n'en dis rien à tes amis ; c'est très-aimable !... Oh ! aye ! je crois que j'ai tous les membres cassés.

Le pauvre Léon était si occupé à suivre Faraud dans les airs, qu'il ne songeait pas à aider Henri à se relever. Léon était abattu, comme on l'est à l'aspect d'un danger auquel on ne peut apporter aucun remède. Tant qu'il aperçut le point noir dans les cieux, il conserva de l'espérance ; mais quand ce point devint invisible, Léon tomba dans la tristesse ; il courbait la tête comme résigné à la fatalité. Ce malheur ne lui donnait point le désespoir que nous cause un malheur subit ; il lui causait la

peine profonde et silencieuse qu'inspire un chagrin dès longtemps prévu.

Il ne fit aucun reproche à Henri sur la perfidie de sa conduite ; il l'aida à retourner au château ; il eut soin de lui, envoya chercher un chirurgien pour guérir les contusions qu'il s'était faites en tombant ; puis, résolu de cacher sa tristesse à sa mère, il alla finir sa journée chez la fée sa protectrice, et savoir d'elle s'il n'y avait pas un moyen de ramener le chien volant.

— Hélas ! mon cher Léon, dit la princesse, je ne puis rien vous promettre. Le chien volant ne redescendra sur la terre que lorsque, abattu de fatigue, ses ailes ne pourront plus le soutenir. Mais qui peut savoir sur quelle terre il descendra ?... Peut-être sera-ce en Chine, au Pérou, en Égypte, à Golconde. Pourvu que ce ne soit pas à Paris !...

— A Paris ! répéta Léon ; oh ! j'aimerais mieux cela ; je pourrais au moins le retrouver.

— Enfant, dit la princesse, tu oublies donc la leçon que je t'ai donnée ? Si ton pauvre chien est surpris à Paris avec les ailes déployées, il est perdu : Paris est le tombeau des merveilles, et comment une merveille pourrait-elle vivre chez des gens qui n'aiment point à s'étonner, chez des gens qui cherchent le pourquoi de toutes choses, qui nomment illusions tout ce qui n'est pas calcul, pour qui l'admiration est une fatigue, et qui se dédommagent de l'admiration momentanée que leur inspire une merveille en l'expliquant bien vite par une vulga-

rité. Si le chien volant est à Paris, Léon, oublie que tu l'as possédé; car tu ne le reverras plus. Qui sait? peut-être déjà l'a-t-on *expliqué;* peut-être l'Académie des sciences sait-elle déjà à quoi s'en tenir sur les particularités anatomiques de cet animal curieux. Ah ! mon enfant, pour l'être dont l'âme est susceptible d'enthousiasme et de grandeur, mieux vaut tomber dans une île inconnue, chez les sauvages, que tomber vivant parmi les beaux-esprits de Paris !

Ces discours n'étaient point de nature à rassurer Léon sur le sort du chien volant. Il revint chez sa mère plus triste qu'avant de s'être rendu chez la fée.

Il passa plusieurs semaines dans le découragement, et sa mère, le voyant si abattu, ne comprenait pas qu'un enfant éprouvât une peine si grande de la perte d'un simple chien.

C'est qu'elle ne savait pas tout ce qu'était pour Léon ce simple chien : ainsi on nous blâme souvent de nos regrets, parce qu'on ne connaît pas toute l'étendue de notre perte.

Henri était retourné au collége un peu trop tard, hélas! pour le bonheur de Léon, qui, n'ayant plus la ressource de ses promenades aériennes, passait toutes ses soirées tristement au coin du feu, avec ses parents.

Les journaux arrivaient tous les soirs à neuf heures; M. de Cherville parcourait d'abord les nouvelles politiques, puis il donnait le journal à Léon, qui lisait tout haut les rapports scientifiques, les feuilletons littéraires.

Un soir, Léon prit le journal, et lut comme il faisait chaque soir : mais tout à coup il s'arrêta, les paroles expirèrent sur sa bouche, un froid mortel saisit ses membres, des larmes remplirent ses yeux, le journal s'échappa de ses mains, et Léon tomba évanoui.

C'est qu'il y avait dans ce journal un article intitulé : *Académie des sciences*, et un rapport de M. G. de Saint*** concernant un animal d'une construction bizarre, qui tenait à la fois du chien et de l'oiseau : du chien par les pattes, la queue et la mâchoire ; de l'oiseau par le crâne, le cerveau, la poitrine et les ailes, il ne faut pas oublier les ailes ; un animal enfin d'une espèce jusqu'alors inconnue, et à laquelle il proposait de donner le nom de *chien volant*.

L'idée n'était point mauvaise, en effet, et l'Académie l'avait adoptée.

S'évanouir pour la mort d'un chien, dira-t-on, c'est trop ; eh non ! ce n'est pas trop, mes enfants.

Les ailes du chien volant étaient pour Léon ce que les illusions sont pour le poëte ; et je mourrais, moi, si l'on m'arrachait mes illusions, si l'on m'enlevait mes chimères !

LE

PALAIS DE LA VANITÉ

C'était un palais magnifique, bâti au bord d'un large chemin, par lequel un grand nombre de voyageurs passaient chaque jour.

Ce palais avait quatre façades également belles des quatre côtés; un portique soutenu de colonnes admirables l'entourait. Cette colonnade empêchait, il est vrai, le jour de pénétrer dans l'intérieur du palais; mais elle était si belle à l'extérieur, que nul n'aurait osé la critiquer; et d'ailleurs, quel besoin a-t-on de voir le jour dans un palais? N'a-t-on pas des lustres, des candélabres? A quoi bon s'inquiéter du soleil?

Le dôme de ce palais était entièrement doré; ce n'était point comme le château des Invalides, qui n'a qu'un peu d'or sur le faîte; là, il y en avait sur toute la coupole, et c'était éblouissant.

La reine qui habitait cette demeure était une grande et belle femme qui avait, à la place du cœur, un gros diamant taillé en cœur. On croyait que c'était pour cela qu'elle n'avait jamais aimé.

Su le fronton de son palais, on avait écrit ces mots en lettres de rubis :

ICI L'ON OBTIENT CE QU'ON DÉSIRE.

Un jeune homme qui passait sur la route s'était arrêté pour regarder ce superbe monument; ayant aperçu cette enseigne, car cela ressemblait beaucoup à une enseigne, il s'écria soudain : — Par ma foi! je veux y entrer; je suis las de ma condition, et je ne serais pas fâché d'être autre chose.

Comme il s'approchait du portique, il aperçut un mendiant assis sur une pierre, et qui riait.

— Tu te moques de moi, vieux bonhomme, dit le jeune voyageur; eh bien! je te le rends; car il faut être niais comme toi pour rester en guenilles à la porte d'un palais où tu n'aurais qu'à désirer un habit pour être mis comme un prince. Tu ne sais peut-être pas lire?

— Moi? si vraiment, reprit le vieillard, je sais lire, même l'écriture en rubis.

— Eh bien ! tu n'as donc rien à désirer, que tu n'entres pas dans ce palais ?

— Si vraiment, je désire plus d'une chose; mais non pas de celles qu'on y donne.

Le vieillard avait un air si malin en disant cela, que le voyageur se défia de lui.

— Il me tend quelque piége, pensa-t-il; et il se disposait à s'éloigner.

— N'ayez pas peur; il ne vous arrivera rien de fâcheux dans ce palais, reprit alors le mendiant. Les malheurs n'existent là que pour ceux qui les demandent : croyez-moi, vous pouvez y entrer.

— Oui; mais pourrai-je en sortir après ?

— Sans doute, répondit le mendiant, si vous n'y trouvez rien à désirer.

Le jeune homme hésitait; il voyait beaucoup de personnes passer sur la route, et pas une n'avait l'idée d'entrer dans ce palais. Cela lui sembla suspect, et il s'alarmait.

— Ce palais est-il maudit des voyageurs ? D'où vient que pas un n'y pénètre ?

— C'est qu'ils en ont entendu parler; ils savent qu'on s'y ennuie, et chez nous on n'aime qu'à s'amuser.

Comme le voyageur était curieux de visiter ce monument : — Écoutez, lui dit le mendiant, si vous voulez me donner de quoi acheter une bouteille de bon vin, je me dévoue, et j'entre avec vous là dedans. Nous y rirons ensemble des imbéciles qui y demeurent.

— Volontiers ! s'écria le jeune homme. Il donna une pièce de monnaie au mendiant, et tous les deux se dirigèrent vers la porte.

Elle était de cristal, et permettait de voir dans l'intérieur la cloche qu'il fallait sonner pour se faire ouvrir.

Le voyageur, en regardant avec attention, vit que cette cloche était en or, et qu'elle avait pour battant une perle fine en forme de poire, si belle qu'il en fut ébloui.

Il resta immobile à la contempler.

— Sonnez donc ! dit le vieillard qui s'impatientait.

— En vérité, je n'ose pas, reprit le jeune homme ; j'ai peur de bossuer cette perle en sonnant la cloche ; et ce serait dommage, elle est admirable !

— Ah bah ! s'écria le mendiant, qui se connaissait mal en pierreries ; laissez-moi faire, j'oserai bien, moi !

— Non, non ; frappons plutôt à la porte ; alors...

Mais il s'arrêta, car il pensa que cette belle porte était en cristal, et qu'un coup de marteau la briserait.

Alors il prit le cordon de la cloche, et il sonna ; mais si doucement que l'on n'entendit rien.

Le mendiant, ennuyé de ces ménagements, saisit le marteau de la porte et frappa un si rude coup que la porte se brisa en éclats.

Ils entrèrent très-facilement.

Dans le vestibule, il n'y avait personne : dans le palais de la Vanité, personne ne veut rester dans l'antichambre.

Et pourtant une antichambre semblable valait mieux

que bien des salons : elle était ornée de statues représentant dieux et déesses, de tableaux représentant rois et reines, princes et princesses.

Le pavé était de jaspe et de porphyre ; mais ce pavé était si poli, si glissant, que le jeune homme, dont les souliers étaient ferrés, faillit tomber plusieurs fois dans le seul espace de trois minutes.

Il était obligé de se cramponner aux murs ; autant eût valu marcher sur la glace, du moins il aurait pu mettre des patins.

Le vieillard glissait bien un peu de son côté, mais son bâton de mendiant le soutenait.

Après bien des peines, ils parvinrent enfin dans un vaste salon où plusieurs personnes étaient réunies; leurs costumes étaient magnifiques : les femmes étaient couvertes de pierreries ; elles en avaient jusque sur leurs riches manteaux de cour, qui traînaient sur les tapis ; leurs bracelets, leurs colliers, leurs diadèmes, étaient éblouissants. Le jeune voyageur, que nous appellerons désormais Alméric, en était ravi.

Les hommes ne le cédaient point en parure aux femmes dans ce salon : ils portaient des habits de velours brodés en diamants, et sur leur tête une toque ornée de quatre plumes dignes d'orner le chapeau d'une reine.

— Quels sont ces grands personnages? demanda Alméric au mendiant.

— Ce sont les domestiques de la maison, répondit-il.

En effet, dès que ces *princes* virent entrer les deux voyageurs, ils vinrent prendre leurs ordres et leur demander s'ils désiraient visiter le palais.

— Peste ! dit Alméric en lui-même, voilà des gens bien tenus !

Cependant la crainte d'être indiscret lui fit dire : — Peut-être allons-nous déranger les habitants de ce palais en les visitant à cette heure ; peut-être...

— Déranger les habitants du palais de la Vanité ! s'écria le mendiant avec ironie ; ah ! jeune homme, je vous en défie ! ils ne sont ici que pour se faire voir, on ne les gêne pas en venant les admirer : c'est comme si vous aviez peur de déranger les acteurs en allant les voir au théâtre.

Le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

— Montrez-nous les merveilles de ce palais, dit le vieillard : voici un voyageur qui désire l'habiter ; mais avant de former un vœu, il lui faut connaître qui vous êtes ; passez devant, et conduisez-nous.

Le voyageur fut très-surpris des manières sans façons que le mendiant prenait avec ces valets si superbes, et de leur docilité à lui obéir ; il ignorait que la vanité de

la philosophie doit avoir le pas sur toutes les autres. Tant de choses le surprenaient, qu'il n'osait plus faire de questions.

Une grosse femme, d'un âge mûr, qui remplissait les fonctions de femme de charge, s'avança aussitôt pour remettre les clefs de la maison au valet qui devait conduire les deux hôtes; Alméric vit alors derrière elle deux petits pages qui portaient son manteau, et que l'énormité de sa taille lui avait d'abord empêché de découvrir.

Ces deux pages ne la quittaient pas plus que son ombre : c'était une prérogative de son rang de ne pouvoir faire un seul pas, une seule action, sans être accompagnée de ces deux bambins.

L'empressement qu'elle mit à obéir au mendiant lui fit oublier ses deux petits gendarmes; et elle s'avança si vite sans les prévenir, qu'ils ne pensèrent pas à la suivre, et que sans le vouloir ils la retinrent par son manteau, qu'elle tirait aussi de son côté en marchant, ce qui les fit tomber tous deux sur le nez et elle sur le dos. Comme elle était fort lourde, elle se fit beaucoup de mal, et les autres domestiques s'empressèrent de la secourir.

— Un manteau de cour, dit le mendiant, ne me paraît pas très-commode pour faire le ménage.

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

Un des laquais ayant pris un flambeau guida les étrangers dans les vastes appartements du palais : ils arrivèrent dans la salle à manger : — Ces messieurs veulent-ils souper ? demanda-t-il.

— Volontiers, dit le mendiant ; il n'y a qu'un bon repas qui ne soit pas une vanité.

Il se mit à table : à peine eut-il goûté quelques mets, qu'il les trouva si recherchés, si salés, si poivrés, si sucrés, si truffés, surtout si compliqués, qu'il ne voulut plus y toucher. Impossible de reconnaître un seul animal, tant il était bien assaisonné.

— Qu'est-ce cela ? demanda le vieillard ; c'est un lapin ?

— Non, monsieur ; ce sont des côtelettes d'agneau.

— Et ceci, c'est de la purée de lentilles ?

— Non, monsieur ; c'est une purée de lièvre.

C'était une confusion à n'y rien connaître. En outre, tout cela était froid, car les réchauds étaient en malachite, et personne n'aurait osé les chauffer.

— Ma foi ! dit le mendiant, j'aimerais mieux une omelette dans un plat d'étain ; et il rendit au domestique son assiette dorée. Le domestique, en se baissant pour la prendre, ne fit pas attention aux flambeaux qui éclairaient la table, et ne se rappela plus le panache qui ornait sa tête ; les plumes s'approchèrent trop près de la flamme, et une forte odeur de plume brûlée annonça que le panache avait grillé.

— Un panache blanc ne me paraît pas très-commode

pour servir à table, dit encore le mendiant; et le jeune étranger ne put encore s'empêcher de rire de cette réflexion.

— La reine de ce séjour, la princesse Vanita, n'est donc point ici ? demanda le mendiant au laquais.

— Non, monsieur; elle est en ce moment chez ses adorateurs favoris, dans un pays dont j'ai oublié le nom, mais qui est très-renommé pour ses vins.

— Ah ! je devine; elle est en France, dit le mendiant; elle n'en reviendra pas de si tôt. Je ne vous conseille pas de l'attendre; elle a de l'ouvrage dans ce pays-là : toute une nouvelle cour à former, toute une nouvelle classe à séduire. Chez ces bons Français elle règne par quartiers; là, chaque état lui rend hommage à son tour; là, elle triomphe de tout, hélas ! même de la gloire. Pendant quinze ans elle a dompté les guerriers; quinze ans elle a protégé la noblesse; aujourd'hui elle cajole les bourgeois. Vanité militaire, vanité de naissance et vanité d'argent; chacun son tour. Le nôtre viendra aussi peut-être : nous aurons vanité de misère un jour ! — Le mendiant avait une expression de visage si terrible, en disant ces mots, que le jeune étranger n'eut aucune envie de rire de cette réflexion.

Perchée sur un riche bâton, une belle perruche jacassait à quelque distance de la table : — Fuyez vite! fuyez vite! disait-elle; ne restez pas dans ce palais.

Alméric s'approcha d'elle : — Pourquoi fuirions-nous? demanda-t-il; n'êtes-vous pas heureuse ici?

— Hélas! regardez-moi, répondit la perruche; j'ai voulu être belle, j'ai désiré des pattes d'or, des ailes de rubis, et maintenant je suis condamnée à rester ici toute ma vie, immobile, comme vous voyez; car il est impossible de voler avec des ailes de rubis, de marcher avec des pattes d'or.

Auprès de la fenêtre, ils aperçurent un gros chat. Il ne bougeait pas de sa place, et paraissait fort mécontent.

— Qu'avez-vous, mon gros compère? dit Alméric au malheureux.

— Pardon, répondit le chat; est-ce à un cheval, à un serpent, à un âne, à un homme, à une femme, que j'ai l'honneur de parler? je n'y vois pas; excusez-moi, je vous prie.

— Vous êtes aveugle? demanda Alméric avec intérêt.

— Hélas! oui, monsieur, et par ma faute. J'avais toujours entendu vanter les yeux d'émeraudes; j'ai voulu en avoir, et depuis ce temps j'ai perdu la vue; je ne peux même savoir si cela est aussi joli qu'on le prétend. Seriez-vous assez bon pour me dire votre avis à ce sujet? Regardez-moi, trouvez-vous que ces yeux d'émeraudes aillent bien à l'air de mon visage?

Alméric voulait lui répondre qu'il trouvait ses yeux très-beaux, pour le consoler d'avoir perdu la vue ; mais le mendiant fut implacable.

— Vos yeux sont fort laids ! dit-il avec dureté.

— Impossible, reprit le chat ; ils doivent être brillants.

— Eh non ! dit le vieillard ; rien ne brille qu'en sa place. Croyez-moi, cachez-les, mettez des lunettes ; et si jamais vous avez des émeraudes, faites-en des bagues et non des yeux.

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

En quittant la salle à manger, ils entrèrent dans une cour superbe, pavée en mosaïque, et entourée de colonnes élégantes.

Là, ils aperçurent un oiseau, que son plumage faisait prendre pour un vautour, mais dont la démarche timide n'avait rien des manières d'un oiseau de proie.

— Voilà un vautour qui m'a l'air bien *bête*, dit le mendiant. Qui es-tu, mon vieux bonhomme ? ajouta-t-il en parlant au vautour.

— Je suis vautour, oiseau de proie, ci-devant dindon, oiseau domestique. J'ai voulu monter en grade, et quitter cette vile basse-cour, où l'on n'attrape que mépris ;

mais je me repens bien d'avoir changé : je ne puis m'accoutumer à les dévorer.

— Qui? s'écria Alméric; dévorer qui?

— Hélas! ces bonnes dindes qui ont toujours été si bienveillantes pour moi.

— Imbécile, dit le mendiant, pourquoi t'es-tu fait vautour? valait mieux être un dindon aimé qu'un vautour timide.

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

Dans un des coins de la cour il y avait un ours, assis sur un banc, la tête baissée sur sa poitrine, et plongé dans de profondes méditations.

— Voilà un gaillard qui ne m'a pas trop l'air de savoir non plus son métier d'ours, dit le mendiant. Comment se trouve-t-il dans ce palais? quelle vanité a pu l'engager à embrasser la profession d'ours? Je gage qu'il en avait autrefois une meilleure.

Le mendiant s'approcha de l'animal mélancolique. — Ours, dit-il, qu'étais-tu avant ta métamorphose? avant d'être ours, enfin?

— J'étais garçon apothicaire.

— Garçon apothicaire! répétèrent en même temps Alméric et le mendiant.

— Oui, garçon pharmacien, reprit l'ours ; mais cet état était la dérision du monde. Les hommes me poursuivaient de leur ironie, dans leurs chansons, sur leurs théâtres ; j'ai voulu les fuir, je me suis fait ours : mais je m'ennuie, je n'étais pas né pour la solitude.

— Vieux fou ! s'écria le mendiant en colère, pourquoi as-tu quitté ton état ? il pouvait te venger des hommes que tu détestes, car tu ne me parais pas très-savant, et tu aurais empoisonné l'univers avec tes drogues et tes bévues.

Le mendiant parlait encore, lorsqu'un éléphant gigantesque attira ses regards dans la cour voisine.

— Un éléphant ! dit-il ; qui a pu demander à être changé en éléphant ? parions que c'est une fourmi.

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

Cependant le vieillard se trompait ; ce n'était point une fourmi qui avait désiré être changée en éléphant, c'était un lapin. Il venait d'obtenir à l'instant même cette insigne faveur, dont il était encore tout boursouflé.

Il se promenait lourdement d'un air d'importance, et recevait avec protection les compliments que chacun lui adressait sur sa nouvelle promotion.

Le mendiant, ayant appris son histoire, s'avança vers lui familièrement : — Bonjour, mon petit lapin, lui dit-il ; eh bien ! comment te trouves-tu de ta grosse enveloppe ?

L'éléphant fut très-choqué de ce ton léger ; mais le peu d'habitude qu'il avait de sa trompe l'empêcha de chercher à se venger.

— Fort bien, répondit-il, comme vous voyez ; et l'éléphant se pavanait.

— Avez-vous longtemps sollicité cette faveur ? dit encore le mendiant avec malice.

— Non, reprit l'éléphant, quelques jours seulement ; comme vieux lapin, j'y avais des droits incontestables. Je n'ai vraiment changé que de taille : ma couleur est restée la même ; mes oreilles, au lieu de se tenir droites, sont maintenant tombantes, voilà tout.

— L'imbécile ! pensait le mendiant ; il ne se croit pas même changé.

— Dites-moi, mon cher, demanda à son tour Alméric, qui s'amusait de la niaiserie du lapin, est-ce que cela ne dérangera pas un peu vos habitudes ?

— Vous m'y faites songer, répondit l'éléphant, frappé subitement de la justesse de cette idée ; j'ai peur que cela ne me gêne ce soir pour rentrer dans ma tanière.

Cette fois il n'y avait plus moyen d'y tenir, et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

— Ces messieurs veulent voir la belle femme? demanda le laquais qui conduisait les étrangers.

— Oui, oui, répondit vivement Alméric, je veux voir la *belle femme*; où est-elle?

— Par ici, messieurs; donnez-vous la peine d'entrer dans ce boudoir.

Ils entrèrent alors dans un salon ravissant, tout en glaces : le plafond, les panneaux du mur, tout cela n'était qu'un seul miroir, où l'on pouvait se regarder à son aise de face, de profil et de trois quarts.

La *belle femme* était couchée sur un canapé. A son aspect, le mendiant et Alméric reculèrent d'horreur : cette belle femme était une monstruosité, elle se croyait un chef-d'œuvre.

Tout était beau en elle, et pourtant elle paraissait horrible; c'est que l'exagération de toutes les beautés compose un ensemble hideux : c'est l'harmonie qui fait la grâce des choses qu'on admire, c'est le mouvement qui donne la vie, et cette *belle femme* n'avait ni grâce ni mouvement.

Elle était née fort jolie, mais l'excès de sa vanité, de sa coquetterie, lui avait fait perdre tous ses avantages; elle était belle comme l'avait créée la nature, elle voulut être belle comme on dépeint la beauté : elle exagéra tous ses avantages, et les changea en difformités.

Elle demanda des cheveux de soie, elle eut de longs cheveux de soie sans vie et sans couleur; elle désira des dents de perles, et ses dents paraissaient horribles; elle

voulut une taille de guêpe, et son corps, serré dans une étroite ceinture, était sans grâce et sans souplesse : il paraissait devoir se briser à tout moment ; elle demanda des mains d'albâtre, et ses mains devinrent ternes et froides ; elle voulut un pied d'enfant, et ce pied difforme ne pouvant soutenir son corps, ne lui permettait point de marcher. Jamais rien de plus hideux ne s'était offert aux regards : c'était la laideur idéale.

— Mille centimes ! que cette belle femme est horrible ! s'écria le mendiant ; elle me ferait aimer la mienne !

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

Le soir étant venu, on offrit aux étrangers un appartement pour passer la nuit. — Vaut mieux ce salon qu'une auberge, pensa Alméric ; et il suivit le valet, qui le conduisait dans une chambre à coucher magnifique, préparée pour les voyageurs.

Épuisé des fatigues de la journée, il se hâta de se déshabiller et se coucha.

A peine était-il dans son lit, qu'il poussa des cris effroyables : — C'est horrible ! on m'écorche, je suis au supplice ! Qu'est-ce cela ? C'est une trahison, une cruauté sans exemple, — et mille plaintes de ce genre ; et ce-

pendant il n'y avait pas de quoi tant se fâcher, c'était d'un soin bien admirable qu'il se plaignait ainsi.

. Les draps qui recouvraient son lit étaient de mousseline des Indes... brodée en petites paillettes d'or : cela était charmant, je vous assure; mais lui, qui couchait d'habitude dans de la grosse toile de Hollande, ne pouvait apprécier tant de recherche. Il faut du temps, mes chers neveux, pour s'accoutumer aux inconvénients de ce qui brille.

Le pauvre Alméric avait les pieds tout écorchés; chaque mouvement qu'il faisait pour sortir de ce lit terrible lui déchirait la peau; il avait les bras tout en sang. — Vanité des vanités ! s'écriait-il; vieillard, mendiant, fuyons d'ici ! On ne dort point dans ce palais, et moi je veux dormir.

Le vieillard entra dans cet instant. — Je vous attendais aux paillettes d'or, dit-il en souriant; eh bien ! que vous en semble ? était-on bien dans ce lit superbe ?

— Sortons, fuyons d'ici, reprit le jeune voyageur, qui était las de la plaisanterie; je ne veux pas rester une heure de plus dans ce séjour. Les hommes y sont stupides, les femmes y sont affreuses : on n'y peut manger ni dormir; partons; allons, vieillard, partons.

Alméric, ayant remis ses vêtements à la hâte, poussa rudement hors de la chambre le mendiant, qui riait, et tous deux sortirent du palais.

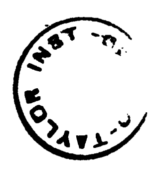
Ils se rendirent à la cabane du pauvre homme. — Dormez ici, dit-il en montrant son grabat au voyageur;

cette paillasse est favorable au sommeil ; d'ailleurs les paillettes d'or de mes draps ne vous empêcheront pas de dormir, car je n'ai ni draps ni paillettes ; mais qu'importe? c'est le sommeil qui fait les bons lits, c'est l'appétit qui fait les bons repas.

Alméric se jeta sur la paillasse du mendiant, s'endormit, et le vieillard l'entendit s'écrier dans ses rêves : — C'en est fait ! je voulais obtenir l'ambassade de Constantinople ; mais je resterai tout simplement notaire à Saint-Quentin.

Et le mendiant à son tour ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

FIN



Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

TABLE DES MATIÈRES

ZOÉ OU LA MÉTAMORPHOSE.

M. MARTIN DE MONTMARTRE.

M. DE PHILOMÈLE.

LA FÉE GRIGNOTTE.

LA DANSE N'EST PAS CE QUE J'AIME.

LE CHIEN VOLANT.

FIN DE LA TABLE

